



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Math. 1158



OTTO

UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



90

Handwritten text, possibly a signature or name, located in the upper left quadrant of the page.

A short, thick horizontal line or stroke, possibly a separator or a mark, located in the upper middle section.

A large, stylized handwritten word or symbol, possibly 'OCTOBER', located in the lower middle section of the page.

Another large, stylized handwritten word or symbol, possibly 'OCTOBER', located in the lower right section of the page.

NOUVELLES
DECOUVERTES
SUR
LA GUERRE;

DANS UNE DISSERTATION
sur Polybe, où l'on donne une idée plus
étenduë du Commentaire entrepris sur
cet Auteur, & deux Dissertations im-
portantes détachées du corps de l'Ou-
vrage.

Par le Sieur DE FOLARD, Chevalier de l'Ordre
Militaire de S. Louis, & Mestre de Camp ré-
formé d'Infanterie, à la suite du Regiment de
Picardie.



A PARIS,

Chez { JEAN-FRANÇOIS JOSSE, }
à la Fleur de Lys d'or. }
ET }
CLAUDE LABOTTIERE, }
près la Fontaine S. Severin. }
ruë saint
Jacques.

M. DCC. XXVI.

Avec Approbation, & Privilege du Roy.





A
 SON ALTESSE ROYALE
 MONSEIGNEUR
 LE DUC
 D'ORLEANS.

MONSEIGNEUR,

*Depuis trente-six ans que j'ai
 l'honneur de servir le Roy, je
 à ij*

n'ai point eu de plus forte passion que celle de me rendre capable de le bien servir. Si j'ai travaillé avec quelque succès, si j'ai été l'auteur de quelques événemens, heureux en Italie & en Flandres, c'est ce que je ne saurois dire, ma fortune ne me rend pas ici de témoignage fort avantageux. Ce que je puis dire, c'est que j'ai travaillé sans relâche. Né avec une forte inclination pour le métier des Armées, j'ai été obligé pendant la Paix d'en interrompre l'exercice : mais je n'ai pû en discontinuer l'étude. Ces jours de calme & de tranquillité dont nous jouissons n'ont point été un tems d'oisiveté pour moi, j'ai tâché de les mettre à

EPI T R E. V

profit pour m'instruire plus à fond.

Je sçais fort bien, MONSEIGNEUR, que les vertus militaires sont négligées pendant la Paix qui confond la lâcheté & la valeur, selon la pensée de Tacite; mais l'application & l'étude se font toujours remarquer. Corbulon & Cassius s'illustrèrent par ces deux endroits. Ils s'acquirent les bonnes grâces de leur Prince. Ils se firent admirer dans la Paix, & redouter dans la guerre. Celui-ci habile & profond dans l'étude des Loix Militaires, parut dans un tems que ces Loix étoient négligées, languissantes & sans force. Il les

à iij

vj EPITRE.

*remit en vigueur par sa vertu ,
& servit d'exemple aux autres :
mais Corbulon les trouva anéan-
ties & dans le mépris , prêtes à
tomber , comme l'Empire qui pan-
choit à sa ruine , il rétablit les
unes par sa vigueur & sauva
l'autre , autant par la grandeur
de son courage , que par la capa-
cité qu'il avoit acquise dans le
calme d'une paix profonde.*

*Cette Paix où nous vivons
aujourd'hui , MONSIEUR ,
& que nous devons à votre sa-
gesse , est une espece de miracle ,
& le plus grand de tous les biens :
mais ce seroit le plus grand de
tous les maux si la Guerre nous
surprenoit dans cet état de non-*

EPITRE. vij

chalance, de luxe & de corruption, où Corbulon trouva les armées. Si j'étois autant avancé dans les honneurs de la Milice que j'en suis loin, on pourroit peut-être s'imaginer que je m'applique ce que je dis ici de ces deux grands hommes. Il y a une trop grande différence entre leurs emplois & les miens, entre leurs qualitez éminentes & ma médiocrité pour en faire rien conclure à mon avantage. Tout ce que je puis avoir de commun avec eux, MONSIEUR, c'est de profiter de la paix pour me rendre digne de votre estime, & de faire usage, pour m'instruire, d'un tems, que l'on n'em-

à iiij

ploye communément qu'aux plaisirs.

J'ai réfléchi sur mes lectures anciennes, j'en ai fait de nouvelles. Je me suis rapellé toutes les leçons que m'avoient données pendant trente-six Campagnes nos Maîtres, & les événemens ; enfin de tout ce que j'avois lû, entendu, observé, vû & pratiqué, j'ai fait sur Polybe des observations, qui pourront passer pour le seul Cours militaire qui ait parû depuis les anciens Grecs & Romains.

V. A. R. n'y verra pourtant rien de nouveau ; rien qu'Elle n'ait trouvé par elle-même. Aussi n'est-ce point pour des esprits.

comme le vôtre que l'on écrit.
 Que pourroit-on vous apprendre,
 MONSIEUR? Ignorez-
 vous rien de ce qu'il est permis à
 l'homme de sçavoir & ce que vous
 sçavez, aucun autre le sçait-il
 aussi parfaitement que vous le sça-
 vez? A vous entendre parler de
 la guerre, on diroit que vous en
 avez fait votre unique étude.
 Parlez-vous de quelque autre
 science, c'est par tout la même
 capacité & le même plaisir de
 vous entendre. On ne concevroit
 pas où vous avez pû trouver
 assez de tems pour acquérir des
 connoissances si étenduës & si
 parfaites, si l'on ne sçavoit quels
 sont les priviléges des génies du

x E P I T R E .

premier ordre. Grand sujet d'humiliation pour ceux qui ne peuvent les acquérir que par d'extraordinaires efforts. Ceci me regarde plus que les autres, & je sens que si Vous étiez moins habile & moins éclairé, je serois peut-être moins modeste.

O si j'avois été à portée de vous consulter, MONSEIGNEUR! si aussi heureux que Polybe, qui eut l'avantage de recevoir les leçons de Scipion, auprès de qui il fut toujours, j'avois eu celui de recevoir les vôtres; Quelles lumières n'eussé-je pas répandues sur Polybe! Quel cas la postérité n'eût-elle pas fait de mon Commentaire, si j'eusse pû l'avertir

EPITRE. xj

que PHILIPPE D'ORLEANS, ce Prince dont toute l'Europe a admiré la conduite & l'intrépidité dans la Guerre, y avoit la principale part.

Il ne tiendra qu'à V. A. R. de lui procurer d'une autre maniere, sinon la même autorité, du moins une très-grande autorité, c'est en l'honorant de votre protection. J'en ai d'autant plus besoin, que les frais de l'entreprise sont beaucoup au-dessus de mes forces, & mes esperances sont d'autant plus grandes, que les desseins illustres, & peu communs sont toujours du goût des grands Hommes. J'ai l'honneur

à vj

xij EPI T R E.
*d'être avec un très-profond res-
pect,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

**Le très-humble, très-obéissant,
& très-fidel serviteur,
LE CHEVALIER DE FOLARD.**



P R E F A C E.

COMME je suis persuadé
 que le plus grand nom-
 bre de mes Lecteurs n'exami-
 nera pas cet Ouvrage avec un
 esprit pur & exempt des pré-
 juges de la coutume, je m'at-
 tens bien à la contradiction ;
 car la multitude se cabre. &
 prend aisément feu contre les
 choses nouvelles : l'évidence
 irrite quelquefois plus que
 l'erreur. C'est le sort des nou-
 velles découvertes de révol-
 ter d'abord ; sur tout lorsqu'
 elles ne sont pas proposées par

xiv *PREFACE.*

des gens qui ayent une certaine autorité.

Philippe, Roi de Macedoine, & Cesar notre maître ont porté la science de la guerre au plus haut point de perfection qu'elle pouvoit aller, l'un en formant ce corps d'Infanterie tant vanté, & si connu sous le nom de Phalange Macedonienne, l'autre en donnant de nouvelles leçons sur les mouvemens des armées, & sur les différentes méthodes d'attaquer & de défendre les Places : mais si Philippe n'eût pas été un grand Roi, & Cesar un des premiers de la République, croit-on de bonne-foi qu'ils fussent venus

PREFACE. **xv**

à bout de faire recevoir leurs inventions & leurs maximes ? Eussent-ils encore été plus habiles, on n'auroit pas daigné les écouter ; on les auroit traités de visionnaires, d'esprits chimériques : du moins s'il est permis de juger de leur siècle par le nôtre ; car ce sont les manières d'aujourd'hui, que beaucoup de gens ont eues pour moi. Jamais on n'a tant pris soin de justifier la vérité de ce que me dit un jour un Officier Général * de beaucoup d'esprit, & très-intelligent dans l'Infanterie, touchant une entreprise que j'avois proposée. Ce que vous avez pensé, me dit-il, mettoit

* Le Comte du Gao.

xvj P R E F A C E.

*nos ennemis aux derniers périls ;
mais souvenez-vous qu'une pen-
sée, qui passe par la bouche d'un
homme sans fortune, devient une
impertinence, quoique pleine de
sagesse, d'intelligence & de bon
sens.*

Je ne vois rien de plus vé-
ritable, que cette maxime. On
juge presque toujours des
hommes par ce qu'ils font plu-
tôt que par ce qu'ils disent.
C'est ce qui fait faire fortu-
ne à une infinité d'opinions
absurdes en dépit du bon sens
& de la raison, & conser-
ver certaines coutumes qui ne
leur sont pas moins contrai-
res. Sans la puissance & l'au-
torité de ceux qui les soute-

PREFACE. xvij

noient nous eussions sans doute poussé plus loin nos connoissances dans la science des armes que nous n'avons fait. Si la vérité qu'on représente nuë, marche en la compagnie d'un homme nû, elle ne fait aucune impression, on la rejette & on la méprise; il faut que cet homme, qui la suit ou qui la mene, soit paré & orné de tout l'éclat du rang & de la fortune. C'est ce qui me rend incertain sur le sort de mon Livre, j'en ai même tout à craindre.

La hardiesse que j'ai eüe de m'écarter des routes ordinaires, & d'en vouloir ouvrir de nouvelles révoltera les zela-

xviii *PREFACE.*

teurs des usages universellement reçûs. Soit entêtement pour les anciennes opinions, soit chagrin de n'être pas soi-même l'auteur d'un nouveau système, ou comme l'on dit, jalousie de métier, on ne manque guère de se déchaîner contre un homme qui innove. On pardonne aux opinions, on ne pardonne pas à celui qui les propose. On reçoit dans le fond du cœur ce qu'il avance, on le défendrait si on l'avoit pensé, ou proposé soi-même; mais parce que c'est un autre qui est auteur, on l'attaque. C'est ce qu'on a vû arriver de tout tems, & sur tout dans le siècle passé, qu'on

PREFACE. xix

peut appeler le siècle des innovations dans les Arts & dans les Sciences, comme celui-ci l'est de l'oubli, du moins à l'égard de celle de la guerre.

Aristote étoit un grand Philosophe ; un autre est venu plus de deux mille ans après lui, qui a fait voir par la raison & par l'expérience qu'Aristote s'étoit trompé ; faut-il étouffer le grand homme * qui nous a ouvert les yeux ? ^{* Descartes}
_{tes.}

Le fameux Anglois qui s'avisa le premier de dire que le sang circuloit dans les veines, s'attira tous les vieux Medecins de son tems. Il se vit trait-

ter d'ignorant, de visionnaire, de chimerique, de ridicule, de fou; on alla même par le moyen du syllogisme de conséquence en conséquence, jusqu'à le trouver hérétique, comme il est arrivé à M^r Descartes; car la colere & la prévention dérangent terriblement la dialectique. Il m'est arrivé quelque chose d'approchant: il est vrai que l'hérésien n'en a pas été, (les gens de guerre ne sont pas si habiles Logiciens que les Medecins,) mais à cela près je n'ai pas été mieux traité que Harvé à l'aspect du projet de mon entreprise. Cependant ce projet étoit à peine une idée de celui

P R E F A C E. xxj

que je donne aujourd'hui au public dans la Dissertation qui fait la tête de cet Ouvrage. C'est maintenant que l'on peut raisonner & critiquer l'Auteur sur ses opinions & sur son système, & juger même de sa capacité dans les connoissances indépendantes de ses principes militaires. On y trouvera nombre de questions curieuses, de choses nouvelles, d'exemples & de citations. On s'imaginera peut-être que ces différens détachemens m'écarteront de mon sujet en occupant trop l'esprit. Nullement; les uns comme les autres contiennent des preuves pour fortifier mes opinions; d'ailleurs

xxij *P R E F A C E.*

je ne me fais pas une affaire d'être attaqué par cet endroit-là.

Ceux qui aiment la critique auront de quoi se satisfaire, le moyen de s'en empêcher; on peut bien juger qu'un Ouvrage comme celui-ci, qui roule en partie sur l'antiquité militaire, nous y conduit nécessairement. J'attaque les morts, & comme ceux-ci ne sentent rien, je ne pense pas qu'ils s'en fâchent; & quant aux vivans, ils ne s'en fâcheront pas non plus, ils ne se croient pas infailibles, ils sont hommes comme moi, & par conséquent sujets à révision & à correction, sans que je prétende;

P R E F A C E. xxiiij

en relevant leurs fautes me donner pour plus habile & pour plus éclairé. Je reconnois franchement la petite portion d'esprit & d'intelligence que Dieu m'a donnée, outre que je ne pense pas avoir poussé la critique au-delà des loix qu'elle prescrit. S'il y en a qui se plaignent que j'aye trop enfoncé l'épingle, ils auront tort, & ceux-là sont en très-grand nombre; car il y en a bien peu qui veulent reconnoître, je ne dis pas seulement leurs fautes, mais la moindre inadvertance dans leurs écrits; quoiqu'ils en croient voir une infinité dans ceux des autres, qu'ils ménagent bien moins

xxiv *PREFACE.*

que je ne fais ici : car je me contente tout au plus de leur faire sentir la pointe dans des choses où les autres les égorgeroient. Ils peuvent user de représaille sur mon Livre sans que je m'en plaigne, il n'y a point d'Auteur qui ne cloche. Il en est des Livres comme des hommes, le plus parfait est celui qui a le moins de défauts. Il n'y en a pas un qui ne puisse être critiqué par quelque endroit, & aucun quelque méchant qu'il puisse être, où l'on ne puisse trouver quelque chose à profiter, ou qui nous amuse, si ce n'est dans ceux de nos faiseurs de Poëmes épiques.

Si

Si je cite le Pere Daniel en plusieurs endroits de cet Ouvrage, ce n'est pas comme Auteur Militaire; son Livre n'est qu'une Histoire de la Milice Françoise dont je fais un très-grand cas, où il y a beaucoup à prendre & rien de fort essentiel à rejeter: si je ne suis pas du sentiment de ce célèbre Historien en bien des choses, ou pour mieux dire, si je ne me suis pas livré à l'égard de la guerre aux opinions de ceux dont il parle, il lui importe peu que je les embrasse, ou que je ne les embrasse pas, il ne les a pas épousées; ce seroit une espece de polygamie littéraire: il nous est libre d'en

xxvj *P R E F A C E.*

juger, & d'en dire ce qu'il nous plaira. S'il décide c'est sur la foi des autres, sans vouloir donner ses décisions comme un article de foi militaire; car si cela étoit j'en appelle-rais au bon sens, comme j'en appelle au même bon sens des machines de guerre des anciens dont il donne les figures, qu'il a tirées de Juste-Lipse, & de Perrault. Aussi ce savant Jesuite ne les donne-t-il pas comme vraies. Peu s'en faut que je n'en dise autant de quelques Plans des ordres de bataille que j'ai donnez dans cet Ouvrage. J'aurois voulu qu'ils eussent été gravez en Taille-douce, & avec plus

PRÉFACE. xxvij

d'exactitude, le Graveur s'en est assez mal acquité. L'ordonnance Romaine pèche en ce que les intervalles des cohortes ne sont pas tout-à-fait égaux au front de ces mêmes cohortes : dans une autre on a oublié les armez à la légère que j'introduis dans les espaces des escadrons de la Cavalerie ; mais l'explication que je donne de ces différentes dispositions d'armées, corrige la sottise du Graveur. A l'égard de la Pique, la douïlle en est trop longue, les autres Figures sont assez bien.

Je donne en passant la méthode des Grecs. & des Ro-

é ij

xxviiij *PREFACE.*

main dans les sièges des Places, & même quelque chose de nouveau sur leur Tactique, que les Auteurs qui ont écrit de leur Milice, n'avoient pas connuë, & je fais voir en même tems que nous n'avons rien inventé que les anciens n'eussent pratiqué avant nous. Cette découverte est très curieuse & très-instructive; bien que je ne fasse que glisser sur toutes ces matieres, il y a peu de bons connoisseurs qui ne puissent bien juger du tout par ces parties détachées: mais comme ces sortes de petits détachemens ne sont pas si respectables qu'un corps entier, je ne me suis pas contenté de

P R E F A C E. xxix

ma Dissertation , quoiqu'assez
fournie de choses instructives
& amusantes : j'ai crû devoir
faire un Ouvrage utile aux
gens de guerre , & digne d'être
lû plusieurs fois , indépendamment
de ma dissertation.
Pour cela j'y ai joint deux pié-
ces importantes ; la premiere
est mon Traité de la Colonne,
piece méthodique , qui doit
faire la tête de mon grand Ou-
vrage , parce que je considère
cet ordre comme le principe
fondamental & universel , &
comme l'axe sur lequel roule
tout mon nouveau système de
Tactique & la connoissance
parfaite de l'Infanterie ; car il
importe extrêmement que cet-

l'Infanterie connoisse sa force, & tous généralement conviennent qu'elle l'ignore, preuve manifeste de la fausseté de nos principes ; car s'ils étoient vrais, ils nous meneroient nécessairement à cette connoissance.

Au reste, ce qu'on verra dans mon principe de la Colonne, n'embrasse pas tous les cas différens de la guerre auxquels je l'employe, ils sont répandus dans mon Commentaire. Je passe assez légèrement dessus, je ne donne que la méthode de former ma Colonne pour attaquer & combattre dans cet ordre admirable. Car dans les autres affaires de cam-

P R E F A C E. xxxj

pagne, dont je ne parle pas, comme les retraites, les passages de Rivieres, de ruisseaux, de marais, &c. & l'insulte des postes, & des camps retranchez, les méthodes sont différentes.

On trouvera dans ce Traité les deux conditions que Descartes demande dans la recherche des principes des Arts & des Sciences. Il exige premièrement qu'ils soient si clairs & si évidens que l'esprit humain ne puisse douter de leur vérité. En second lieu, que ce soit d'eux que dépende la connoissance des autres choses, en sorte qu'ils puissent être connus sans elles ;

é iiij

xxxij *P R E F A C E.*

mais non pas réciproquement
elles sans eux. Je ne satisfais
pas seulement à ce que Descar-
tes exige dans un systême phi-
losophique ; mais j'apuye en-
core le mien par des exemples
éclatans. On me dira peut-
être avec Horace :

*Nil agit exemplum , litem
quod lite resolvit.*

Que l'exemple ne fait rien
s'il lève une difficulté par une
autre qu'il fait naître. Les dif-
ficultez ne naissent jamais de
l'évidence & de la simplicité
d'un principe qui ne peut être
contesté : & si quelqu'un s'a-
vise de le combattre , il faudra
qu'il rafine d'une étrange for-

PREFACE. xxxiiij

ce, qu'il ait recours aux envelopes, aux retorsions; enfin il faudra qu'il mette en batterie tous les sophismes imaginables; & ces sortes de batteries ne sont pas faites pour ruiner, elles sont de la nature de celles qu'on méprise, & contre lesquelles on ne daigne pas user sa poudre.

Peut-être qu'on me fera un crime de trouver dans ce Traité, & dans la Dissertation qui suit bien des choses dont j'ai déjà parlé dans la première. On ne doit pas le trouver étrange, l'impression en étoit presque achevée lorsque je me suis déterminé d'y insérer les deux piéces de mon principe.

xxxiv *PREFACE.*

de Tactique. Il seroit mal de considerer ces choses comme des redites: outre que ces deux derniers ouvrages sont independans l'un de l'autre, qui est un plan & une idee d'un plus grand.

La troisieme Piece que j'insere dans ce Livre est une Dissertation qui fait la cloture du premier Volume de mon Commentaire, comme l'autre la tete. C'est à proprement parler un paradoxe Militaire tiré de mes principes; comme tout est vrai dans ce que je traite, je doute qu'on puisse jamais y trouver aucune objection à faire; car j'ai auparavant tâché de m'en faire à moi-même.

me sans pouvoir reconnoître du défaut dans la pratique, non plus que les habiles gens que j'ai consulté sur cette matière; ceci m'engage à quelques observations.

Il y a deux manieres d'attaquer un Ouvrage, l'analyse & les préjugés. La premiere consiste à le renverser par le fonds, en montrant qu'il n'est appuyé sur rien de solide, que les principes en sont faux, & les conséquences mal tirées; & s'il s'agit d'une affaire de pratique, que l'execution en est impossible. Par la seconde, sans toucher au fond de l'Ouvrage, on se contente pour en donner une idée désavanta-

geuse, d'employer des raisons externes, tirées ou de la nature même de l'Ouvrage, ou du caractère de l'Auteur.

L'analyse ou l'examen du fond est la pierre de touche la plus sûre, ou plutôt la seule véritable de la qualité d'un Ouvrage. C'est justement ce que je redoute le moins. La simplicité de ce que je propose, la solidité & la clarté des raisons dont je l'appuie; l'autorité de mes garands me donnent une confiance qui va jusqu'à me faire croire que je n'aurai à me défendre que sur les préjugés.

Tout ce qu'on peut m'objecter en ce genre-la se réduit

P R E F A C E. xxxvij
à la nouveauté & à la singularité. A quoi bon dira-t-on se frayer un nouveau chemin? Avons-nous plus d'esprit & de bon sens que ceux de qui nous tenons nos principes? non: mais nous en avons autant; (car la nature n'a pas déperî, peut-être) & avec la même mesure d'esprit & de bon sens nous pouvons faire ce qu'ils ont fait. Ils ont inventé, nous pouvons inventer, & trouver ce qui leur est peut-être échappé; leurs yeux n'ont pas tout vû, il reste à tous les arts des pais à découvrir, & ces pais sont immenses. La guerre est de tous les arts celui où l'on s'imagine assez faussement a-

xxxviii] *PREFACE.*

voir fait de plus grandes découvertes. On en a fait, je l'avoue, en quelques-unes de ses parties, comme dans l'attaque des Places, dans les Fortifications & dans les marches. Si l'on en excepte ces trois parties nous avons bien encore du chemin à faire pour arriver à la perfection des autres. Ce chemin est si peu battu, qu'il est presque ridicule de s'y hasarder & d'en rompre les obstacles; la science de la guerre étant peut-être la seule où l'on ne gagne rien à faire des découvertes: on n'ose non plus y fouiller qu'on feroit dans un pays tout ennemi, où l'on craint quelque mauvaise rencontre.

PREFACE. xxxix

La routine qui naît de la paresse & de l'ignorance, plaît, coûte moins & avance plus. Véritablement on peut dire de la guerre ce que disoit de la medecine un savant Medecin, que c'étoit un país de droit coutumier plutôt que de droit écrit, très-curieux au reste de ne rien inventer de nouveau, se maintenant sans reproche de ce côté-là.

Voilà tout ce que j'avois à dire pour justifier mon nouveau systême de Tactique, car je ne suis pas si passionné adorateur des anciens que de croire que les modernes ne puissent pousser plus loin leurs recherches dans cette impor-

xi *P R E F A C E.*

tante partie de la science des armes, & penser au-delà de ce qu'ils ont pensé. Le bon sens soutenu de l'expérience suffit de reste pour nous y faire apercevoir des défauts, que l'excellence de leur discipline militaire & leur valeur nous avoient long-tems cachez, & que leurs vices & la corruption, avantcoureurs de la lâcheté & de l'ignorance, nous ont découverts. On peut voir par ce que je dis ici qu'on peut par ce même bon sens & par les règles de la guerre, établir des usages contraires aux leurs & aux nôtres, qui viennent des mêmes sources, & où l'on voit regner les mêmes défauts.

PREFACE. xli

On verra que la méthode que je propose est plus simple & plus parfaite que l'ancienne dans ce qui peut avoir rapport à notre Milice, à la nature de nos armes, & au tems où nous vivons.

Il se peut que je serai attaqué, mais ce sera plutôt par esprit de contradiction, que par un ouvrage régulier. Je ne prétens pas inférer de - là que je sois irrépréhensible dans les autres matières qui ne dépendent point de ces principes, & qui ne regardent pas le fond de mon Ouvrage. Il est libre à chacun d'en penser ce qu'il lui plaira sans que j'y trouve à redire, je

déclare au contraire que je recevrai les avis avec toute la docilité, d'un galant homme. Je n'aurai nulle honte d'avouër mes fautes, & de renoncer même à mes opinions, lorsqu'on m'aura montré par les principes de la raison, que j'ai débité des faussetez; mais je crains moins les charges de ce côté-là que dans les fautes de Grammaire, les négligences & certain dérangement qui pourroit déplaire à ceux qui veulent qu'on aille d'ordre uni, & ferré comme une Phalange, sans digressions & sans superfluitez. Ceux-là ne feront peut-être pas contents; mais avant que de me con-

PREFACE. xliij

damner je les supplie de considérer, que la guerre est la chose du monde la plus sèche quant au dogme; il faut de la variété, des digressions, & des faits pour en ôter la sécheresse. Xénophon l'a si bien compris, qu'il a voulu traiter cette science de la manière du monde la plus ingénieuse & la plus agréable dans son Histoire de Cyrus: car il nous donne dans cette Histoire un cours abrégé de science militaire; méthode excellente & que j'aurois imitée, si la nature de mon grand Ouvrage me l'eût permis. A l'égard de ma Dissertation sur Polybe, il étoit presque impossi-

xliv *PREFACE.*

ble d'observer un certain ordre, & de ne pas interrompre quelquefois la marche & changer sa disposition, selon la diversité des matieres qui nous y contraignent. Je suis même persuadé que cette diversité plaira davantage qu'un discours suivi & uniforme. Rien n'ennuie & ne lasse plus que de marcher dans un país où le terrain est toujours le même; & où l'on voit sans cesse les mêmes objets. Je crois qu'on mourroit d'ennui sur mer, si l'on ne voyoit de tems en tems des poissons & des oiseaux de différente espece, & si les vents ne nous obligeoient quelquefois de re-

lâcher aux endroits où nous n'avons pas dessein d'aller, qui ne laissent pas de nous plaire, & de nous délasser des fatigues du voyage.

Quant au style ; je le dis dans ma Dissertation, & le répète encore ici, c'est au Lecteur d'en juger, de le goûter ou de s'en plaindre ; je ne prévien-drai pas son jugement par des justifications ennuyeuses, & encore plus inutiles ; on prend trop de plaisir à relever les fautes d'un Auteur, pour croire qu'on m'excuse dans les miennes. Je ne pense pourtant pas qu'on veuille exiger de moi, que j'écrive avec cette exactitude, cette correction.

xlvj . *PREFACE.*

& cette élégance des Ablancourts, des Fontenelles, des Vertots, des la Mottes, des Sacys, & de quelques autres Académiciens morts ou en vie, & d'une infinité d'autres qui les valent bien, & qui ne sont pas moins illustres pour n'être pas de leur corps, cela ne seroit pas juste; & il est juste d'exiger beaucoup moins de moi. De la profession que je suis, j'ai une espee de droit acquis de pécher impunément contre la Grammaire: la politesse du langage est un talent fort estimable; mais après tout, c'est de tous les talens celui dont on doit tenir le moins de compte à un homme

PREFACE. xlvij
de guerre quand il l'a, & qu'on
doit le moins trouver à dire
quand il ne l'a pas.



Fautes à corriger.

Page 12. ligne 12. qu'on considère, *lisez*, que l'on considère.

Page 43. l. 23. étoient deux pieds, *lisez*, de cinq pieds.

Page 45. l. 1. car il s'en faut, *lisez*, il s'en faut.

Page 61. l. 9. l'armée légère, *lisez*, l'armure légère.

Page 97. l. 10. problables, *lisez*, probables.

Page 112. l. 16. égaloient les terres, *lisez*, régaloient.

Page 116. l. 13. les traits lancez par la machine, *lisez*, les machines.

Ibid. ligne 13. ou une machine de fer. *lisez*, chaîne de fer.

Ibid. l. 30. d'y venir mettre le fer, *lisez*, le feu.

Page 248. l. 20. De droite & à gauche, *lisez*, A droit & à gauche.

Page 257. l. 1. trop d'un quart, & même d'un tiers, *lisez*, trop d'un tiers, & même d'un quart.

NOUVELLES



NOUVELLES
DECOUVERTES
SUR
LA GUERRE,

Dans une Dissertation sur Polybe, où l'on donne une idée plus étendue du Commentaire entrepris sur cet Auteur, & quelques Essais importants des matieres qui le composent.

CHAPITRE PREMIER.

Raisons dont on s'est servi, pour décrier le Commentaire Militaire sur Polybe. Insuffisance des Auteurs, qui jusqu'à nos jours ont écrit de la Guerre.

LORSQUE j'ay donné au Public le premier Projet de mon Ouvrage sur Polybe, je n'avois pas prévu qu'il pût trouver un si

A

2 *Nouvelles Decouvertes*

grand nombre de contradicteurs, & que je düsse moi-même avoir besoin d'apologie.

Le Parti qui s'est élevé contre, n'a rien trouvé de mieux à faire, que de décrier les Souscriptions; & par-là de me couper les vivres, & de ruiner mes préparatifs, pour m'empêcher d'entrer en Campagne dans le tems que j'avois promis.

Pour réussir dans une entreprise si loüable, il n'y avoit pas de meilleur expédient, que de faire voir la témérité de la mienne; car ce qui est aisé & facile aux Savans & aux génies du premier ordre, est une témérité dans ceux d'une suffisance au-dessous du médiocre; & comme c'est dans cette sphère qu'il leur plaît de me faire rouler; on conclut de-là, que j'entreprends au-dessus de mes forces, & qu'il est impossible que je remplisse jamais un sujet si

vaſte que le mien , & qui renferme , non ſeulement les connoiſſances qu'aucun homme de Guerre ne devroit ignorer ; mais encore une infinité d'autres qui y ont le moins de rapport.

Ils prétendent qu'un homme , qui a paſſé toute ſa vie dans le tumulte des Armes , ne ſçauroit avoir acquis dans neuf ou dix ans de Paix , les connoiſſances que tant d'autres n'ont pû acquerir dans l'eſpace de quarante d'une étude continuelle. Ces raiſons , qu'on a grand ſoin de ſoutenir & d'apuyer d'un grand nombre d'autres de même force ont ſi fort prévenu contre moi, qu'on eſt comme perſuadé que je ne ſçaurois me tirer du mauvais pas où je me ſuis imprudemment engagé , ſans que ma réputation en ſouffre ; & par-là l'on veut faire voir qu'un homme de Guerre ne ſçauroit être qu'un homme très-ignorant , ou très-

4 *Nouvelles Découvertes.*

superficiel , comme si l'étude étoit incompatible avec les Armes. Si l'on m'accorde un peu de science Militaire, on me refuse tout le reste , qui ne dépend pas de cette science , sans sçavoir que celle-ci nous conduit nécessairement à l'étude d'un grand nombre d'autres.

On croit que je ne dirai rien au-delà de ce que nos Auteurs Dogmatiques nous apprennent ; en effet, tout ce que ces Messieurs nous apprennent , est assurément quelque chose de fort sublime , & de fort important. Il se feroit une raisonnable Bibliotheque de ces Auteurs , & qui en a lû un , peut se vanter de les avoir tous lûs , les uns sont les échos des autres , & des échos si secs, si stériles, si superficiels , & d'une si triste exactitude dans ce qu'ils répètent , qu'il faut s'armer de toute la vertu de patience pour les en-

tendre. Ces Ecrivains ennuyent & rebutent leurs Lecteurs, même sans être longs. Les plus grandes parties de la Guerre, qui demanderoient chacune un Volume, sont réduites à un seul Chapitre. Il n'y en a pas un seul qui ait traité de la Tactique avec methode, qui l'ait même effleurée. Comment écrire d'une science dont on ignore le fonds? Il n'est pas jusqu'à Machiavel, qui ne se soit mêlé d'écrire un Traité de l'Art de la Guerre. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il ne vaut rien, quoiqu'il l'ait presque copié d'après Vegece, comme si la langue Latine nous étoit aussi inconnuë que le Topinanbou, & qu'il ne se trouvât personne qui pût découvrir cette espece de filouterie, qui n'est ni permise, ni honnête. Il eût dû citer son Auteur sans le travestir en plusieurs endroits, & sans l'habiller à la moderne. *Le Maré-*

6 *Nouvelles Découvertes*
chal de bataille de Lostelneau, est
copié d'après un Auteur Alle-
mand, dont j'ay vû le Livre dans
la Bibliotheque du Roy. Voilà
deux Plagiaires bien avertis. & bien
fots.

Les évolutions generales sont
traitées dans le dernier ; mais il
ne fait que glisser dessus, de sorte
qu'il n'y a rien à profiter dans
celui-ci, non plus que dans les
autres : je défie qu'on puisse me
trouver un seul Auteur qui ait tiré
la Guerre de ses véritables
principes, rien cependant n'est
plus à la portée des plus simples,
si l'on vouloit se donner la peine
de les rechercher. Hors l'excellent
Abregé de Vegece, & celui
de Montecuculi, tout le reste est
tres-peu de chose.

Tous ces Livres qui paroissent
journallement de l'exercice du Sol-
dat, de la discipline Militaire, du
service journalier de Cavalerie &

d'Infanterie, sans qu'il en paroisse d'autres plus profonds, & plus methodiques, sont une marque sûre de notre peu de progrès dans la recherche de la vérité à l'égard des grandes parties de la Guerre. C'est pourtant dans ces sources que les personnes chargées d'instruire ceux qui sont nez pour occuper les Postes les plus éminens de la Milice & pour commander aux autres, vont puiser tant de choses communes, & superficielles. Leur éducation devrait rouler, ce me semble, sur de plus grandes pensées, puis que la gloire comme le salut des États en dépendent.

Tout ce qu'on leur apprend est la chose du monde qu'il leur importe le moins de sçavoir, & que la plupart des vieux Officiers sçavent sans être plus habiles; car le grand & le profond de la Guerre est indépendant du petit; on peut pren-

dre l'un & laisser l'autre. C'est ce défaut de discernement dans les leçons qu'on donne sur la science Militaire, qui fait que l'on voit si peu de grands Capitaines. Si l'on m'en cite quelques-uns, qui sans avoir rien appris, ont rempli le monde de leur gloire; je dis moi, que c'est une espèce de prodige, des hommes extraordinaires, qu'on voit à peine dans l'espace de plusieurs siècles. Je demande même si nous sommes bien assurez, que parmi les Conquérans & les grands Capitaines, dont l'Histoire parle, il ne s'en trouve pas quelques uns, qui ne sont rien moins que des hommes miraculeux, & si l'on ne se trompe pas dans l'idée qu'on s'en forme. Entend-t-on dire parmi les gens éclairés, que les Capitaines tirent leur réputation du nombre de leurs Victoires? Non sans doute: on en juge seulement, par les moyens

qu'ils ont employez pour venir à leur fin. Le plus ou le moins de mérite de ceux contre lesquels ils ont combattu , les éleve ou les abaisse dans l'esprit des connoisseurs , qui n'ont garde de juger des hommes par le succez ; car souvent les fautes les plus grossieres & les plus lourdes , peuvent tourner en bien par la bizarrerie du hazard , & par un effet contraire , quelquefois l'on est vaincu après les mesures les plus justes , & l'on n'est loué que de peu de personnes , à moins que la campagne suivante ne nous remette sur les traces de la victoire. On gagne souvent des batailles par la bêtise de l'ennemi , & par la lâcheté de ses Troupes , sans que le Général victorieux passe pour un grand homme dans l'esprit des Experts. Quelquefois cet ennemi, qui se trouve très-brave , & très-experimenté dans un tems , n'est



plus le même dans un autre. Une Bataille gagnée contre les Perses du tems de Cyrus, étoit un titre très-glorieux ; les vaincre du tems de Xerxés, & de Darius, il n'y a rien là de fort éclatant, ni qui nous surprenne. Voilà ce qu'on doit considérer à l'égard des Peuples vaincus, les tems de corruption, & les tems vertueux ; mais lorsque deux Armées sont égales en valeur, en discipline & en expérience, autant que par le mérite des Généraux, on juge alors tout autrement du gain ou de la perte d'une Bataille. On examine l'ordre & la disposition des deux Armées ; la conduite des deux Chefs dans le commencement, comme dans le cours du combat, & dans les suites mêmes. Après cet examen, l'on peut décider, c'est la balance des Experts. On doit conclure de ce que je dis ici, que c'est la science qui

forme les grands Capitaines & l'expérience qui les perfectionne.

Cette science ne se voit pas dans nos abreviateurs militaires, j'ose esperer qu'on la trouvera dans mon Ouvrage.

CHAPITRE II.

Erreur de s'imaginer que la Guerre s'apprend par routine. C'est une science plus speculative qu'expérimentale.

LA plûpart de nos Officiers, qui ne sçavent que leur routine, s'imaginent faussement, & prétendent nous faire acroire, que la Guerre est une science purement expérimentale; qu'elle ne peut s'apprendre que par l'usage, c'est donc un métier? Ils font tout consister dans cet usage, & ceux qui l'ont le plus pratiqué, sont

A vj

estimez les plus habiles. Quelle étrange opinion ! S'il étoit vrai que la guerre ne roulât que sur l'expérience ; un Royaume , par exemple , comme la France , approcheroit de sa décadence , selon le plus ou le moins de tems qu'il se maintiendrait en paix , & dix ou douze années de repos , ou d'inaction , nous seroient plus ruineuses , que quinze ou vingt années d'une guerre continuelle. Qu'on considère que quinze , ou vingt ans de service sur la tête d'un vieux Officier qui ne connoît que son expérience , & sa routine , & qui se repose quinze autres dans la paix , oublie ce qu'il a appris dans la guerre. Car qui peut disconvenir que l'expérience ne se perde & ne s'oublie par le défaut d'exercice ? Et dans le tems où nous sommes , nos Officiers s'exercent-ils pendant la paix ? Mais je suppose que cet Officier n'a rien

sur la Guerre. CHAP. II. 13
oublié. Le poids des années l'accable & l'appesantit. Il n'est plus à l'épreuve des travaux, il faut qu'il se retire, ou il ne sert que mollement, parce que l'esperance, & l'ambition nous abandonnent à mesure que nous approchons de notre fin.

Les Officiers Generaux affoiblis par leur âge, ou abatardis par une longue Paix, la Noblesse amolie & devenuë paresseuse sans aucun soin des Armes, se livre à toutes sortes de débauches, & les Soldats à leur imitation n'observent pas certaine discipline, qui peut suppléer au défaut de la guerre. Je reviens encore à ce que j'ai dit plus haut. De trente vieux Guerriers, il y en a au moins vingt qui se retirent, ou que l'on place, ou qu'on renvoye avec une pension. Ce qu'il en reste, en état de servir, persuadez que la portion de bon sens,

qu'on a reçu de la nature, jointe à l'expérience, sans aucun sçavoir, est suffisante pour remplir dignement, & avec succès les différens grades de la guerre, n'en apprennent pas davantage aux nouveaux venus. Ceux-ci, qui voyent que la guerre ne roule que sur certaines maximes, toutes à facettes; sur certaines pratiques, sur le maniment des armes, & des évolutions de peu d'importance, en font tout surpris, & se moquent de leurs Maîtres, qui s'en font si fort accroire pour si peu de chose. A la première campagne, ou en six mois d'exercice ils se croient plus habiles, ou comparables à eux. De sorte que nous nous verrions livrez & abandonnez à la présomption, à l'insuffisance, & à la témérité de ces nouveaux venus, qui n'ont jamais dormi à l'air d'un Camp. Ils entreroient très-ignorans en campa-

gne pour en sortir battus , & honteux , & n'apprendroient la guerre qu'aux dépens de leur réputation , & de l'Etat , qu'ils laisseroient en proie au victorieux expérimenté , qui s'est tenu en haleine dans les guerres qu'il aura soutenuës contre d'autres ennemis. C'est ce que les Hollandois (sans aller chercher des exemples plus éloignez) éprouvèrent dans la guerre de Hollande. Il me semble que c'est acheter bien cher l'habileté , lorsqu'on ne peut l'acquérir que par la perte de plusieurs Batailles , dont souvent une seule peut décider de la fortune d'un Royaume , & de l'honneur du Souverain.

Je ne sçais si ceux qui soutiennent que la Guerre n'est pas une science spéculative ; mais seulement de pratique , & dont l'usage est le grand maître , le croient bien sérieusement. Je ne vois rien

de plus extravagant que cette opinion. On peut dire de ceux qui la combattent, qu'ils employent toutes leurs pieces de batteries à renverser une cheminée. Je l'ay dit & je le repete encore, l'expérience donne du jour, perfectionne l'homme de guerre, & le rend plus ferme & plus assuré dans l'exécution des entreprises importantes & périlleuses, & fait qu'on va plus loin par le raisonnement, c'est tout l'effet qu'elle produit; mais elle ne nous donne pas la science, comme dit Polybe, laquelle ne s'acquiert que par une étude profonde & très-pénible; parce que depuis les anciens, personne n'en a recherché les principes. Si cette expérience instruit, ce n'est que dans quelques parties de la guerre, encore est-ce avec lenteur, & jamais parfaitement. Je parle ici de celles qui regardent le Général d'Armée.

Tous ceux qui tiennent pour l'expérience, conviennent qu'il n'y a rien à faire, si elle n'est entrée sur la prudence militaire; quelle est donc cette prudence? Est-elle autre chose que la science, qui nous fait voir les routes, qui sont capables de nous conduire où nous tendons? Or, pour agir selon les regles de cette prudence, il faut connoître que les moyens que nous employons sont proportionnez à la fin. Où est-ce que cela nous mene?

Tel qui a donné une bataille dans un País de plaine, se trouve embarrassé dans un terrain inégal; il l'est encore plus dans un país fourré, il en donnera cinquante routes différentes les unes des autres par les différentes situations des lieux, qui ne se ressemblent jamais. Souvent les deux champs de batailles différent l'un de l'autre; ce qui n'est

pas un petit embarras entre deux Généraux , & soit qu'on attaque, ou qu'on soit attaqué, il y a mille changemens , mille mouvemens à faire , très-dangereux , & très-déli-cats, soit dans le commencement, ou dans les suites d'un combat , sans compter le fort ou le foible d'une arme sur l'autre , qui peut être mis en considération ; c'est-à-dire , le plus , ou le moins de Cavalerie , ou d'Infanterie , le bon ou le mauvais de l'une , ou de l'autre. Comment tirer de l'expérience ce que l'on n'a jamais vû , ni pratiqué , & les autres choses qui n'en dépendent pas ?

A toute heure , à tout moment on se voit prêt à marcher , & prêt à combattre d'une nouvelle manie-re à mesure qu'on avance , ou qu'on retrograde. Un fossé , une haye , un ravin , un ruisseau , un marais , un village , une maison , un mouvement de l'Ennemi, vrai ,

ou simulé, une faute, la moindre inadvertance, enfin un rien change tout. Il y a plus encore, il faut connoître la maniere de combattre de l'Ennemi, autant que l'esprit & l'humeur du Général que l'on a en tête; parce que les méthodes sont différentes comme les esprits, & souvent les défauts dans les mœurs, & certaines foiblesses dans un Chef, peuvent servir à son antagoniste. Il faut donc qu'un habile Général mette toutes ces choses à profit, comme faisoit Annibal, & se regle là-dessus: encore une fois, faut-il attendre que l'expérience vienne à notre secours? Si elle y vient ce ne sera qu'après l'événement bon, ou mauvais.

Je vais plus loin, car il faut couler à fond cette matiere, puisque je m'y suis embarqué. Il arrive souvent que les fautes les plus grossieres d'un Chef mal-habile vous em-

barassent plus qu'une conduite régulière. Un Général seulement expérimenté, rempli de cette foule de regles & de maximes, qui se combattent toutes, s'imagine qu'en faisant un tel mouvement, l'Ennemi ne sçauroit s'empêcher d'y répondre par un autre tiré de ces regles, & de ces maximes. Il se fie là-dessus, cependant l'Ennemi ne le fait pas, & le voilà déconcerté, & l'autre quoique plus ignorant à tous égards, se trouve victorieux avec tous les talens naturels pour se faire battre. Il est vrai que pendant qu'on l'éleve, qu'on le couronne, & qu'il passe pour un grand Capitaine dans l'esprit de la multitude qui croit prudence ce qui n'est qu'un effet du hazard, les Experts s'en mocquent à l'Armée: au lieu qu'ils louënt le vaincu des moyens qu'il a pris pour vaincre, quoique le succes n'ait pas répondu à ses es-

perances , & le blâme en même tems de ne s'être pas conservé des ressources au cas que son Ennemi agit tout au contraire de ce qu'il auroit dû faire. Le grand Turenne a avoué plusieurs fois, qu'un sot l'embarassoit quelquefois plus qu'un habile homme. C'est ce que dit Stamley , après avoir gagné une bataille contre Richard Roy d'Angleterre. Il avoua , après la victoire , que les irrégularitez de l'Ennemi l'avoient souvent déconcerté. C'est à la science , & non à l'expérience , que les grands hommes doivent ces ressources. On les trouve rarement dans celle-ci.

Il y a encore une chose qui n'est pratiquée que des Guerriers du premier rang, c'est ce changement d'ordre, & de disposition ; ces évolutions générales , promptes , subites , & rapides, qui se font en présence de l'Ennemi , & au mo-

ment que les Armées s'ébranlent, & sont prêtes à s'aborder, ou dans les suites du combat ; car le secret dans les batailles, & l'art de les gagner ne consiste pas seulement à chercher d'en venir aux mains, à prendre ses avantages, & à cacher finement son jeu ; mais plus encore à n'opposer jamais à l'Ennemi une disposition, & une distribution semblable à la sienne. Cette méthode est celle des plus fameux Capitaines anciens, & modernes. Epaminondas, Scipion, Annibal, Henry IV. & M. de Turenne, excellèrent particulièrement dans cette sorte de ruse ; mais pour la pratiquer sûrement, il faut quelque chose de plus que l'expérience.

J'avouë que cette expérience, soutenuë d'une grande valeur est très-redoutable, j'en ai vû des exemples ; mais l'une & l'autre, ne servent de rien contre un Gé-

sur la Guerre. CHAP. II. 23
néral, qui, ayant toutes les deux,
ajoute la capacité qui manque à
son ennemi.

Concluons de tout ceci, que
les défenseurs de l'expérience font
beaucoup soupçonner leur capa-
cité, en soutenant une opinion qui
semble si peu sensée ; car pour
défendre l'expérience contre la
science, il faut mettre toutes les
deux en opposition. N'est-il pas
bien surprenant de tenir pour l'u-
ne, & de disputer sur l'autre qu'on
ignore absolument ? Si le Roiau-
me n'étoit soutenu que par de pa-
reils Atlas, la moindre secousse
nous jetteroit dans de terribles
embarras. Il ne resteroit ni Gé-
néraux, ni Officiers, ni Sol-
dats, qui pûssent à la premie-
re Campagne s'entretenir dans
leurs tentes des guerres passées.
Ils seroient ou retirez, ou morts,
ou parmi les Invalides. Tout sera
nouveau dans les Armées, Géné-

24 *Nouvelles Découvertes*

raux, Officiers, & Soldats. Ils se verront tout d'un coup dans un Camp aussi étourdis, que s'ils étoient tombez dans les Terres Australes par quelque enchantement. Ils se battront bien, dira-t-on, eh qui en doute ! mais cela suffit-il ? Il faut de la conduite à la guerre, & cette conduite naît de la science, perfectionnée par l'expérience ; mais s'ils méprisent l'une, & qu'ils manquent de l'autre, ils n'auront que leur courage à faire paroître à l'ennemi. C'est ici le *Virtus indocta* de Vegèce, avec lequel on se fait bien battre. Cela me fait souvenir d'un proverbe Arabe, qui dit, que l'ignorance est une rosse, qui fait broncher à chaque pas celui qui la monte, & rend ridicule celui qui la mene. Mais qui nous répondra, aussi-bien qu'aux Officiers, que le Soldat se battra bien, s'il n'est bien discipliné, & bien exercé ?

cé? Notre exercice est-il bien capable de leur donner une bonne idée de la guerre? Pour moi, je m'imagine qu'il y auroit quelque chose de plus à ajoûter, c'est ce que j'ai fait voir dans un Ouvrage manuscrit, qui est entre les mains du Secrétaire d'Etat de la guerre.

Je me suis un peu étendu sur cette matiere, parce qu'il y a nombre de gens qui courent sur moi, comme sur un homme qui fait Secte. J'ai crû devoir leur faire cette charge, pour ne les avoir pas davantage à mes trousses. Ce qui a donné sujet d'attaquer mon sentiment, c'est qu'il paroît un Ouvrage manuscrit de ma façon assez imparfait, qui s'est répandu dans le public, où je combats l'erreur de l'expérience, dont une infinité de gens font bouclier, bien moins par raison, que dans le dessein de justifier leur ignorance,

B

26 *Nouvelles Découvertes*
ou leur paresse. Si ceux qui trouvent mon opinion si étrange, me donnoient de bonnes raisons, je n'aurois pas le mot à dire ; mais ils n'en alleguent aucune, & par-là je juge où cette opinion les blesse. Il ne dépendra pas de moi, que je ne fasse voir, autrement que par des raisons, la vérité de ce que j'avance. Mais avant que de décider absolument sur cette question, il faut que mon Ouvrage paroisse au grand jour. Chacun pourra juger alors, si j'en suis bien ou mal tiré, & si la guerre est une science ou un métier, c'est le grand moyen de la décision.



CHAPITRE III.

Pourquoi dans le dessein de travailler sur la guerre, on a préféré Polybe à César.

JE n'ai pas crû rendre un petit service à ma Patrie, comme disoit Caton de ses Oeuvres Militaires, en m'engageant à une entreprise si difficile, & jusqu'ici si ruineuse pour moi. Elle est grande, je l'avouë, peut-être l'eût-elle été moins, si je me fusse attaché aux Commentaires de César, plutôt qu'à Polybe. J'ay pourtant préféré celui-ci à l'autre, comme l'Auteur le plus propre pour le dessein que j'avois; car on apprend beaucoup mieux en cherchant dans une Histoire générale des exemples propres à instruire, & en examinant la maniere dont on

B ij

s'est conduit dans les occasions. Or Polybe est de tous les Historiens, le plus capable de nous donner de sçavantes leçons sur la guerre. La plûpart de ceux qui lisent les Commentaires de César, & qui font parade de cette lecture, l'écoutent, comme un Historien, & rarement comme un Maître. C'est une Relation de ses Campagnes, écrite avec cette noble simplicité, qui fait toute l'éloquence Militaire, qui nous attache bien plus que toute la pompe de Tite-Live. Il ne plaît que parce que les graces dépouillées de tous ces vains ornemens de l'éloquence, qui les défigurent, bien loin de les embellir, le suivent par tout, comme un habit de campagne. Il ne plaît que parce qu'il parle de ce qu'il entend; mais il n'instruit que les habiles.

Polybe écrit-il avec moins d'intelligence, de force & de clarté?

On peut dire de cet Auteur avec plus de vérité que d'aucun autre, ce qu'on disoit d'Homere, qu'il étoit le Conseiller des Gens de guerre. Peut-on rien voir de plus beau, de plus instructif, & de mieux détaillé, que le récit qu'il fait des marches, & des mouvemens généraux des Armées. Il nous transporte sur les lieux du combat, sur le champ de bataille, nous fait remarquer l'ordre, la disposition, & la distribution des Troupes, les différentes méthodes des Généraux, leurs différentes manœuvres dans l'action; & cela avec tant d'art, que nous les comprenons, & les admirons sans être Guerriers.

Il nous fait voir de près ce que la plûpart de nos Historiens ne nous représentent que dans un très-grand éloignement, dans l'obscurité, & dans la confusion. Tranchons court, dans ceux-ci

nous ne voyons que de la fumée, & nous attendons avec beaucoup d'ennui des nouvelles de la victoire, ou de la défaite, sans rien comprendre dans les circonstances du combat, ni dans les causes de la gloire, ou de la honte du vaincu.

Ce Polybe, que nous osons bien comparer à César dans ses Commentaires, & qui le surpasse même en ce qui peut servir à notre instruction, a été fort long-tems inconnu. C'est une chose surprenante que quatre grands hommes comme le Prince Henry de Rohan, M. de Turenne, le Prince de Condé, & Montecuculi, n'ayent sçû ce que c'étoit qu'un historien si admiré chez les anciens, si révééré des Gens de guerre. Il s'est même trouvé des Pédans, parmi les modernes, à qui il n'a pas eu l'honneur de plaire. Ils se plaignent de son style, il pése à leurs oreilles délicates, cela est fâcheux.

pour ceux qui n'ont que leurs oreilles à contenter ; mais les autres qui cherchent ce qui instruit & ce qui plaît à l'esprit, y trouvent tout ce qu'ils peuvent désirer dans un Historien.

On ne l'attaque pas moins sur l'ordre de son Ouvrage, ils le trouvent trop chargé de digressions, de réflexions, & de remarques. C'est cependant ce qui charme, ce qui attache le plus, c'est ce qu'il y a de plus utile & de plus agréable dans son histoire. L'Histoire consistera-t-elle dans une simple narration ? Non sans doute, j'ai lû dans un Historien, qui a pris le nôtre pour modèle dans la sienne, sans l'imiter dans sa modération, ni dans l'exacte vérité des portraits qu'il fabrique, que l'*Histoire est une piece d'éloquence, où la vérité des événemens, doit être rapportée d'une manière propre à instruire, & à divertir le Lecteur.*

Vas. Hist.
de Louis
 XIII.

Il faut de la variété, de l'art, de sel, & de l'ornement; c'est pourquoi les anciens y ont inseré des Harangues, des Traitez de Paix, des digressions sur l'origine des Peuples, sur leurs mœurs, & sur leur gouvernement civil & militaire. C'est ce que Polybe a fait; qu'y a-t-il à reprendre? n'est-il pas bien ridicule qu'on le blâme par ce qui fait le principal ornement de son Histoire? Ces gens-là en connoissent-ils bien les regles? Mais d'où vient qu'ils le traitent de Philosophe! Selon eux, ce n'est pas un Historien. Je ne sçai en quoi ils font consister cette philosophie, si ce n'est à l'égard de la Religion, dont il ne paroît pas qu'il ait été fort chargé: mais étoit-elle si fort raisonnable, cette Religion, & ses Dieux si fort vertueux, qu'on puisse trouver mauvais qu'ils s'en mocquât, comme d'une chose toute humaine? Le grand esprit

que les Sauvages de l'Amérique adorent , n'est-il pas mille fois plus raisonnable que le Jupiter des anciens , & cette populace de Dieux & de Déeses subalternes , aussi vaut-riens & aussi scélérats que leur Chef ? Il pouvoit bien s'en moquer sans être athée. Vraiment , voilà un beau sujet de critique que cette philosophie. Je ne crains point de trop hazarder en faveur de mon Auteur , si je le mets en parallèle à l'égard de la vérité , & des autres qualitez d'un Historien , aux Thucydides , aux Xénophons , & aux Césars. C'est un Guerrier très - profond , & très expérimenté , Politique très-éclairé , & mille fois plus utile que César , qui se contente de rapporter les faits , & laisse à ses Lecteurs les raisonnemens , les remarques , & les instructions qu'ils pourront tirer de l'exemple. Ce qui n'appartient qu'aux génies , & aux Ca-

partaines de la plus haute volée , & d'une expérience consommée , & ceux-là sont en petit nombre.

Polybe va plus loin que César ; celui-ci semble n'avoir écrit que pour un certain ordre d'hommes , pour ces génies pénétrants & méditatifs , qui pensent plus qu'ils ne lisent , qui trouvent par tout des fleurs , qui échappent aux yeux des autres. Notre Auteur s'accommode aux esprits les plus simples , aux vûës les plus courtes , qui trouvent en un instant ce qui coûte si cher à ceux qui prennent César pour leur maître. Celui-ci s'en tient à la simple narration des faits. Polybe les accompagne presque par tout de réflexions, démasque la sceleratesse, la fourberie , la mauvaise foi. Le vice y paroît dans toute sa turpitude , comme la vertu dans tout ce qu'elle a d'aimable, & de digne d'être imité. Il instruit par ses observations sur

les faits , ceux qui ne sont pas capables d'en faire. Ces observations sont à lui , celles que nous tirons de la lecture de César sont à nous. Si Polybe ne les pousse pas jusqu'au principe , il faut s'en prendre aux loix de l'histoire , qui ne le permettent pas.

CHAPITRE IV.

Idée & utilité du Commentaire militaire sur Polybe.

CE qui n'étoit pas permis à Polybe , nous nous le permettons à nous-mêmes , qui commençons cet Auteur. On verra dans mon Ouvrage toutes les parties de la guerre traitées sur un plan tout nouveau. Nous tâchons d'en ôter toute la sécheresse , & d'en rendre l'étude agréable & intéressante. Combats , batailles de mer

B vj

6 *Nouvelles Découvertes.*

& de terre, avec les plans de chacune, conformes tant à la milice des différens Peuples, qu'à la description que l'Auteur en fait. Les mouvemens, les évolutions générales, qui étoient d'usage en ce tems-là, & qui peuvent servir en celui-ci, y seront marquées pour un plus grand éclaircissement. La Tactique, ou l'art de mettre les Armées en bataille, y paroîtra dans toute son étendue, & ne servira pas peu pour l'intelligence des Auteurs anciens.

Les différentes sortes de retraites, les surprises de Places & d'Armées, l'attaque & la défense des camps retranchez, les marches, la guerre des montagnes, les campemens, les passages de rivières, &c, enfin un cours complet de science militaire, qu'aucun Auteur avant moi, depuis les anciens, n'a entrepris, ni osé entreprendre. J'ai été plus hardi sans

être téméraire, parce que j'ai joint à une étude profonde & méditée, l'expérience de deux guerres très longues, très opiniâtres, & fécondes en événemens extraordinaires, pendant le cours desquelles je me suis trouvé à six batailles rangées, à un grand nombre de sièges & de combats, où je puis dire avoir vû tout ce qui embrasse les différentes parties de la guerre, & où j'ai reçu nombre de blessures, qui sont les fruits ordinaires des longs services. Je traite chacune de ces parties selon que l'Auteur me fournit l'occasion d'en parler, sans m'affervir à une triste exactitude, qui lasse & rebute bien loin de plaire, & je le fais sans troubler l'ordre, ni produire la moindre confusion. Je connois assez mes Lecteurs, pour ofer me flater que cette méthode ne leur déplaira pas. D'ailleurs nous sommes con-

vaincus, que chaque partie de la guerre est indépendante de l'autre. Qu'importe, après tout, que j'aïlle par contre-marches, par bonds & par sauts, si ces bonds & ces sauts nous menent régulièrement & directement au but? Outre qu'on ne sçauroit éviter, ni s'empêcher de suivre notre Auteur dans les matieres qu'il traite.

Je sui donc mon Auteur, & je donne d'abord des observations sur chaque fait qu'il rapporte, je l'éclaircis par des notes curieuses, & rectifiantes dans les endroits difficiles, & ces notes embrassent différentes matieres. Il y aura quelques Dissertations à la fin de chaque volume sur différens sujets, & différentes questions militaires, & sur certains usages, & de faux préjugez établis, qui sont bien moins fondez sur la raison & sur le bon sens, que sur la prescription qui les consacre.

Je remplace, autant qu'il dépend de mes connoissances, ce que je crois être perdu de la Milice des Romains ; parce que je suis convaincu, par l'étude que j'en ai faite, & par la nécessité où je me suis trouvé d'y recourir, que cette sorte d'intelligence nous conduit à ce qu'il y a de plus grand, de plus sublime, & de plus profond dans la science militaire ; & par-là je la juge très-nécessaire aux Gens de guerre. Qui peut en douter ? Puisque nous reconnoissons, avec tout ce qu'il y a d'hommes au monde, que la cause de leurs conquêtes, & de la grandeur de leur empire, est bien moins l'ouvrage de la fortune, que de l'excellence de leurs loix militaires, qui semblent bien plutôt venir d'une inspiration divine, comme dit Vegece, parlant de la légion, que de l'invention de l'esprit humain. *Non, tantum humano*

Vege. de re milit. l. 2. cap. 2.

40 *Nouvelles Découvertes*
consilio, sed etiam divinitatis.

C'est uniquement à leur discipline militaire, qu'ils doivent leur élévation & leur gloire, & c'est à la corruption de cette même discipline qu'il faut attribuer leur décadence, comme celle des autres grands Empires. Car c'est par elle que les Etats se relevent ou tombent dans le mépris, parce que le courage & la science naissent d'elle.

On jugera par ce que je viens de dire, si je dois laisser échapper l'occasion dans le cours de mon Ouvrage de me répandre sur ceux qui font paroître tant de mépris de la discipline militaire des anciens Grecs & Romains, par rapport aux tems présent. Ils verront, à leur honte, que ce mépris ne vient pas de ce qu'ils l'ont bien étudiée; mais de ce qu'ils ne la connoissent pas. De-là on ne doit rien conclure de leur mépris. Qu'on ne me dise pas.

sur la Guerre: CHAP. IV. 47
que je suis prévenu pour l'anti-
quité au-delà des termes raison-
nables. On verra en différens en-
droits de mon Ouvrage , & tout-
à l'heure , que je ne l'admire pas
en tout , mais seulement dans les
choses , où il me paroît qu'il y au-
roit de l'aveuglement de la rejet-
ter , & d'en regarder les loix mili-
taires comme impraticables , ou
peu dignes de notre admiration.

CHAPITRE V.

*Digression sur la Tactique des Grecs
& des Romains. Phalange
Macédonienne.*

LA milice des Romains n'étoit
pas exempte de défauts , à
l'égard de la maniere dont ils se
rangeoient en bataille. L'ordre des
Grecs étoit sans doute plus simple
& plus parfait ; mais défectueux

si l'on examine la nature des armes de leur Infanterie. C'est le sentiment de Polybe. La discipline militaire des premiers, & l'avantage de leurs armées scorrigeoient le défaut de leur ordre; ce qu'il y a d'admirable, & d'excellent dans celui des seconds, comme dans leur milice, s'affoiblissoit, & se perdoit par l'imperfection des armes de leur Infanterie. C'est cette simplicité de l'Ordonnance Grecque que je considère indépendamment des armes; car elle étoit propre à toute sorte d'évolutions. Celle des Romains étoit plus composée, c'est la nôtre d'aujourd'hui, que nous tenons d'eux. Elle exige plus d'habileté dans les Généraux, & plus d'exercice & de discipline dans nos Troupes qu'il n'y en a.

Il y a si peu de gens qui connoissent bien distinctement l'ordre, & la disposition des Armées.

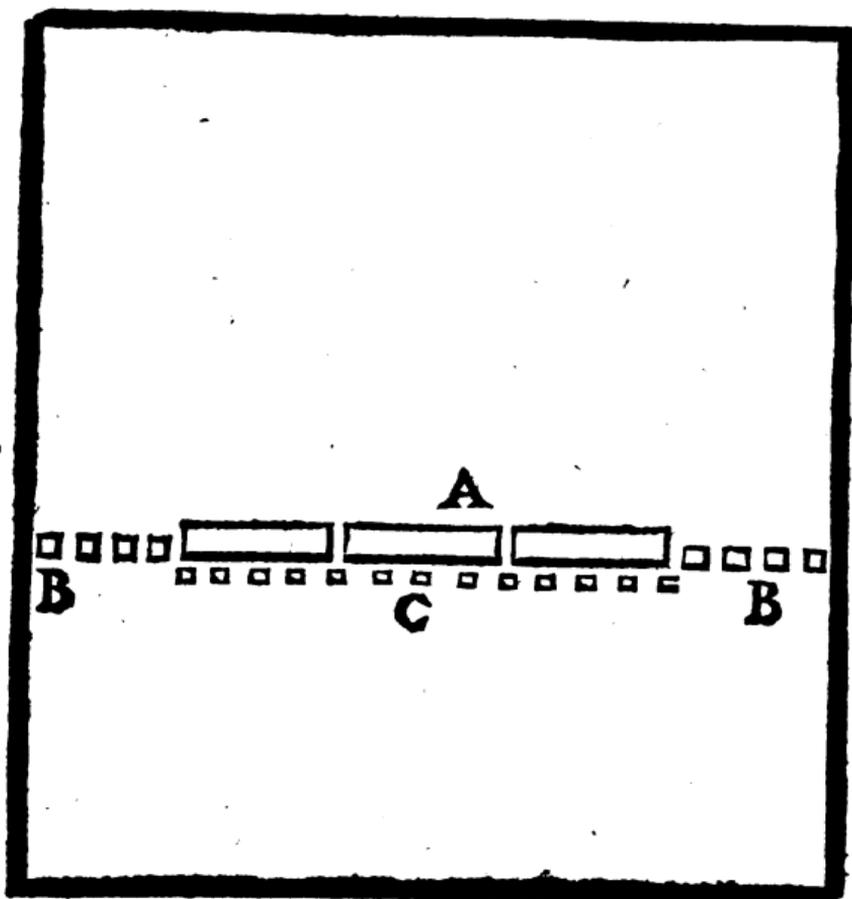
Grecques & Romaines dans les actions générales & en plaine campagne, que je suis persuadé que le Lecteur sera bien aise que j'en dise un mot en passant, parce qu'on ne connoît jamais bien les choses que par leur opposition.

L'ordre de bataille des Grecs, ou la Phalange Macédonienne, étoit plus simple & moins composé que celui des Romains, & par là plus parfait & partageant moins l'attention des Chefs. Cette phalange étoit formée de l'Infanterie pesamment armée. Elle se rangeoit sur une seule ligne A, à seize de profondeur, ne laissant entre les files & les rangs, que l'espace pour agir, & se servir de leurs armes. Cette masse étoit toute hérissee de piques, sans mélange d'aucune autre arme. Ces piques étoient de deux pieds plus longues que celles dont nous nous servions il n'y a pas long tems, & que nous

Explication de l'ordre de bataille des Grecs.

Polybe 17.

44 *Nouvelles Découvertes*
avons abandonnées, sans qu'on
puisse en bien pénétrer la raison;



car quoiqu'il y en eût un peu
trop d'un tiers, & qu'elles fussent
défectueuses dans leur longueur
comme dans leur fer, ce n'étoit
pas une raison de les rejeter com-

me une arme inutile; car il s'en faut de beaucoup que la bayonnette, quoiqu'excellente & nécessaire, ne supplée à la pique, comme il nous seroit fort aisé de le démontrer.

Cette Infanterie pesamment armée combattoit sans intervalles, & sans divisions entre les Compagnies, ou entre les corps, qui composoient la phalange, dont chacun étoit de sept cens, ou de neuf cens hommes, selon Polybe. Toute cette masse de piquiers, comme un rempart mobile, se mouvoit tout d'une piece, tout d'un tems, & d'un même mouvement; les files & les rangs se soutenant les uns les autres, marchant également sur une ligne droite, & parallele, sans floter, & sans se désunir dans leurs mouvemens, qui ne pouvoient être que fort lents, & fort graves.

Pour attaquer un corps si bien

4 *Nouvelles Découvertes*

disposé, il falloit affronter cinq fers de pique; car les piques du second, du troisiéme, du quatriéme, & du cinquiéme rang, passoient au delà du premier. La Cavalerie B, étoit postée sur les aîles rangée par Escadrons de 60. maîtres chacun, sur trois de hauteur. L'Infanterie legére C, formoit une ligne par petites pelotes sur tout le front de l'Infanterie, & se retiroit entre les files lorsque les deux Armées étoient prêtes à s'affronter.

Cette ordonnance devoit être très-redoutable, très-difficile à entamer & à rompre, pourvû qu'elle se conservât unie & ferrée, sans laisser le moindre jour entre les files, & même entre les rangs; car sans cela tout étoit perdu & sans remede.

Cet ordre de bataille, quelque respectable qu'il parût, ne laissoit pas que d'être sujet à de grands inconveniens, qui venoient tous

du défaut de l'uniformité des armes, ce qui faisoit qu'il n'étoit propre que dans les plaines rases & unies; car si le terrain, ou le champ de bataille se trouvoit coupé par des haies, fossez, ravines, ou quelque hauteur tant soit peu considérable, cela étoit capable de rompre l'ordre. On peut voir par-là que ce corps ne pouvoit conserver long-tems sa propriété naturelle, sa solidité, & sa consistance, s'il ne combattoit dans un terrain comme fait exprès: il ne pouvoit s'engager dans un autre, qu'il ne lui fut pas avantageux, ni combattre avec de longues piques parmi les bois & les haies, & dans les endroits raboteux, comme cela arriva dans la bataille de Polybe Flaminius contre Philippe, Roi de Macédoine, & dans celle de Paul-Emile contre Persée; deux batailles malheureuses à ces deux Princes, & qui soumirent les Grecs

Polybe

l. 17.

Plut. Paul

Emil.

48 *Nouvelles Découvertes*

aux Romains , par le défaut des armes des premiers, & par l'adresse & l'avantage de celles des seconds. Défaut qu'on peut reprocher aux Grecs comme aux Gaulois, & à toutes les nations vaincuës , dont les défaites auroient dû ouvrir les yeux , & leur faire connoître le foible de leurs armes. On peut appliquer aux Turcs d'aujourd'hui , à l'égard de leurs armes , la faute des Grecs, & des Gaulois.

Les Romains armez de différentes sortes d'armes , & distinguez par cohortes , ou par bataillons, étoient plus prompts , & plus disposés à toutes sortes de manœuvres; & par conséquent ils devoient avoir plus d'action , & plus de célérité dans leurs évolutions , & dans leurs mouvemens.

Les Généraux Romains se gardent bien d'attaquer la phalange dans son avantage ; ils n'y eussent

lent fait que reboucher. Ils cherchèrent toujours les pais difficiles & raboteux. Ils sçurent l'attirer dans ces fortes de pais par des mouvemens bien concertez, & par des retraites, ou des fuites simulées.

Si les Grecs se fussent apperçû du défaut de leurs armes, qu'ils les eussent diversifiées, leur phalange l'eût emporté sur l'ordre des Romains ; au lieu que les premiers n'ayant que des piques de 19. pieds de longueur ; c'est-à-dire, de 5. pieds plus longues qu'elles ne devoient être, le moindre jour qu'ils laissoient entre les files, la moindre petite distance étoit capable de tout perdre, si l'ennemi en sçavoit profiter : il lui étoit aisé de se couler entre les vuides, avec d'autant plus d'avantage, & moins de péril, que les Soldats Grecs ne pouvoient se servir de leurs longues piques pour peu

Q

qu'on en gagnât le fort.

Le plus grand défaut qu'on remarque dans un corps armé de la sorte, quoique Polybe n'en parle pas; c'est que les piquiers du troisième, du quatrième, & du cinquième rang, ne voyant rien de ce qui se passoit au premier, ne pouvoient guères se servir de cette arme: pour peu que le Soldat Romain, qui étoit armé de toutes pieces, gagnât le fort des piques du premier, & du second rang, il écartoit aisément celles des autres, avec l'épée & le bouclier, & se coulant dessous, rien n'étoit plus aisé que d'aborder les piquiers, les coleter, & les égorger, sans qu'il pûssent se défendre, à moins qu'ils n'abandonnassent leurs piques pour se servir de leurs épées. Je laisse à penser si les ennemis ne trouvoient pas un bon coup à faire, & s'il ne leur étoit pas bien aisé d'ouvrir, & de dissoudre la

phalange, & de la mettre en confusion. Il y a mille exemples anciens & modernes de ce que je dis ici.

Les Grecs, comme les Romains, avoient leurs armez à la legére, qui ne combattoient qu'avec des armes de jet, tantôt à la tête de la phalange, & quelquefois partagez par pelotons entre les espaces des escadrons : lorsque les armées étoient prêtes à s'aborder, & à en venir aux mains, on pouffoit un certain nombre de files de la phalange en avant ou en arriere, pour leur laisser un écoulement à travers les vuides qu'elles laissoient, & qu'elles fermoient un moment après, ou ils laissoient de petits intervalles entre les phalanges; je dis entre les phalanges, puisque pour faire une armée complete en Infanterie, il falloit quatre phalanges, qui étoient de quatre mille hommes chacune,

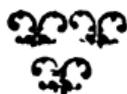
*Arian. des
guer. d'A-
lex. l. 1.*

que je crois qu'on augmentoit, ou qu'on diminueoit selon les occurrences, comme les Romains leurs légions, & comme nous le pratiquons aujourd'hui à l'égard de nos Régimens.

*Plut. Li-
v. 11.*

La Cavalerie Grecque étoit meilleure que la Romaine. On la postoit sur les aîles, rangée par escadrons, qu'on appelloit *oulames*, & qui combattoient sur trois de hauteur. Les Romains escadronèrent comme les Grecs. Ils prirent de ceux-ci l'armement de leur Cavalerie, comme leur maniere de combattre par escadrons. C'étoit la coûtume de ces sages républicains d'emprunter des autres peuples, ce qu'ils trouvoient digne d'être imité, persuadez qu'un abus est toujours abus, quoiqu'il soit de longue durée. De toutes les loix celles de la guerre peuvent souffrir toute sorte de mutations. On peut, & l'on doit mêm-

me les changer, les étendre, les supprimer, & les remettre, sans que cela puisse tirer à conséquence. Il est même de la sagesse du Prince de suivre une si saine maxime, c'est l'unique moyen de porter la discipline militaire à son point de perfection : ce fut en suivant constamment cette politique, que les Romains parvinrent à leur but, & cela fut poussé si loin, qu'il ne fallut plus d'autre force pour la faire observer, que le seul motif de l'honneur, & la crainte du blâme. Il nous reste maintenant à parler de l'ordonnance Romaine.



CHAPITRE VI.

*De l'ordre de bataille des
Romains.*

*Just. Lip.
de milit.
Rom. l. 4.*
ON ne voit rien de plus absurde , de moins sensé , & de plus contraire à la vérité que le Plan gravé que Juste Lipse nous a donné de l'Ordonnance Romaine. Ce qu'il y a de surprenant , c'est que personne ne se soit encore avisé de faire remarquer cette faute de Lipse ; car si on l'eût relevé dans celle-ci , l'Editeur du Tite-Live , à l'usage de Monseigneur le Dauphin , n'eût eu garde de fourrer ce Plan dans son Livre , comme bien d'autres qui en ont fait parade. On peut dire que ce Plan est une vraie pédanterie de Collége. En vérité , n'est-ce pas se mocquer de ses Lecteurs

que de donner de telles imaginations pour des réalitez. On est tout étonné, lorsqu'on lit les historiens qui ont écrit des guerres des Romains, de voir tout le contraire dans la description des batailles qu'ils rapportent, & même dans Tite-Live, tout embarrassé, & tout ténébreux qu'il est dans les choses de la guerre, où il ne vit jamais goutte. Mais ce n'est pas sur ces sortes de choses, que l'ignorance militaire de Lipsé brille le plus. Il faut le voir dans ses Commentaires sur Polybe: il bronche à chaque pas qu'il fait. Un homme de guerre, qui le voudroit passer à la montre, n'auroit pas peu à faire: il n'est pourtant pas le seul à qui on a reproché les mêmes fautes. Après cela faut-il s'étonner si tant d'autres Commentateurs, qui l'ont suivi religieusement, & qui se sont mêlez de traiter cette sorte de littérature, ont débité si har-

diment leurs spéculations & leurs conjectures, & raisonné, sans aucun discernement, sur une matière qui demande une longue expérience de la guerre, & une étude profonde; tant il est difficile de trouver des sçavans assez reservez & assez en garde pour s'empêcher de décider. On ne doit décider que lorsqu'on est bien assuré de son terrain, & qu'on l'a bien & exactement reconnu, sans cette précaution on court risque d'en être chassé.

Lipse nous donne l'ordre de bataille des Romains du tems de Polybe; il s'est trompé, & son ordre est faux à tous égards. Machiavel, qui a suivi Tite-Live dans l'explication de l'ordonnance Romaine, n'a pas compris son Auteur; car il prétend, comme une foule d'autres, que les Romains ne combattoient pas par cohortes ou par compagnies rangées en quinconce, mais par files, qui

entroient les unes dans les autres comme dans un étui ; c'est-à-dire , que les hastaires étant repouffez , entroient dans les files des Princes , & celles-ci dans celles des Triaires , lorsque les uns & les autres avoient du pire. Il est vrai que ce passage de Tite Live est un peu embarrassé , ce qui n'est que trop ordinaire aux historiens qui n'ont aucune expérience des armes. On voit bien que Máchiavel étoit un grand politique , & un fort mauvais Auteur en matiere de guerre. Il s'est mêlé d'écrire de cette science assez mal pour se faire mocquer des intelligens , & de traduire presque tout Vegece, sans dire un seul mot de son Auteur , comme je pense l'avoir déjà dit. Parlons maintenant de l'ordonnance Romaine du tems de César , ou un peu , avant le dernier soupir de la République.

Une armée Romaine étoit com-

C v

*Mach. disc.
polit. sur
Tite-Live.
L'art. de
la guerre
de Mach.*

38 *Nouvelles Découvertes*

posée de légions. La légion étoit un corps de cinq mille hommes pesamment armez qu'on divisoit en dix cohortes, ou bataillons de 500. hommes chacun, quelquefois de plus, selon les occurences. Je ne parle pas ici d'un certain nombre de Cavalerie qui en faisoit partie. Chaque légion formoit trois ordres, c'est-à-dire, qu'une armée Romaine combattoit sur trois lignes paralleles. Les Soldats étoient armez de différentes sortes d'armes. Les plus fortes étoient une maniere de pertuisane (*a*) à peu près semblable aux espons de nos Officiers. On en armoit la troisiéme ligne, que l'on faisoit souvent passer où l'on jugeoit à propos, comme cela se voit dans Polybe même, & sur tout contre un effort de Cavalerie.

(*a*) *Pilum.*

(*b*) *Secunda acies.*

La distance d'une cohorte à l'autre étoit égale à son front. Les cohortes de la seconde ligne (*b*)

étoient placées vis-à-vis les espaces de la première, (a) & celles de la troisième, (b) vis-à-vis ceux de la seconde.

(a) Prima
acies.

(b) Tertia
acies.

La Cavalerie étoit rangée par escadrons. Les intervalles des uns aux autres égaux à leur front, comme nous le pratiquons aujourd'hui, si ce n'est qu'ils ne combattoient pas sur deux lignes de Cavalerie, parce qu'ils avoient fort peu de cette sorte d'arme, dont ils ne faisoient pas grand cas; tout ce qu'ils avoient de fort & de redoutable consistoit dans leur Infanterie, dont ils connoissoient la force qui naissoit de l'excellence de leur discipline militaire. On ne sçauroit révoquer en doute les escadrons; cependant il se trouve un grand nombre de Sçavans, qui doutent que les Romains combattissent par *surmes*, ou escadrons distingués les uns des autres par des espaces entre eux.

C vj

Dans une conversation que j'eus l'honneur d'avoir avec S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orleans, il ne me parut pas qu'il fût bien persuadé de cette maniere de combattre à la Cavalerie. Il faut être alerte, & bien posséder les matières avec un Prince aussi plein d'esprit, aussi éclairé, & aussi sçavant qu'il l'est. Il est vrai que Tite-Live ne nous dit pas formellement que les Romains combattissent par *turmes*, séparez les uns des autres; mais il me semble que c'est assez nous le faire entendre que de distinguer les *turmes* dans les combats de Cavalerie, & l'entrelassement de l'Infanterie légère parmi les *turmes*; car cette Infanterie n'auroit pû combattre entre les files de Cavaliers, & s'écouler entre-elles, ce qui seroit absurde. Nos traducteurs se servent du terme équivalent d'escadrons, lorsqu'ils parlent des *turmes*. Il y

a plusieurs passages dans César qui font voir clairement que les Romains combattoient par *turmes* quoiqu'il ne s'explique pas si précisément dans d'autres. Il n'avoit que faire de répéter ce qu'il avoit déjà dit en plusieurs endroits pour nous le faire entendre, puisque personne n'ignoroit de son temps cette maniere de combattre. Dans la guerre contre Corbée les endroits y paroissent clairement, & par tout. J'y renvoye le Lecteur ; car si je citois tous les passages nous ne finirions pas si-tôt, & je veux finir.

*Ces. com.
de bel Gal.
l. 8.*

Le même César, à la bataille de Pharsale, entrelassa les escadrons de son armée légère, soutenus de quelques cohortes tirées des légions, ce qui fut cause du gain de la bataille; une chose bien extraordinaire, c'est que Pompée qui étoit plus fort de deux tiers à la Cavalerie, rangea celle-ci com-

*Appian.
Ces. com.
de bel. civ.
l. 3.*

62 *Nouvelles Découvertes*

me en phalange , ce qui ne prouve pas que les Romains ne combattissent pas par escadrons ; mais cela prouve seulement la sottise de Pompée, qui se trouva mal de cette méthode ; car il fut battu , & totalement défait , par l'ordre même dont il espéroit la victoire. Les escadrons sont répandus dans presque tous les historiens Latins, comme dans les Grecs. Que répliquera-t-on à ce passage de Polybe ? *Pour tirer plus de service de la Cavalerie , dit - il , on la range pour l'ordinaire sur huit de hauteur , & entre chaque turme il faut*

*Polyb.
Fragum.
du liv. 12.*

** Cela veut dire que les espaces étoient sur tout le front de la ligne de Cavalerie alternati- vement. Il y a frontibus, comme*

*qu'il y ait au front * un intervalle pour faciliter les caracoles & les diverses manœuvres. Si Polybe n'est pas un Auteur grave , à qui nous adresserons-nous ?*

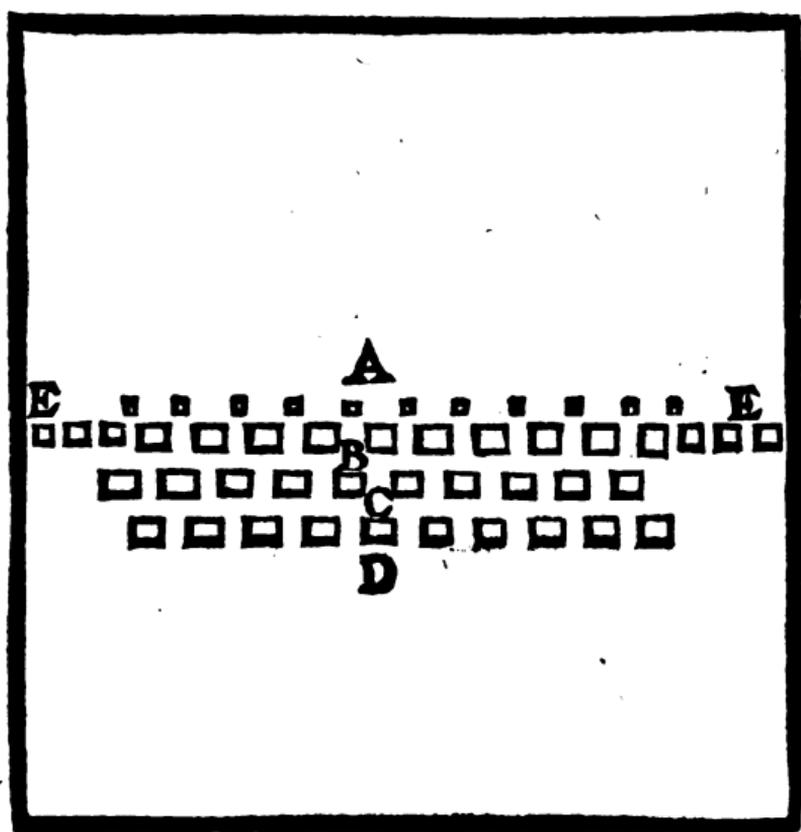
Personne n'ignore que les Romains prirent tout des Grecs dans la maniere d'armer & de faire combattre la Cavalerie. On pour-

roit même prouver que ceux-ci ^{se on disoit} ont pris des Perses leurs ^{plusieurs} ornemens ^{fronts d'es-} ou leurs escadrons, qu'on attri- ^{paces.} buë à Licurgue. Les escadrons Grecs étoient plus forts que ceux des Romains, ceux ci les faisoient de 64. maîtres, sur trois, quatre, & même cinq de profondeur; car les Auteurs ne s'accordent pas tous sur ce point. Il ne faut pas en être étonné, puisque cela arrive parmi nous qui les faisons tantôt plus forts, & tantôt plus foibles.

Lorsque César parle d'un gros de Cavalerie, on sçavoit bien en ce tems-là qu'un gros de Cavalerie étoit un certain nombre de *turmes*, comme nous comprenons aujourd'hui qu'un corps, ou un gros de Cavalerie, est un certain nombre d'escadrons. Non seulement il est clair que les Grecs & les Romains combattoient par escadrons; mais encore les Cartagi-

64 *Nouvelles Découvertes*

nois, les Gaulois, & les Peuples de l'Asie: je dis plus, quand même aucun Auteur ne parleroit d'escadrons il faudroit le croire, parce que le bon sens le veut ainsi, dans des hommes qui n'en furent jamais dépourvus. Voici un plan de l'ordre de bataille des Romains, très-différent de celui de Lipse, à qui il arrive assez souvent de donner pour réel ce qui n'existe que dans son imagination. Les Plans de César de l'édition de Londres, ne sont pas moins imaginaires, grand dommage certes pour un ouvrage de cette magnificence.



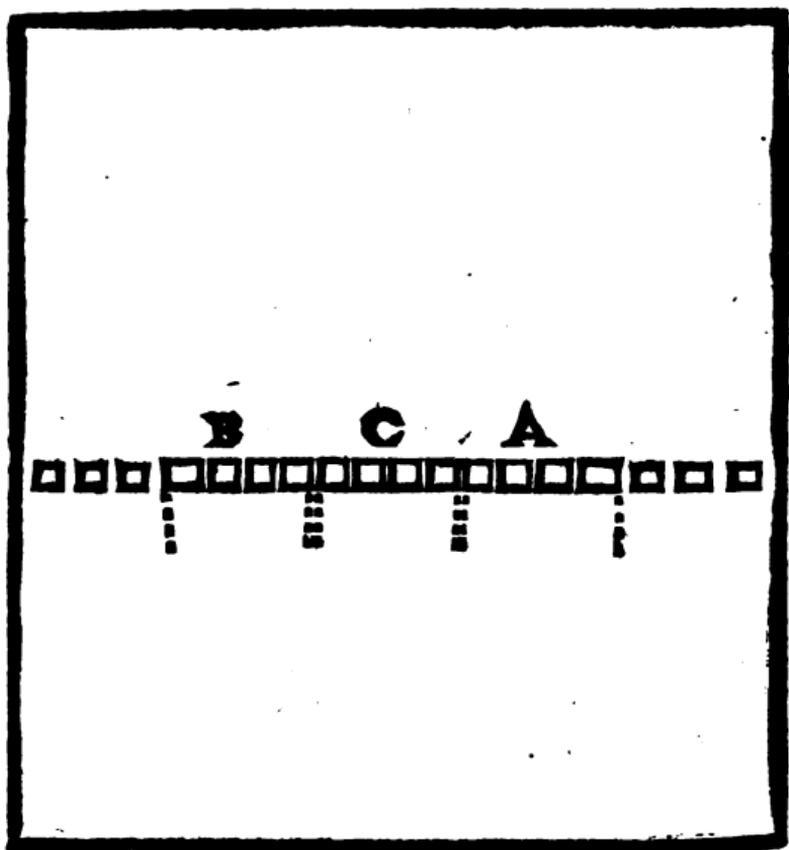
Si la premiere ligne étoit pres-
 fée, ou repoussée, elle s'écouloit
 entre les intervalles des cohor-
 tes de la seconde, ou la secon-
 de s'avançoit dans ceux de la pre-
 miere, & recommençoit un nou-
 veau combat, pendant que l'autre
 se rallioit, & se remettoit du dé-

- A. armez à la legere.
- B. premiere ligne.
- C. Seconde ligne.
- D. Troisième ligne.

fordre derriere la troisiéme. Si la seconde n'étoit pas mieux traitée que la premiere, la troisiéme prenoit sa place ; c'étoit la derniere ressource, d'où vient le proverbe *rem ad triarios redisse* : quelquefois les trois lignes s'emboîtoient les unes dans les autres, & n'en formoient plus qu'une seule en maniere de phalange, ce qui arrivoit assez rarement.

On peut juger par ce que je viens de dire de l'ordonnance Romaine, que les Grecs appelloient ** orisley.* en Spirale, * c'est-à-dire par cohortes, qu'il falloit une expérience, & une valeur extraordinaire dans les Soldats, & une grande habileté dans les Généraux pour des manœuvres si délicates, & pour faire que les lignes succédassent les unes aux autres dans le combat, sans confusion & sans trouble ; ce qui demandoit, comme j'ai déjà dit, une fermeté à toute épreuve.

Les Romains reconnurent peu à peu ce qu'il y avoit de simple & d'excellent dans la phalange Macedonienne, aux armes près. Ils ont quelquefois combattu sur une seule ligne du tems de César, partagée en trois corps. Il me semble que les Commentateurs n'ont pas fait assez d'attention sur ce changement. Le *triplici acie in fronte*, de Frontin, me feroit croire qu'on divisoit quelquefois l'Infanterie en trois corps sur une seule ligne droite, comme on le voit ici. On appelloit le corps de la droite A, *cornu dextrum*, l'aîle gauche B, *cornu sinistrum*, & le centre C, *media acies*.



Cette méthode de combattre sur une seule ligne, avec des espaces fort petits entre les cohortes, semble s'être introduite du tems de César, vers la fin de la guerre civile, quoiqu'il en paroisse quelques exemples avant lui. Elle eut plus de vogue après Tra-

jan ; ce qu'il y a de certain c'est que César & Pompée combattirent sur ce principe à la bataille de Pharfale. Appien dans la description de cette bataille s'écarte assez avec Frontin sur ces deux ordres de bataille, qui sont assez embarrassés dans les Commentaires de César ; de quoi il y a lieu de s'étonner. On commence à voir dans cette guerre la méthode constante d'entrelasser l'Infanterie légère entre les intervalles des escadrons ; César en ayant connu l'excellence dans la guerre contre Arioviste, s'en fit une règle pour l'avenir. A l'égard du changement qui paroît dans leur tactique, on pourroit le prouver par de fortes présomptions, & de puissantes conjectures.

On voit deux ou trois dispositions des deux armées de César & de Scipion en Afrique, qui ne laissent presque aucun lieu de

*Ces. com.
de bel civ.
Ibid. de
bel Hist.*

douter de cette vérité. Je m'en suis même apperçû dans la journée de Munde, qui fut furieuse & très-opiniâtrée. Il ne paroît pas dans aucune des Armées des deux partis, que la seconde ou la troisième ligne aient succédé à la première, ou qu'elles y aient porté le moindre secours, ce qui seroit ctoire qu'elles ne combattirent que sur une seule ligne. Ce qui me porte encore plus à le croire, c'est que Crassus, un des Lieutenans de César, se rangea en deux corps, & les alliez au centre, dans la bataille qu'il donna aux Vocates, & aux Tarufates, peuples de Gascogne. Dans celle que César livra aux Tenctériens, & aux Usipètes, il se rangea de même en trois corps sur une seule ligne, & non pas sur trois lignes, comme dit Ablancourt. Il mit seulement sa Cavalerie dont il se défioit en seconde ligne.

*Ces. com.
de bel. Gal.
l. 3.*

Ibid. lib. 4.

A l'égard de Pharfale , je ne puis encore comprendre que César ait pû jamais se former sur trois lignes contre une armée si supérieure à la sienne : Pompée eût dû le déborder de la moitié , non seulement à son Infanterie , mais plus encore à sa Cavalerie. Le même Frontin dit que Pom-
pée se rangea sur dix de profon-
deur à son Infanterie. Ce qui dût
beaucoup diminuer de l'étendue
de son armée. César qui reconnut
toute cette disposition , avant que
de se mettre en bataille, sçut sans
doute se ranger sur moins de hau-
teur , on voit clairement qu'il
combattit sur une seule ligne , &
une réserve de six cohortes à sa
droite , pour soutenir sa Cavale-
rie plus foible de deux tiers.

*Front.
Strata.*

Cette maniere de se ranger sur une seule ligne , avec des espaces fort petits entre les cohortes , me paroît excellente pour un bon ef-

fort ; mais on ne doit pas inférer de-là, que les Romains eussent abandonné l'ancienne méthode de combattre sur trois lignes, qui selon mon sentiment, ne me semble pas la meilleure, particulièrement pour un Général qui se trouveroit à la tête d'une Armée Française, dont le premier abord est tout ce qu'on peut éprouver de plus redoutable, de plus fort, de plus vif, & de plus terrible, au lieu que la maniere de se ranger sur une seule ligne, par petits intervalles, & une réserve à l'Infanterie, est beaucoup plus conforme au génie, & à l'humeur violente & impétueuse de notre nation.

Ce que je viens de dire ici peut faire un des plus beaux sujets de dissertation qu'on ait peut-être encore imaginé, ce seroit bien la chose du monde la plus curieuse & la plus instructive tant pour les Gens de guerre, que pour les autres,

tres; tout ce que j'ose assurer, c'est que l'inclination, l'humeur, le génie d'une nation doit régler non seulement la manière de combattre, & la nature des armes; mais encore l'ordre & la disposition dans les combats. C'est à quoi les Généraux ne semblent pas faire beaucoup d'attention; je pourrois peut-être me tromper; mais je me suis apperçû dans la guerre de 1701. que nous avons beaucoup changé dans notre manière de faire la guerre par rapport au génie de la nation, sans qu'il m'ait paru que nous fussions autres dans cette guerre que nous avons été dans les précédentes: cependant il est sûr que l'on ne doit pas moins considérer le génie des troupes, indépendamment de la discipline militaire, que l'humeur & la capacité du Général que l'on a en tête: c'étoit le grand principe d'Annibal, comme je le

D

fais assez voir dans mon Ouvrage. Ce que j'avance ici, est une des qualitez capitales du Général d'Armée.

Quoique nous combations aujourd'hui sur deux lignes en quinconce, ou en échiquier, & une reserve, il arrive assez rarement que la seconde succède à la première. Toute la fortune du combat dépend de la valeur de celle-ci dans le premier choc. Si elle est batue, la seconde ne tient pas un moment; ce malheur n'arrive pas toujours, mais il arrive très-souvent, & cela par le défaut de notre discipline, autant que par celui de notre exercice, qui me paroît assez imparfait, pour ne pas dire superficiel: outre qu'on n'a pas encore vû de Généraux exercer leurs armées dans les grands mouvemens, comme faisoient les anciens. Il y a peu d'exemples dans nos histoires que nos lignes aient com-

bataille à diverses reprises, & que la seconde ait réparé la déroute de la première: le plus remarquable est celui de la bataille de Lens, que M. le Prince de Condé gagna sur l'Archiduc. Cet exemple mérite de passer à la montre.

M. le Prince de Condé, qui marchoit en bataille sur deux lignes dans la plaine de Lens, se trouva tout d'un coup en présence des ennemis qu'il ne croyoit pas avoir si-tôt sur les bras, quoiqu'il marchât dans le dessein de leur livrer un combat. On en vint d'abord aux prises. Notre première ligne fut renversée au premier choc, & mise en déroute; le grand Capitaine, qui avoit une présence d'esprit, & un coup d'œil admirable, ne se déconcerta pas. Il court à la seconde ligne qu'un accident si peu attendu avoit étonnée: celle-ci laisse les fuyards s'écouler à travers ses

D ij

intervalles , & tombe brusquement sur la première des ennemis déjà victorieuse , mais dans cette espèce de désordre assez ordinaire à tout corps qui a combattu ; la charge fut si vigoureuse que l'ennemi en fut renversé , & mené batant jusqu'à la seconde ligne , qui voyant le désordre , & la défaite si prompte de la première , bien loin d'en réparer le malheur , prend l'épouvante , lâché le pied , & s'enfuit , sans rendre aucun combat. Quand je dis que rarement les lignes se succèdent les unes aux autres , j'entens parler des batailles rangées dans une plaine rase & découverte. Je sçai qu'il n'en est pas de même dans les combats de détail , & dans les païs de chicane. Car alors les corps combattent successivement , & reviennent aisément à la charge , & les combats même sont plus longs , plus vifs &

plus opiniâtres. J'en ai vû de cette espece , & nous en verrions plus souvent , si nous ne combattons pas sur si peu de hauteur , grand défaut , qui vient du peu de connoissance que nous avons de l'Infanterie. Hors les combats rendus en pais difficiles, dans toute autre situation , les deux Généraux voyent bien-tôt la fin de leur journée. D'où vient cela ? C'est une question qui me semble curieuse , & qu'il ne me seroit peut-être pas difficile de résoudre ; mais ce n'en est pas ici le lieu.

J'ai reconnu par mes recherches , & par mes lectures , que ce n'est pas une chose bien aisée que de connoître la constitution de la République Romaine dans le militaire. Il ne nous reste qu'une partie de ce que Polybe en avoit écrit ; encore écrivoit-il dans un tems, où la science de la guerre n'étoit pas

encore montée à ce haut point de perfection , où elle parvint du tems de César. Les Ouvrages de ceux qui en avoient traité , se sont perdus par la barbarie , & l'ignorance des tems. Ce qui s'est conservé se trouve néié & dispersé dans les Auteurs Latins , & quelques Grecs qui nous restent. Il faudroit , pour ramasser & arranger ces morceaux séparés , une lecture immense , & que ce fût un homme de guerre , d'une capacité & d'une expérience consommée , qui travaillât à suppléer ce qui manque dans les Auteurs , par ces conjectures heureuses , & solides , que l'étude & l'expérience fournissent. Mais où trouver cet homme de guerre qui voulût s'embarquer dans un dessein de cette nature , & qui ne s'épouvantât point à la vûë de ces ruines & de ces débris qu'il faudroit rétablir , & remettre sur pied ?

Un autre plus savant , mais sans aucune connoissance de la guerre , oseroit-il se promettre de réussir ? Je ne sçaurois me le persuader ; ne seroit-il pas à craindre qu'il ne fût quelque masse brute , quelque assemblage ridicule , qui l'exposeroit à la risée de ses Lecteurs ?

CHAPITRE VII.

*Suite du projet du Commentaire
sur Polybe.*

A Près avoir parlé de la Milice des Romains , j'éclaircis en plusieurs endroits de mes observations & de mes notes, comme dans quelques Dissertations , celle des Grecs & des différens Peuples , qui figurent dans cette histoire

Les Savans trouveront les observations , qui font le capital de

D iij

cet Ouvrage , beaucoup moins recommandables par l'événement qui en est le sujet , que par les instructions qu'en recevront les gens de guerre , les conséquences que j'en tire , & les circonstances que j'y fais remarquer.

Je finis chaque observation par les préceptes qui ont rapport au sujet dont l'Auteur traite. J'accorde le tout à ma méthode , à notre manière de combattre , au tems , aux lieux , aux occasions , à nos inclinations , à la nature de nos armes , & au génie tant de la nation , que des nations voisines. J'ajoute à cela ce qui approche davantage de la milice de ce tems , & le système de Tactique que je me suis formé , comme le croyant plus solide , plus dégagé , & plus simple. C'est-à-dire , que je m'éloigne en bien des choses de nos principes ; comme on pourra remarquer dans les Plans de mes or-

sur la Guerre. CHAP. VII. 81
dres de bataille, que je mets comme en regard avec celui qui fait le sujet de l'observation.

Je fais voir les différentes méthodes des Grecs & des Romains, dans l'ordre & la distribution de chaque arme dans les combats & dans les batailles. On connoîtra par des lignes ponctuées, les évolutions, & les mouvemens généraux, de sorte que le Lecteur, qui n'est pas avancé dans cette sorte de matière, pourra aisément entendre ce que l'Auteur dit. J'aurois eu aussi fort envie de donner en figure les combats, au moins les plus considérables. Car dans un Ouvrage de la nature du mien, il ne sçauroit guères y avoir trop de figures. Un coup d'œil jetté sur une Estampe, instruit souvent plus & fait plus d'impression que dix pages d'écriture. J'avois même promis ce grand nombre de Planches dans mon premier Pro-

D v

82 *Nouvelles Découvertes*

jet ; supposant que le public m'aideroit par les Soucriptions : mais comme on a eu l'esprit de fermer les bourses de ce public en décrivant mon travail avant que de le connoître, avant même que de sçavoir de quoi j'étois capable, comment tenir parole, à moins que le Roi, entrant dans les vûes de Scipion l'Afriquain, ne protégé le Commentateur, comme ce grand homme protégeoit l'historien. Revenons.

Polybe à la vérité rapporte beaucoup de mouvemens d'armées, très-profonds & très-remarquables. Tels sont ceux de Scipion ; mais ce grand homme ne va pas jusqu'au principe. Les habiles Tacticiens comprennent assez comme cela se faisoit, ou se devoit pratiquer ; mais les autres qui l'ignorent doivent nécessairement en être instruits.

C'est, à ce que dit Polybe de

sur la Guerre. CHAP. VII. 83
la Phalange Macédonienne, & particulièrement de la doublée, que je dois la découverte de la colonne, & la maniere de combattre & de se former dans cet ordre. Je travaillai sur cette matiere il y a environ vingt ans, & je la poussai si loin, que j'en fis un *Traité régulier*. Il s'en est répandu plusieurs copies manuscrites. Le feu Roy de Suède Charles XII. à qui j'eus l'honneur de le présenter, lorsque j'étois auprès de lui, le fit traduire en Allemand, avec un autre *Traité de l'attaque & de la défense des Armées retranchées*.

Cette maniere de combattre par colonne, est, selon moi, au-dessus de toute autre. Elle fait aussi le principe fondamental de ma *Tactique*; car il ne me paroît pas qu'aucune force soit capable de lui résister. Tout le monde parle aujourd'hui de la colonne, & peu la connoissent, & encore moins la

D vj

84 *Nouvelles Découvertes*
maniere de la former avec méthode.

Les Grecs sont les premiers inventeurs de cet ordre de bataille.

*Hist. Grec.
de Xenoph.
l. 7.*

Le premier qui a connu la colonne, est Epaminondas, le plus grand homme d'Infanterie qui fut jamais, il dut à cette découverte, les deux victoires de Leuctres, & de Mantinée, c'est dans celle-ci que périt ce grand Capitaine.

Regulus combattit contre Zantipe en Afrique, sur une ligne de colonnes. Il fut pourtant battu, bien moins par le défaut de son ordre que par son imprudence, l'ennemi n'ayant pû le rompre, il fut

Polyb. l. 1.

rompu par les éléphants, auxquels il ne laissa aucun passage entre les colonnes qu'il rangea trop près-à-près, au lieu qu'il leur faut des espaces entre-elles, pour se remuer, parce qu'elles combattent indépendamment les unes des autres.

A la bataille de Cannes Varron, ou pour mieux dire son collègue, plus habile, & plus honnête homme que lui, se rangea dans le même ordre de bataille; mais l'exécution ne fut pas conforme au projet, par la mauvaise conduite & l'ignorance de Varron. *Polyb. l. 4*

Les Sçavans ne sçavoient pas que les Romains eussent combattu dans cet ordre à cette fameuse bataille qui leur fit tant de honte. C'est ce que Polybe nous apprend, & que Casaubon n'avoit pas compris: cela ne me surprend pas. Tite-Live, qui sçavoit mieux le Grec que lui, & qui copioit notre Auteur par tout, ne l'a pas mieux entendu: & ces deux Traducteurs ne se sont trompez, que parce que la connoissance du Grec ne sert de rien pour traduire, sans la connoissance de la guerre.

Le dernier des anciens qui a combattu dans cet ordre, & qui

86 *Nouvelles Découvertes*

n'est pas tombé dans les fautes des autres, est Scipion. Il attaqua le grand Annibal dans les plaines de Zama. Il se rangea sur un front de colonnes à son Infanterie, avec des espaces entr'elles pour être libres dans leurs mouvemens, & ces espaces laissèrent encore une issue aux éléphants, qui devinrent par-là inutiles & sans effet. Annibal fut battu, quoique supérieur de la moitié, & son armée taillée en pièces par sa faute, plutôt que par celle de la fortune: victoire comparable aux plus fameuses défaites, & d'autant plus illustre & plus remarquable, que le hazard, presque par tout le maître, n'y eut aucune part. Annibal y perdit sa gloire & sa réputation, quoiqu'en dise Polybe, & la défaite de ce Chef si formidable, laissa pour jamais l'empire aux Romains.

Voilà quelques articles de mon

Polyb. l.
31.

sur la Guerre. CHAP. VII. 87
Ouvrage, sur lesquels je ne fais
que glisser dans mon premier pro-
jet. Ceux qui doutent du succès
de mon entreprise s'en forme-
ront une idée plus exacte & plus
étendue : l'aspect de tant de ma-
tières la leur fera paroître infini-
ment plus difficile, & les fortifie-
ra davantage dans l'opinion où ils
sont que j'ai entrepris au-dessus de
mes forces. Ils eussent bien mieux
fait de dire, qu'elle est au-dessus
de mes moyens. C'est en cela seul
que je reconnois mon impuissan-
ce, que je ne reconnoissois pas
avant une infinité de traverses,
d'infortunes & de pertes, que j'ai
essuïées avec plus de philosophie,
que ceux qui ne me connoissent
pas ne m'en accordent. Je suis per-
suadé que l'histoire de mon Ou-
vrage seroit assez amusante & af-
sez curieuse, si c'étoit ici le lieu
de la faire. Nous en toucherons
pourtant quelque chose, c'est

88 *Nouvelles Découvertes*
une espece de diversion qui servira à délasser le Lecteur de la gravité des matieres de ce discours.

CHAPITRE VIII.

Histoire du Commentaire.

J'avois lû plusieurs fois Polybe, seulement pour lire & pour m'amuser, sans aucun autre dessein. Je m'apperçûs que cet Auteur méritoit toute autre lecture que celle d'un simple amusement. J'en fis une d'examen, de réflexions, & de recherches. Ce qui me jetta naturellement dans l'étude des sciences, sans lesquelles on ne sçauroit écrire de la guerre. Je remplis toutes les marges de mon Auteur de mes observations; je pensai alors à le commenter. Je me formai le plan d'un Ouvrage régulier sur la guerre. J'eus l'hon-

sur la Guerre. CHAP. VIII. 89
neur de le faire voir en 1709. à feu
Monseigneur le Dauphin, Duc de
Bourgogne, qui n'eut pour tout
défaut qu'une vie trop courte
pour faire paroître ses vertus: il
me fortifia dans l'exécution de
mon entreprise. Il lut le projet,
& le trouva beau; j'avois des res-
sources en ce grand Prince, que je
n'ai plus, avec lui je perdis ma
fortune que je pleure bien moins
que sa mort. Je méprise l'une, &
ce mépris est un effet de la dou-
leur de l'autre, qui ne doit jamais
finir dans un cœur reconnoissant.

J'eusse peut-être mieux fait d'a-
bandonner mon Ouvrage après
un coup si accablant pour moi. Il
y en avoit un autre qui m'atten-
doit; car lorsqu'on est né malheu-
reux la mauvaise fortune est iné-
puisable, son carquois est toujours
rempli. La paix, si rare sous une
Régence, & qui illustre plus celui
qui nous la procure, que la guer-

re la plus glorieuse, me fit courir en Suède, où le feu Roy Charles XII. m'avoit fait appeller. Je portai tous mes papiers sur la guerre, & ce que j'avois écrit sur Polybe, dans le dessein de finir mon Commentaire sous les yeux d'un des plus braves & des plus grands Capitaines de notre siècle. Je l'avois presque achevé lorsque je me mis en route pour revenir. Ce retour ne fut pas heureux, je m'embarquai à Gottembourg sur un vaisseau, qui sembloit affronter les tempêtes, & qui ne laissa pas de périr par l'ignorance du Pilote. Nous échouâmes aux rifs de Schager, sur la côte du Jutland. Je perdis tous mes papiers, trop heureux de me sauver nu en chemise. Tout autre que moi n'eût plus pensé à Polybe: je me rembarquai sur nouveaux frais, & regardai une si grande perte comme un non-venu. Devois-je retrogra-

der, & faire retraite après avoir réédifié un Ouvrage sur un plan nouveau, plus étendu & plus méthodique que le premier? Non sans doute : il me restoit pourtant un obstacle à surmonter pour l'exécution. On entend bien que je veux parler d'une traduction de mon Auteur, beaucoup plus exacte que les autres. Je sçavois déjà que celle de du Rier étoit infidelle & peu estimée. Il a marché sur les traces du Latin de Casaubon, & Casaubon est souvent très-embarrassé, & très-obscure dans les endroits où il auroit pû se dispenser de l'être : Polybe étoit trop habile guerrier pour tomber dans ce défaut.

Un Officier intelligent est clair dans les choses qui sont de sa compétence. Or Casaubon n'avoit aucune expérience de la guerre, & peut être peu de connoissance de la milice des anciens. Il faut avoir

l'une & l'autre pour bien écrire , & pour rendre son Auteur par des termes équivalens : sans ces qualitez on ne peut s'empêcher de tomber dans le galimatias , il y est tombé avec tout son sçavoir dans le Grec, & du Rier à son imitation. En devons - nous être étonnez , puisque nos Historiens y tombent , eux qui écrivent dans leur propre langue.

Je ne sçavois à qui recourir , je m'adressai à un ordre de Sçavans ; je consultai les uns , & je proposai l'ouvrage aux autres ; mais point de nouvelles. L'entreprise les épouvanta : elle leur parut trop grande & trop vaste ; je m'en doutois bien , parce qu'elle l'étoit en effet. Que faire ? où aller ? je consulte un Sçavant celebre , *homo antiqua virtute ac fide*. Vous perdez vos pas , me dit-il , adressez-vous aux Benedictins de saint Germain , vous y trouverez sûre-

ment ce que vous cherchez. Ceux des nôtres, qui peuvent entendre quelque chose du Grec, sont trop occupez ; outre que le Grec d'un Historien tout militaire comme le vôtre, n'est pas une chose fort aisée à manier. Je m'apperçus alors que je n'avois pas assez étudié la Carte du Parnasse, que j'avois fait une fausse route, & cherché l'Attique dans le païs Latin. Je suivis le conseil que l'on m'avoit donné, je courus aux Benedictins, où je trouvai Athenes.

Tout est Grec dans cette sçavante Congrégation, ou pour mieux dire, on y est tout ce qu'on y doit être. C'est le trône des sciences, on diroit qu'elles y ont établi leur tabernacle, aussi-bien que les vertus. Celles-ci y sont vraies & solides, celles-là étenduës & profondes ; elles y paroissent sans orgueil, sans faste, simples, douces, modestes, sans ambition, sans

envie , & sans jalousie. Tel est le caractère de ces célèbres & pieux Solitaires , qui font tant d'honneur à la France , & dont les Ouvrages , comme notre estime & notre admiration , verront la fin des siècles.

Mais pourquoi, dira-t-on, pour avoir une traduction fidèle de Polybe , m'adressai-je aux Benedictins, moi qui dans un Traducteur demande, outre la connoissance de la langue qu'il traduit & de celle en laquelle il traduit, une notion du moins légère de l'art ou de la science dont traite son original. Dom Thuillier a-t-il porté les armes ou étudié la guerre ? S'y est-il rendu plus habile dans son Cloître, que M. du Ryer dans son Cabinet ? Et si celui ci n'a point réussi faute d'être guerrier ; celui là, qui l'est aussi peu, réussira-t-il ?

Je répons à cela, qu'après la lecture des Historiens Grecs & La-

ins, on peut déjà sans vanité se vanter d'avoir quelque notion de la guerre. Quand pour apprendre la langue militaire on a joint à cette lecture celle des meilleurs Auteurs François qui ont parlé de guerre, on la sçait encore un peu plus. Si enfin, après s'être ainsi préparé à traduire, en traduisant on consulte avec docilité les gens du métier, il semble que sans trop de présomption on peut espérer quelque succès. Cette docilité sur tout est nécessaire à un Traducteur, quand même ceux qu'il consulte ne sçauroient pas la langue qu'il traduit. Car souvent la connoissance du métier supplée à l'ignorance de la langue. Il ne m'est jamais arrivé de me tromper, lorsqu'embarassé par la traduction de du Ryer, & ne pouvant m'imaginer qu'un aussi habile homme que Polybe fût auteur des sottises qu'on lui fai-

soit dire , j'ai donné en moi-même le démenti au Traducteur. Or je ne peux que me louer de la docilité de D. Thuillier. Il s'est souvent trouvé dans de mauvais pas d'où Casaubon & du Ryer ne l'auroient pas tiré. Alors il traduisoit mot à mot , puis me demandoit mon avis , & moyennant un coup de crayon je le mettois au fait ; permis ensuite à lui, quand il entendoit son texte , de donner à sa traduction tel tour qu'il jugeoit bon être. Il seroit fort à souhaiter que tous ceux qui se mêlent de traduire fussent aussi modestes & aussi dociles , la République des Lettres en seroit mieux servie , & ces Messieurs plus estimez.



CHAPITRE

CHAPITRE IX.

*Découvertes que l'on verra dans le
Commentaire. Tranchées connues
aux Anciens.*

POlybe, & les autres Auteurs Grecs & Latins, qui écrivoient pour ceux de leur nation, glissoient sur ces sortes de choses, parce qu'elles étoient connues ; si nous pouvions par nos recherches, & par des conjectures heureuses, les découvrir & les mettre dans une entière évidence, ou les rendre du moins probables; ne seroit-ce pas rendre un grand service aux Sçavans ? Ce qui m'a le plus surpris, dans les Auteurs Militaires Grecs & Latins, qui nous restent encore, entre autres Xéophon, Onozander & Vegece, c'est qu'ils ayent négligé de nous ap-
E

prendre les choses qu'il nous importoit le plus de sçavoir dans la partie de la guerre qui regarde l'attaque des Places. N'est-il pas bien surprenant que nous ignorions encore si les anciens se servoient de tranchées dans leurs sièges, pour communiquer sans péril du camp au corps de la Place, ou à leur batteries? J'ai long-tems crû avec le reste du monde, que ces sortes de travaux leur étoient inconnus. Car tous nos Auteurs qui ont écrit de la milice des Grecs & des Romains, sont unanimes sur ce point, tous prétendent que nos approches sont une invention moderne.

Le célèbre Pere Daniel, à qui le public est redevable de tant de beaux Ouvrages, & endernier lieu de l'Histoire de la Milice Françoisise, ouvrage rempli de recherches curieuses, & de réflexions très-sensées & très-instructives,

a donné dans le panneau comme les autres, en soutenant que les anciens ne sçavoient ce que c'étoit que tranchées dans leurs sièges; il s'est laissé emporter au torrent. Chose étrange qu'ils se soient tous trompez, & encore plus étrange de l'oser dire, si l'on n'a de bons garans de cette vérité: je n'ai garde de m'avanturer sans être bien soutenu. Je suis bien assuré que les Savans me sçauront quelque gré de cette découverte, & le Pere Daniel plus qu'aucun autre, puisque ce n'est pas tant son sentiment que j'attaque, que celui d'un très-grand nombre de Savans, pour ne pas dire de tous. Cet illustre Jesuite n'a décidé que sur la foi de Lipse, & Lipse de sa pure autorité, ce qui est ridicule; & en effet qui ne riroit de voir un Auteur qui commente Polybe nier que les tranchées fussent connues des anciens, pendant que Polybe

100 *Nouvelles Découvertes*
dit formellement le contraire? Cela a fait que tous les autres Commentateurs , qui le suivent en queue, ont crû & décidé comme lui, que nos approches & nos tranchées sont une invention purement moderne. Rien de tout cela. Nous la devons aux anciens. Par cette découverte les admirateurs des modernes doivent être bien étourdis, & la secte des Perraults en très-mauvaise posture. Qui auroit jamais pensé que Lipse ne se fût pas apperçû de la sottise, & qu'aucun Auteur jusqu'aujourd'hui ne l'eût pas remarquée. C'est sur son témoignage que le Pere Daniel a crû que *les anciens faisoient leurs approches, non pas par tranchées comme aujourd'hui, en creusant la terre pour se couvrir: mais par des elevations de terre, liées avec des fascines, soutenues par les côtes de clayes, de troncs d'arbres, & quelquefois même de maçon-*

*Hist. de la
mil. Franc.
pag. 550.*

sur la Guerre. CHAP. IX. 101
ries par intervalles. Ils donnoient à
ce travail le nom d'agger, à cause
qu'il étoit fait de terre assemblée &
batuë. Il étoit en façon de plate-forme
d'une très grande étendue, & le
plus près de la muraille qu'il étoit
possible, en l'étendant à droit & à
gauche. L'agger n'étoit pourtant
pas toujours, pour le dire en pas-
sant, une élévation de terre en ma-
niere de plate-forme, comme Lipsé
& le Pere Daniel l'entendent. On
pourroit faire voir que c'étoit quel-
quefois uneparallelequi s'étendoit
sur tout un front d'attaque où les
troupes de la tranchée étoient en
garde, & où il y avoit des batteries
de catapultes & de balistes.

Passons pourtant cela & mais je
demande comment pour commu-
niquer du camp à leurs batteries
ils se mettoient à l'abri des traits,
& des pierres des assiegez ? Pou-
voient-ils y aller à découvert
comme à une insulte, & s'exposer

si souvent , & à tout moment à un danger si manifeste , s'ils ne se fussent servis de tranchées? car quand même leurs Auteurs n'en parlent pas , il est pourtant vrai qu'ils alloient à couvert jusqu'à leurs batteries. Il est certain que leurs tranchées étoient faites de blindages , de clayes , & de fascines. Que si l'on m'allegue qu'aucun Auteur ancien , soit historien, ou militaire , ne fait aucune mention de ces sortes d'approches , ce n'est pas une preuve qu'ils ne le fissent pas ; à moins qu'on ne prétende que ces anciens tant révérez , n'avoient pas le sens commun. D'ailleurs il est vrai que les Auteurs Grecs & Latins, en ont parlé, sinon distinctement, du moins d'une manière à se faire entendre des gens du métier. On voit ces sortes d'approches dans Tite - Live. Pour s'en éclaircir , on n'a qu'à lire ce qu'il dit du siège de Veies.

Livius
dec. v.

Tite-Live est obscur, dira-t-on, dans les choses de la guerre, lorsque Polybe, qu'il copie par tout, lui manque d'accord. Voyons si César ne nous fournira pas quelque preuve pour les Romains avant que de venir aux Grecs. S'il n'entre pas dans un grand détail sur cette matière, & aussi clairement qu'il seroit à souhaiter, c'est qu'il écrivoit dans un tems où personne n'ignoroit ces sortes de choses : comme nous faisons aujourd'hui, lorsque nous disons qu'on ouvrit un tel jour la tranchée, nous sçavons d'abord ce que cela veut dire.

On accuse Ablancourt d'être trop hardi dans ses traductions, & moi je l'en louë. Dans un passage des Commentaires de César, où ce Capitaine parle du siège de Bourges, le traducteur s'est servi du terme de tranchée, pour rendre *intra vineas*. Voici sa tradu-

*Legiones
intra vi-
neas in oc-
culto expe-
ditas co-
hortantem
ut aliquā-*

*De pro san-
sis labori-
bus fructū
victoria
perciperēt,
sis, qui prio-
res murum
ascendis-
sent, pra-
mia propo-
suit. Cef.
com. l. 7.*

Etion: César ayant fait entrer les légions à couvert dans la tranchée, les encouragea à cueillir le fruit de leurs travaux, & proposa des prix à ceux qui monteroient les premiers sur la muraille. La *vinea* étoit une espèce de mantelet ; mais je crois qu'on appelloit du terme de *vinea* les rangs de claies, ou de fassines derrière lesquelles les Soldats se mettoient à couvert contre les armes de jet. La *vinea* n'étoit pas toujours un ouvrage de charpente, il eût fallu toute une forêt pour couvrir les légions. Je crois que c'étoient le plus souvent des fosses parallèles dont on soutenoit les terres avec des fassines ou des claionages. César parlant du siège de Marseille, dit que *les habitans étoient si bien fournis de tout ce qui étoit nécessaire pour la défense, qu'il n'y avoit point de mantelets à l'épreuve de leurs machines ; car elles lançoient d'enhaut des piéces de*

*Cef. com.
de bel. civ.
lib. 1. trad.
d' Abl.*

bois de douze pieds de longs, armées par le bout d'une pointe de fer, qui perçoit quatre rangs de clayes, & s'enfonçoient encore dans terre.

Ces clayes étoient donc sur plusieurs rangs par intervalles, & par paralleles. Quel nom donnerons-nous à ces sortes de blindages par lignes redoublées ? Je ne vois pas qu'un Traducteur puisse se servir d'un autre terme équivalent, que de celui de tranchées, ou d'*à-proches blindées*, qui est le plus conforme à l'idée que nous nous formons aujourd'hui de ces sortes de travaux. Tant il est vrai qu'on ne sçauroit bien rendre un Auteur dans les choses de la guerre si on ne l'a faite, ou tout au moins on doit s'être fait une étude des termes de l'art, si l'on ne veut consulter les gens du métier; car sans cela on tombe dans un galimatias ridicule, un seul mot suffit quelquefois pour renverser tout

un raisonnement. Le Traducteur s'en prend au texte, & les gens éclairés s'en prennent au Traducteur, & s'en moquent.

Il y a un passage dans le Denis d'Halicarnasse du Pere le Jay, qui sembleroit infinuer qu'on alloit par tranchées au corps de la Place. C'est dans le neuvième Livre, où l'Auteur Grec parle du siège de Rome par les Eques, & par les Volques. Mais comme il faut être en garde à l'égard des Traducteurs

ἐπεὶ χεῖλῶ-
νας χροσίρι-
δας καὶ αὐ-
ποδίζου
αἰδ' ἔπωρ
ταῖν τὰτι
αὐτῶν

attaquez, & soupçonnez de ne pas entendre leur texte; je ne crus pas devoir m'y fier, & je fis bien. Dom Thuillier que je consultai là dessus, me fit voir que dans le Grec il ne s'agissoit de rien moins que de tranchées. Voici le texte bien rendu: *On ne connoissoit point alors l'usage des Tortues, pour couvrir les travailleurs.* Le Pere le Jay ne dit pas un mot de *Tortue*; mais à la place il fait dire une ab-

stupidité grossière à son Auteur , sans que je prétende pour cela accuser cet habile Rhétoricien de n'avoir pas entendu son Auteur , ce n'est pas à moi à juger d'une langue que je n'entens point , je suppose qu'il la sçait. Il n'a pourtant pas pris garde au terme dont il s'est servi , qui signifie toute autre chose que ce qu'il a voulu dire. Rapportons le passage tel qu'il l'a rendu. *On n'avoit pas encore en tems-là, dit il, l'usage des madriers qu'on fait de terre , qui mettent les travailleurs à couvert.* Cela fait rire. Je n'ai jamais oui dire qu'il y eût des madriers faits de terre, & qu'un madrier signifiât autre chose dans notre langue qu'une planche de 2. ou 3. pouces d'épaisseur, dont on se sert pour faire nos plates formes dans les barteries de mortiers, & de canons ; ils servent encore de blindes dans les mines , & à mille autres ouvrages de charpente.

*Antiq.
Rom. l. 9.
p. 374.*

*Madrier
vient de
l'Espagnol
madra, qui
signifie une
planche
fort épaisse.*

E vj

Pour revenir aux tranchées, de l'invention desquelles on veut donner la gloire aux modernes, je conviens que les Auteurs que je viens de citer, ne s'expliquent pas d'une manière assez précise & assez claire, pour ne laisser aucun doute dans l'opinion que je soutiens. Il faut avoir droit & demi, lorsqu'on veut combattre un sentiment universellement reçu de tous les Savans. Il n'y a pas, ce me semble, de meilleur moyen, que de laisser les raisonnemens, quelques sensez qu'ils puissent être, & les preuves équivoques, pour venir à la démonstration. Je la trouve dans un fragment de Polybe sur le siège d'Égine par Philippe. C'est-là que l'on découvre clairement les aproches des anciens depuis le camp jusqu'à leurs batteries, non par des lignes blindées, ni par des *madriers de terre*, mais par des tranchées dans les formes.

N'ai-je pas lieu de me gloirifier de cette découverte ? Puisque Lipse, qui cite par tout Polybe, & des passages entiers, qui s'étoit fait une étude de recherche de cet Auteur, ne s'est pas apperçû que les tranchées étoient en usage chez les anciens. Ja me ferois conscience de ne pas rapporter la traduction de ce reste précieux d'un siège si mémorable, elle est claire dans le sçavant Benedictin qui traduit mon Auteur, parce qu'il se sert de termes équivalens au texte, sans être trop hardi. Je suis persuadé que les intelligens, & les gens qui aiment la guerre m'en sçauront quelque gré. Nous y ferons quelques remarques tirées de mes observations sur ce siège, avant que de passer à ce qui me reste à dire du projet de cet Ouvrage.

Le dessein pris de faire l'attaque de la Ville par les demor-

*Fragment
du ix. liv.
de Polybe
sur le siège
d'Égine.*

» Tours, Philippe fit mettre devant
» chacune une Tortuë (a) & un
» Belier. D'un Belier à l'autre, vis-
» à-vis l'entredeux des Tours, on
» conduisit une Galerie (b) pa-
» rallele à la muraille. A voir cet
» Ouvrage, on l'eût pris lui-mê-
» me pour une muraille ; car les
» claies, qu'on avoit élevées sur les
» Tortuës, formoient par la ma-
» niere dont elles étoient placées,
» un édifice tout semblable à une
» Tour ; & sur la Galerie qui joi-
» gnoit les deux Tours, il y en
» avoit d'autres où l'on avoit pra-
» tiqué des crenaux. Au pied des
» Tours étoient les travailleurs qui
» avec des terres aplanissoient les
» inégalitez du chemin pour fact-
» liter l'aproche, & ceux qui ser-
» voient le Belier. Au second éta-
» ge, outre les Catapultes, (c)
» on avoit porté de grands vais-
» seaux * & les autres munitions
» nécessaires contre tout embra-

* ὑδρίας.

sement. Enfin dans le troisième
qui étoit d'égale hauteur avec
les Tours de la Ville, étoit nom-
bre de Soldats pour tenir tête à
ceux qui auroient voulu s'op-
poser à l'effort du Belier. De-
puis la Galerie, qui étoit entre
les deux Tours, jusqu'au mur
qui joignoit celles de la Ville,
on creusa deux tranchées (d) *
où l'on dressa trois batteries de
Balistes, (e) dont une jetoit des
pierres du poids d'un talent, & les
deux autres des pierres de trente
mines. Et pour mettre à l'abri des
traits des affiegez tant ceux qui
venoient de l'armée aux travaux,
que ceux qui retournoient des
travaux à l'armée, on condui-
sit des tranchées blindées (f) *
depuis le camp jusques aux Tor-
tuës. "

* ὀρύγμα-
τα διπλά.

* σὺς ἰγγες
κατὰ τὸν ποταμὸν.

(a) [Philippe fit mettre devant chacune
une Tortuë & un Belier.] Par le mot de Tor-
tuë, on comprend une galerie mobile & am-

112 *Nouvelles Découvertes*

bulante , & quelquefois plusieurs jointes ensemble à la queue l'une de l'autre , qui ser-voient pour le comblement du fossé , & pour aller jusqu'au pied du rempart. Elles avoient différens noms , selon leur grandeur , leur petitesse , leur solidité , & leurs différens usages , comme cela se voit dans Vitruve. On se servoit de la *vinea* pour les freges , où l'on ne s'attendoit pas de trouver grande résistance. La charpente en étoit légère : afin qu'on pût la mener avec facilité. Le comble devoit être pointu ou rond , pour que les pierres , ou les artifices qu'on jettoit dessus coulissent en bas ; car sans cela elle eût couru risque d'être crevée & écrasée. Elle étoit couverte de clayes enduites de terre grasse , sur lesquelles on étendoit des peaux de cuir crû contre le danger du feu. Ces sortes de machines ne servoient guères que pour le comblement du fossé ; il étoit rare qu'on les approchât jusqu'au pied de la muraille. Vegece se trompe de n'attribuer le nom de Tortuë qu'à ce qui renferme le Belier , le contraire se voit dans tous les Auteurs qui ont écrit de son tems , comme dans les Auteurs plus anciens.

Le Muscule , ou le Rat , étoit une petite Tortuë fort aisée à remuer , & soutenue sans doute sur quatre rouës , sous laquelle les travailleurs à couvert perfectionnoient l'ouvrage , battoient & égalent les terres pour le passage d'une grande Tortuë , & construite d'une grosse charpente , couverte de madriers & d'un doublage de clayes , & par-dessus de peaux crûes pour la garantir du feu. Une machine construite de la sorte étoit capable de

résister contre le poids énorme des pierres & des poutres qu'on jettoit du haut des murailles pour la crever & en enfoncer les combles ; elle étoit soutenüe sur plusieurs rouës fort basses , ou sur des rouleaux. Sous celle-ci les Soldats sapoient la muraille , qu'ils érançonnoient & après en avoir enduit les érançons de matieres combustibles & de bois gaudronnez , ils y mettoient le feu pour faire crouler le mur.

L'Infanterie Romaine étoit dressée à former une maniere de Tortuë , dont les Grecs ignoroient l'usage , elle me paroît remarquable. Je ne sçai qui en fut l'inventeur. On s'en servit d'abord dans l'escalade & l'insulte des places , & des camps retranchez. Il y en avoit de deux sortes , la simple & la surmontée. Je vais en donner l'explication.

Une cohorte , ou plusieurs ensemble , marchoient droit aux murailles de la Ville , lorsqu'elles n'étoient pas fort élevées , les rangs , & les files tellement serrez & condenséz , qu'à peine les Soldats pouvoient-ils se remuer. Ils avoient tous leurs boucliers sur la tête , excepté ceux des flancs & de tête qui se couvroient de leurs boucliers , contre les coups qu'on auroit pû leur tirer de tête ou de flanc. Ce qui formoit comme un toit , tant ils étoient bien joints ensemble. Cette Tortuë d'hommes que j'appelle simple , alloit jusqu'au pied du rempart , sapoit le mur , ou montoit dessus par le moyen des échelles. Lorsque le rempart étoit haut on se servoit de la surmontée. Je l'appelle ainsi , pour la distinguer de l'autre. Dans la double , ou la surmontée , la premie-

114 *Nouvelles Découvertes*

ge Tortuë étoit suivie d'une seconde ; les Soldats qui composoient celle-ci , grimpoient sur les épaules de leurs camarades, ou sur leurs boucliers , ce qu'ils faisoient assez aisément , parce que les serre-files ou le dernier rang étoient un genouil à terre, l'autre qui le précédoit un peu plus élevé, ainsi des uns aux autres jusqu'aux chefs de files ou le premier rang qui restoit debout, ce qui formoit comme un glacis, & se relevoient d'un seul tems & tous ensemble. Cette seconde Tortuë portée sur les boucliers des autres faisoit comme un second étage aux assaillans, dont le premier servoit comme d'un plancher mobile, qui en se relevant facilitoit le moyen à leurs camarades de franchir le mur , ou le retranchement pour en venir aux prises contre ceux qui le défendoient. La Tortuë de l'insulte de Crémone* est célèbre dans l'histoire. Antoine dans sa retraite contre les Parthes, est je pense le premier qui forma la Tortuë de toute son Infanterie en bataille: pour se garantir de leurs flèches , il leur présenta comme un toit sur lequel elles ne faisoient que glisser , ce qui sauva l'Infanterie Romaine contre cette grêle de flèches qu'ils faisoient pleuvoir sur leurs boucliers.

* Tac.
l. 3.

La Tortuë , dont parle notre Auteur , est celle que j'appelle à *belier* , ou à *batterie*. Celle-ci devoit être plus grande & plus élevée que celle dont je viens de parler. On s'en servoit dans les Sièges de Places défendues par de puissantes garnisons. Elle devoit être en comble plat , au lieu que les autres étoient en comble rond , ou aigu, parce qu'on ne l'approchoit du rempart qu'à un certain éloignement

pour que le belier eût plus de coup dans son balancement & fit un plus grand effet, & cet espace se prenoit selon la longueur de cette terrible machine, comme l'appelle Joseph. Le belier n'étoit pas toujours suspendu dans les grandes Tortuës sur lesquelles on élevoit des parapets comme dans celles de Philippe, dont Polybe fait la description. Il ne dit pas si le belier étoit suspendu ou non. Ces sortes de beliers non suspendus faisoient sans doute plus d'effet que les autres. C'est le *Terebra* de Vitruve; mais non pas tel que Perrault l'a imaginé dans ses Commentaires François sur cet Auteur. Il ne s'en est pas formé une bonne idée, & n'a rien compris dans les autres machines qu'il nous a données, avec tant de faste & de magnificence, machines pourtant fausses, & tout aussi peu sentées, que celles de Lipse, de Choul, & de Stewechius dans ses Commentaires sur Vegece. Jusques ici personne n'a pû découvrir la construction & les forces mouvantes de ce Belier dont je crois avoir fait la découverte. Le célèbre Dom Bernard de Monfaucon, à qui j'en ai fait voir le modèle, l'a trouvé digne d'être gravé & inséré dans le Supplément de ses Antiquitez. A l'égard du Belier suspendu peu de gens l'ignorent, nous en allons donner une description pour ceux qui ne le connoissent pas, nous l'emprunterons de Joseph & de Vitruve, & y ajouterons ce que nous jugerons nécessaire pour une plus grande intelligence, & suppléer à ce que les Auteurs ont négligé de nous en apprendre.

Cette machine est faite d'une poutre sembla-

Joseph

hist. de la guer. des Juifs cõtre les Rom. l. 3. ch. 14. ble à un mat de navire d'une longueur & d'une grosseur prodigieuse, dont le bout d'enhaut est armé d'une tête de fer fondu, proportionnée au reste, & de la figure de celle d'un Belier; ce qui lui fit donner ce nom. Cette poutre est fortifiée de cordages liez autour d'espace en espace, depuis la tête jusqu'à l'autre extrémité, où il y a plusieurs cordes comme celles dont on se sert pour élever les moutons, où il y avoit un ou deux Soldats à chacune pour faire jouer la machine. Cette poutre énorme étoit suspendüe avec de gros cables, ou une machine de fer, & balancée en équilibre ainsi que la branche d'une balance. Ces cables étoient liez au milieu d'une grosse poutre de travers, portée sur deux puissans poteaux d'un seul brin qui portoit à plomb sur deux autres poutres couchées en terre, retenus à renons & à mortaises, & par de fortes contrefiches & des travées entre les poutres qui soutenoient les poteaux d'un apentis mobile du côté de la Ville, qu'on haussoit & baïssoit pour couvrir les Soldats qui servoient la machine. Les deux côtez étoient couverts d'un fort blindage capable de résister contre les pierres & les traits lancez par la machine: je suis persuadé que les anciens pratiquoient encore des parapets autour de ce blindage pour défendre & éloigner les assiegez de leurs ouvrages & les empêcher d'y venir mettre le fer; car sans ces précautions leurs batteries de Beliers, comme leurs Tours & leurs Tortuës eussent été à tout moment insultées, & ces sortes de travaux les assuroient contre toutes sortes d'efforts, ce qui paroît dans le siège de Lylibée;

car comme le Belier étoit la principale pièce d'un siège, les assiegez y mettoient toute leur attention pour le détruire & s'en rendre le maître. Ce Belier suspendu & balancé en l'air étant haussé & baissé par un grand nombre d'hommes, frapoit de sa tête contre le mur avec tant de force & de violence que rien n'étoit capable de résister aux coups redoublés qu'il donnoit. On n'usoit pas de tant de précautions aux Beliers non suspendus, parce qu'ils étoient renfermez dans une Torruë comme dans une redoute.

(b) [*D'un Belier à l'autre on conduisit une Gallerie parallele à la muraille,*] C'est-à-dire qu'on tira une parallele blindée pour la communication des deux attaques. Ces blindes n'étoient que pour se garantir par en haut des pierres & des flèches lancées par les machines des assiegez, qui sans cette précaution eussent plongé à cause de la hauteur des remparts, & de la proximité de l'ouvrage.

(c) [*Au second étage (des Tours) entre les Catapultes.*] Il y avoit des machines de campagne & des batteries chez les anciens comme il y a parmi nous des pièces de campagne & des batteries. On se servoit de petites machines de jet pour mettre sur les Tours ambulantes & sur les Torruës à Belier comme les Catapultes & les Balistes. Les Auteurs confondent ces deux machines; on n'en sçait peut-être pas la raison. Il y avoit deux sortes de Catapultes, comme de balistes, celles de campagne & celles de siège. Celles-ci se faisoient sur les lieux mêmes, où il étoit rare qu'on ne trouvât pas les bois nécessaires pour

leur construction. On ne portoit que les cha-
piteaux, les cordages de boyaux qui en étoient
les forces mouvantes, & les ustenciles pour
les servir. Les autres de campagne étoient sur
deux rouës qu'un cheval trainoit sans peine,
une Armée Romaine ne marchoit jamais sans
son équipage de machines de campagne: quand
Vegece ne nous apprendroit pas que chaque
légion avoit le sien, nous le sçaurions des Hi-
storiciens. César ne marchoit jamais sans en
être bien fourni: il y en avoit de plus petites
qu'on plaçoit sur les Tours & sur les Tortuës
comme j'ai dit. Si je citois les Historiciens &
les Auteurs machinistes de l'antiquité, je ne
finirois point. Mais d'où vient, dira-t-on, que
la plûpart des Auteurs confondent la Baliste
avec la Catapulte? c'est que la Catapulte jetoit
un grand nombre de flèches à la fois, un
faisseau tout entier, comme cela se voit par la
mienne, & lorsqu'on ne s'en servoit qu'à cet
usage elle changeoit de nom, parce qu'il n'y
avoit point de cuillere au bout du bras; ces
sortes de Catapultes étoient les machines à
cartouches des anciens.

Le Scorpion étoit la Baliste, *Scorpionum
majorum minorumque*, dit Tite-Live, pour
distinguer ceux de campagne des autres de bar-
teries. Il paroît par Seneque dans ses questions,
que le Scorpion devoit être la Baliste de cam-
pagne, *nam balista*, dit-il, *quoque, & sola
cum sono expellunt*. En effet la corde qui est
attachée aux bras comme en tirant; car l'éty-
mologie du nom de Scorpion vient de ses deux
bras, au lieu que la Catapulte ou l'Onagre,
n'en avoit qu'un seul.

(d) [*On creusa deux paralleles où l'on dressa trois batteries de Beliers.*] Voici nos paralleles dans toutes les formes, ou deux fosses paralleles le long desquels l'on a élevé trois batteries de balistes, comme nous le pratiquons aujourd'hui à l'égard de nos canons, & de nos mortiers, puisqu'il ne faut pas confondre les Balistes avec les catapultes; j'appelle catapultes ces trois batteries, parce que ce terme me plaît & me paroît plus propre pour exprimer une méthode propre à jeter des pierres que Vegete appelle *anagre*, ces batteries ici devoient peu différer dans leur construction & dans leur figure de celles de nos mortiers & de nos perriers: on les pointoit tout de même, parce que leurs coups n'étoient point directs, mais paraboliques comme ceux de nos mortiers.

(e) [*Dont une jetoit des pierres du poids d'un talent & les deux autres des pierres de trente mines.*] La mine faisoit environ huit de nos livres de douze onces chacune, ces pierres devoient donc être du poids de 254. livres; cela me paroît surprenant. Il est rare que nos mortiers perriers jettent au-delà de 60. livres: ce qu'il y a de certain, c'est que trois catapultes avec tout leur attirail, ne pesoient pas à beaucoup près tant qu'un de nos mortiers perriers.

(f) [*On conduisit des tranchées blindées depuis le camp jusqu'aux Tortues.*] Notre Auteur entend parler ici de deux tranchées, parce qu'il y avoit deux attaques. On alloit du camp à chacune par deux lignes droites, ces deux lignes étoient creusées dans terre, c'est-

à-dire deux fossés ; mais comme ceux qui relevoient la tranchée & les autres qui la descendoient, ou qui alloient ou venoient des travaux auroient été vûs, enfilez & exposez aux traits & aux machines des assiegez dont les coups étoient certains : on avoit blindé ces deux lignes par enhaut en maniere de sappe couverte. Depuis l'invention de la poudre nos tranchées sont conduites par des lignes obliques les unes aux autres. Ce n'est que depuis M. de Vauban qu'on va par paralleles au corps de la Place. Ce grand homme est le premier qui a pratiqué cette méthode : cependant nous voyons nos paralleles dans Polybe au plus près du corps de la Place : qui l'auroit jamais crû ! A l'égard de la science des mines de nos galeries & de nos travaux sous terre, nous les devons aux anciens. Personne ne le révoque en doute : hors la poudre & nos canons, qu'avons-nous inventé à la guerre au-delà des anciens ?

Peut-on rien demander de plus précis que ce passage de mon Auteur. Il n'est point de Sophiste quelque subtil & quelque déterminé qu'il puisse être, qui trouve de faux fuyans contre une vérité si palpable. Si on me la dispute, il n'est donc pas jour en plein midi. RaISONNER contre ces gens-là ce seroit perdre son tems & affoiblir l'évidence

sur la Guerre. CHAP. IX. 127
l'évidence: cela n'empêchera pas
que je ne donne quelques éclair-
cissemens dans les notes, où je
renvoje le Lecteur pour le met-
tre au fait des choses qu'il peut
ignorer.

Peut-être que je me suis un peu
trop étendu sur ce point de litté-
rature militaire, qui regarde les
aproches des anciens dans l'atta-
que des places, je ne l'ai pas fait
sans grande raison. Qu'auroit-on
dit si je n'avois fait ici que promet-
tre de nouvelles choses? Il n'y a
personne qui ne puisse être riche
en promesses. Il étoit bon de faire
paroître quelque petit-détache-
ment tiré de mon Ouvrage pour
donner au public un avantgoût
des nouveautez qu'il renferme &
des découvertes que j'ai faites. Je
regarde celle-ci comme curieuse: si
ellen'est pas d'une grande utilité;
du moins elle doit intéresser les Sa-

F

vans dans l'antiquité, puisqu'il s'agit d'une erreur dont personne que je sçache, ne s'étoit encore aperçu, & dont la découverte peut être de quelque importance. A cela près il importe peu aux gens de guerre de sçavoir si nous devons nos aproches ou nos tranchées aux anciens, ou si c'est une invention des modernes. Si je la dispute à ceux-ci, le parti des anciens comme le plus raisonnable, m'en sçaura beaucoup de gré. Je le fortifie d'autant sans mépriser l'autre, quoi qu'attéré, vaincu & moqué.

Je juge bien autrement d'un grand nombre d'autres découvertes que j'ai faites, parce que je les tiens très-utiles. Celle des machines de guerre des anciens est assez belle & assez importante pour s'en féliciter & en être content.

Il seroit à souhaiter que Poly-

be eût été aussi profond dans les mécaniques qu'il l'étoit dans la science militaire, & du gouvernement des Etats, il nous eût sûrement donné une description de ces machines des guerres de son tems, qui font encore l'admiration & l'étonnement des Sçavans. Plusieurs doutent encore de leurs effets prodigieux, quoique tous les Historiens soient unanimes à cet égard, & qu'on s'en servît encore vers le douzième siècle.

Il nous reste encore quelques Auteurs Grecs & Latins qui ont écrit sur cette matière, entre autres Héron, Vitruve, & Vegece. Presque toutes nous sont connues, à la réserve de la baliste, de la catapulte, du belier non suspendu, & du corbeau d'Archimède. Héron n'est guère moins ténébreux que les deux autres. On y voit pourtant quelque lieu. je lui dois les

forces mouvantes de la baliste & de la catapulte ; mais je n'ai rien pu comprendre dans la structure.

Il y a des Historiens qui nous ont donné la description de quelques-unes ; mais celles de jet sont si confuses & si embarassées , que le débrouillement en est impossible.

Ceux d'entre les modernes qui se font hazarder de les découvrir & de les tirer du chaos , comme Juste Lipse , Choul , Stewechius , Perrault , &c. se sont distinguez par le faux & l'absurde de leurs découvertes imaginaires : le dernier a donné les siennes avec toute la confiance & l'appareil possible ; car rien n'est égal à la beauté des Planches , non plus qu'à l'absurdité de ses imaginations , il ne le cède pas à Lipse sur ce point.

Notre Auteur ne nous donne que la description de quelques

machines de peu d'importance, entre autres de celle du corbeau de Duellius, qui est une bagatelle. On prétend que je ne réussirai pas mieux dans la découverte de celles des anciens qui nous sont aujourd'hui inconnues, que tant d'autres qui y ont échoué. J'ai été plus heureux qu'ils ne l'ont été, sans me croire plus habile : j'en ai fait faire les modèles, & la réussite est allée au-delà même de mon attente. Ce qui me surprend, c'est qu'elles portent plus loin à proportion de leur petitesse, que celles des anciens.

Les deux plus belles sont la catapulte & la baliste, parce qu'elles peuvent servir aujourd'hui à la guerre. L'une servoit à jeter des corps depuis dix jusques à 300. livres pesans, & même un faisceau de plusieurs flèches, qui faisoient une exécution terrible

dans une ligne, tuoient & bleffoient une infinité de monde: elles faisoient le même effet que nos piéces de canon chargées à cartouches: cela se voit dans mon Auteur à la bataille de Philopœmen contre Machanidas, celui-ci avoit pointé, dit-il, des catapultes qui jetoient des pierres & des flèches. Toutes les deux, comme la plus grande partie des autres, sont en modelles, & dans toutes leurs proportions. La premiere peut servir au jet des bombes & des pierres, elle peut tenir lieu de mortier, & de pierrier. C'est celle que Blondel désiroit fort qu'on trouvât ce qui épargneroit, disoit-il, bien de la dépense, de l'attirail, de la poudre, & de l'embaras. Elle tire sans bruit, & infiniment plus juste & plus sûrement que les mortiers, on peut la fabriquer sur les lieux, il ne faut presque aucune ferrure: les

matériaux se trouvent par tout où il y a des arbres ; la charpente consistant en deux piéces de bois, deux traverses, & un montant. Elle est très commode, particulièrement pour la guerre des montagnes, trois hommes suffisent pour servir les plus grosses. Une catapulte peut jeter une bombe de douze pouces à plus de 200. toises, c'est au-delà de la portée qu'on demande.

La petite, que j'ai exécutée plusieurs fois, n'a que 17. pouces de long sur 13. de large. Elle chasse un corps de demie livre à plus de 150. toises, cela m'a parû d'autant plus surprenant, que Josephé dans son histoire du siège de Jerusalem, dit que les machines des Romains portoient deux stades, c'est-à-dire, 250. pas géométriques. Je ne scai pas ce qu'elles portoient à toute volée à 45. degrez d'élevation. Ma

catapulte, dont j'eus l'honneur de faire l'expérience devant Monseigneur le Prince de Conti porta depuis la grille du manège des Thuilleries jusqu'aux Capucins, c'est-à-dire environ 200. toises à 40. degrez d'élevation sur 32. de bandage, qui est la plus grande force qu'on puisse lui donner sans la forcer: l'expérience est le grand moyen de la décision, rien n'est plus aisé que de s'en convaincre

La baliste est sur les mêmes principes que la catapulte, quoiqu'autrement disposée. Cesar parle des effets prodigieux de cette machine au siège de Marseille, comme je l'ai déjà dit. Mais qui est l'Auteur qui n'en parle pas? Tacite prétend qu'elles lançoient des poutres; qui en peut douter? Le modèle de ma baliste de batterie n'a qu'un pied en tous sens, cependant cette petite ma-

chine lance une flèche à 60. toises avec une telle violence, qu'elle entre dans les pierres les plus dures. Cette expérience s'est faite en présence d'un grand nombre de Savans.

La découverte du Belier non suspendu est aussi belle & curieuse, que les forces mouvantes en sont simples, toutes celles des machines des anciens le sont également. Les Auteurs qui disent qu'elles étoient trop composées se sont trompez: eh comment peuvent-ils décider là-dessus, s'ils ne les ont pas comprises?

De toutes les machines qu'Archimède employa au siège de Syracuse, il n'y en a qu'une dont il soit l'Auteur: cela surprend-il? Oui sans doute: il est pourtant certain que toutes les machines de jet étoient des balistes & des catapultes. Je ne reconnois que son cor-

beau qu'on peut dire de son invention. C'est cette machine célèbre dont il se servit pour enlever les vaisseaux sur lesquels les assiégeans avoient attaché des sambuques pour escalader la Ville du côté du Port.

CHAPITRE X.

Conclusion de cet Ouvrage.

CE que je viens de dire de la découverte des machines des anciens, & d'un grand nombre d'autres dont je ne parle point pour éviter prolixité, doit être considéré comme un des plus grands ornemens de mon Ouvrage, & cependant ce n'est pas ce qu'il y a de plus considérable, de plus instructif, de plus curieux & de plus utile: l'on verra une infi-

nité de recherches historiques, & d'antiquitez militaires qui ont échappé aux Commentateurs; car ceux qui écrivent avec connoissance de la guerre sont plus propres à ces sortes de découvertes que les autres, qui ne sont jamais sortis du tourbillon de leurs études: un terme à un homme expérimenté & appliqué, suffit pour donner à ses conjectures toute la force de la démonstration.

Ceux qui ont lû quelque chose des matieres qu'il renferme, pensent tout autrement que les autres, qui veulent que le dessein soit au-dessus de mon intelligence. Est-il bien surprenant qu'un homme parcoure un si grand espace, s'il marche dans un pais qui lui est connu, & dont il sçait toutes les routes, & s'il y met tout son tems & tout son loisir? Je connois le prix de

l'un & je profite de l'autre, parce que je ne suis point occupé du soin de ma fortune qui fait toute l'occupation de la plupart. Cependant cette espece de philosophie n'a pu me mettre à couvert de la sphere d'activité, & de la mauvaise humeur de certains esprits chagrins, ombrageux, soupçonneux & inquisiteurs, qui ont fait sur mon Ouvrage encore couvert, mille jugemens téméraires, mille conjectures malignes. Ils ont fait entendre que je mettrois en comparaison la conduite des Généraux anciens avec celle des modernes, qui sont tombez dans des fautes toutes semblables dans des événemens semblables. Ils disent vrai à certains égards; car je vois que ce qui s'est passé du tems de Polybe, est arrivé dans le nôtre. Il y a une infinité de ces exemples paralleles, de fait & de con-

duites qu'on peut apliquer à bien d'autres tems que ceux dont parle notre Auteur, & à des Acteurs qui ont joué des rôles peu différens.

On diroit que ce qui est arrivé depuis deux ou trois siècles, & même de nos jours, n'est qu'une imitation de ce qui s'est passé il y a deux mille ans, soit en bien, soit en mal ; on sera surpris de voir une affaire semblable dans ses circonstances à celle de Crémone.

*La surpris
se d'Egire
l. 6.*

Quoique je mette en regard les événemens anciens avec les modernes, je ne dis pourtant rien qui puisse choquer personne. Je louë sans flaterie, & bien plus par les faits que par les paroles ; je blâme sans injustice dans ce qui peut être permis, & j'excuse avec connoissance, même des gens qu'on n'a pas excusé quoique

très-excusables. Après tout il n'y a aucun mortel dans le monde qui puisse se dire infailible, & qui n'ait fait voir quelque chose de la foiblesse humaine, & je ne crois que qui que ce soit veuille exiger de moi que je canonise des gens qui n'ont ni temples ni fêtes.

Ceux qui ont failli ont trouvé des imitateurs de leurs fautes, cela console. Les plus grands Capitaines nous fournissent des instructions par leurs victoires, comme les plus mauvais par leurs défaites ; victoire ou défaite, tout sert à qui sçait en profiter. Quoique dise Homere que la réputation d'un homme de guerre est une fleur que la moindre chose ternit, on ne la perd pas pour la perte d'une bataille, d'un combat, ou d'un siège levé un peu à la hâte. Hors la lâcheté rien ne deshonne dans les événemens de

la guerre, & quelque mal-habile que puisse être un Général, quelques batailles qu'il ait perduës, à quelque danger qu'il se soit exposé faute d'expérience ou de sçavoir, le blâme tombe bien moins sur lui, que sur le Prince qui accorde à la faveur & à l'intrigue, ce qu'il ne doit accorder qu'au mérite bien connu & bien recherché.

Ce n'est pas seulement sur ce que je viens de dire, que mes adversaires cherchent à prendre avantage sur moi : ils prétendent que j'entend fort peu de chose dans la milice des anciens, comme s'ils en avoient reçu lettres, ou que j'eusse fait preuves d'habileté à leur tribunal, que je reconnois très-incompétant. Ils ne s'en tiennent pas là, ils veulent encore insinuer que je montrerai le flanc dans les autres matieres qui n'ont aucun ra-

port à la guerre : oui si je parlois de Théologie, de Peres, de Conciles, & de questions du tems, il n'y a rien de tout cela dans mon Auteur ; & s'il y a quelque trait à toucher qui soit au-dessus de ma portée, je fais bien-tôt retraite. C'est le parti que doit prendre tout homme d'une intelligence aussi médiocre que la mienne dans certain ordre de littérature ; mais dans les choses que j'entens, qui ne sont pas en petit nombre pour un homme de ma profession : on me verra tout de front, & tout hérissé de preuves, d'autoritez, d'exemples & de raisons.

Je souhaiterois de tout mon cœur, qu'on ne trouvât pas davantage à redire dans mon stile ; mais en tout cas on doit le pardonner à un homme de guerre. Les Régimens qui sont vêtus & armez le plus magnifiquement, & qui

marchent avec le plus de pompe & d'appareil, ne sont pas toujours ceux de qui l'on tire le plus de service dans les combats, & qui méritent les plus grands éloges. Après tout les militaires ont leur éloquence & leur sublime comme les autres, & qui ne convient qu'à eux; si on ne le remarque dans presque aucun de nos Auteurs dogmatiques, doit-on inférer de-là que je suivrai la même méthode, & que je tomberai dans le même défaut qu'on leur reproche.

La science de la guerre ne laisse pas d'être susceptible d'ornement, & même autant qu'aucune autre. Si ces ornemens me manquent, je revêts le dogme de traits d'érudition militaire qui m'ôtent toute la sécheresse, & qui portent leurs instructions avec eux: ils serviront plus à délasser & à divertir qu'un stîle scrupuleusement châtié.

Ceux qui m'ataquent dans les ténèbres , & qui souhaiteroient fort de m'y voir toujours , prétendent que mon Livre ne peut être qu'à l'usage des gens de guerre , dont la plûpart ne lisent point , & les autres peu : c'est leur opinion. Je dis qu'on se trompe , il ne sera pas moins utile aux autres. Notes , observations , dissertations , tout est rempli de recherches curieuses sur l'antiquité. Ce n'est pas seulement aux événemens que je m'arrête , mais encore aux intrigues , aux négociations , à la politique , aux loix des différens peuples , que je débrouille & que je développe autant que j'en suis capable : on y trouve des traits d'histoire anciens & modernes , très-remarquables. Je relève bien des fautes dans les anciens Historiens , comme dans les nôtres. J'éclaircis bien des choses impor-

antes , qui ont échappé aux yeux de nos critiques à l'égard de l'antiquité militaire: 'que s'il m'arrive de courir sur quelques fonds étrangers, ma retraite est prompte & je reviens sur mon premier terrain. D'ailleurs cet Ouvrage peut être d'un grand secours , non seulement aux gens qui se mêlent d'écrire l'histoire , & qui bronchent d'une manière pitoyable dans la description des batailles par leur ignorance dans la guerre, mais encore aux Savans qui traduisent , ou qui commentent les anciens Auteurs: ils ne commettent pas moins de fautes que les autres , & toutes viennent du même principe. S'ils ont une idée de la milice des Grecs & des Romains : (car cela ne va guère plus loin) ils ne voyent presque goutte à l'égard de celles des autres peuples. C'est ce qu'on ne remarque que trop dans nos tra-

ducteurs: ils ne sçavent où ils en sont quand il s'agit de décrire une bataille. Casaubon, tout Casaubon qu'il est, n'a pas bien rendu l'ordre & la disposition de l'armée Romaine à Cannes, & du Rier marchant sur ses traces a fait les mêmes bévûës. Que doit-on penser des descriptions qui regardent une milice différente de celle des Grecs & des Romains qui leur sont plus connus? Doivent-ils être bien clairs dans ce qu'ils écrivent des batailles des Perses, des Egyptiens, des Gaulois, des Carthaginois, &c. je ne le vois pas. J'ai découvert une partie de leur milice à l'égard de leur Tactique; car c'est par la distribution de leurs troupes que j'en juge, le reste est un champ de bataille pour les conjectures. Celles d'un homme de guerre doivent être préférables à celles des autres qui manquent d'expérience. Feu M. Da-

cier s'est bien trouvé des miennes dans quelques Vies de son Plutarque. Il m'a cité dans sa Préface, il m'a fait beaucoup d'honneur, mais les Lettres qu'il m'a écrites m'en font encore plus: je l'ai vu souvent fort embarrassé à débrouiller des batailles de son Plutarque, & il m'avoit lui-même qu'il falloit sçavoir parfaitement la guerre & l'avoir faite pour se rendre intelligible, & pour rendre un Auteur comme Plutarque dans les événemens militaires. Il y en a bien d'autres & d'un autre tems qui lui ressemblent & que nous ne comprenons pas, quoiqu'ils aient écrit des guerres de nos jours, & dans une langue qui nous est commune avec eux.

Voilà un plan assez étendu de mon Ouvrage auquel il ne manque que de paroître au grand jour. On peut juger par tout ce que

j'ai dit qu'il est plus digne de la libéralité & de la magnificence du Souverain, auquel je l'ai consacré, que des secours du public. Je dis de la magnificence, car étant unique dans son espèce, il me paroît qu'il devoit l'être dans l'impression, dans la beauté des originaux, & dans celle des Planches. Le feu Roi a fait beaucoup de dépense pour l'impression d'un grand nombre de Livres, & particulièrement d'Auteurs Grecs. Ceux-ci comme la plus grande partie des autres, ne peuvent être utiles qu'à un fort petit nombre de Savans: cependant ceux qui ont entrepris un si grand travail, ont trouvé des douceurs que je n'ai pas. Je ne les leur envie pas: mais il me semble qu'un Ouvrage comme le mien qui renferme toute la guerre, qui est la science des Rois, & des honnêtes gens, devoit être traité

avec la même distinction , & jouir avec plus de justice du même privilège. Il est surprenant combien cette science , à l'abri de laquelle toutes les autres s'exercent en repos , est méprisée , abandonnée & avilie pendant que les autres, moins nécessaires & moins dignes de l'attention des Souverains , sont élevées , couronnées & applaudies. On voit une foule d'académies dressées à grands frais pour la perfection & le progrès des arts & des sciences , celle de la guerre est comptée pour rien ; mais cela peut-il durer long - tems sous le ministère d'un Prince si éclairé , qui creuse & cherche la vertu , & qui s'étudie à démasquer l'impudence , le mensonge & la fourberie ? Personne ne s'est avisé de proposer une académie purement militaire , celle des arts & des sciences , qui fait tant d'honneur à la

nation , les guerriers seulement comme guerriers , en sont exclus ; cela n'est-il pas ridicule ? Ils sont renvoyez au champ de Mars comme gens d'un métier , où il est plus besoin des forces du corps que de l'esprit.



TRAITE'



TRAITÉ

D'E

LA COLONNE;

La maniere de la former, & de
combattre dans cet ordre.

AVANT-PROPOS.

IL en est de la Colonne dans la maniere de la former & de combattre dans cet ordre, comme de l'apparition des esprits, tout le monde en parle & personne n'en a vû. Il y a vingt ans qu'on ne sçavoit ce que c'étoit que cette maniere de combattre, & depuis ce tems on en parle sans sçavoir trop bien ce que c'est.

G

On prétend que M. le Prince Eugene a pratiqué cette maniere de combattre, & s'est rangé dans cet ordre en certaines occasions où nous avons eu du pire, & nous dans d'autres où nos ennemis ont eu le dessous. On s'est imaginé que nous avions imité le Prince Eugene dans cette méthode qu'on lui attribue : il est toujours glorieux d'imiter les grands hommes.

Nous combatîmes, dit-on, par colonnes à l'affaire de Dénain & sur les mêmes principes que ce grand Capitaine ; mais cette maniere de se ranger & de combattre n'est pas celle que j'expose ici. On ne scauroit appeller colonne un nombre de bataillons disposés à la queue les uns des autres sur quatre ou cinq de hauteur, à une distance de vingt-cinq ou trente pas. Si l'on a combattu dans cet esprit à Dénain, ce que je ne voudrois pas

assurer, quoiqu'il paroisse un Plan gravé de ce combat, où l'Infanterie est ordonnée de la sorte, supposé que cela soit, & qu'il faille croire ceux qui me l'ont confirmé, on me permettra de dire que cette méthode ne me semble pas fort bonne : je la tiens au contraire sujette à une infinité de défauts, & par conséquent mauvaise & dangereuse dans une affaire de rase campagne ; quoiqu'elle le soit moins dans une insulte de camp retranché.

J'aimerois mieux combattre sur plusieurs lignes à différentes reprises selon la coutume ordinaire, parce que les corps entrent les uns dans les autres sans trouble & sans confusion dans des combats de cette nature, que de prendre celle qu'il nous a plu d'appeler colonne. Je ne vois pas où est le merveilleux de cette disposition.

Si l'on eût combattu selon ce

G ij

principe dans une bataille rangée, & non dans une attaque d'armée retranchée, on en eût bien-tôt reconnu le foible. Tout ce que je puis dire, c'est que cette méthode me semble très-commode pour se faire battre en détail les bataillons les uns après les autres, à mesure que ceux qui sont derrière & à la queue succèdent aux autres qui les précédent & qui viennent d'être batus.

Le premier rompu & en déroute, les fuyards se renversent sur le second qui les soutient, & ils y portent le trouble & la confusion: il me paroît que cela doit arriver & arrive toujours. C'est tout comme si l'on vouloit faire combattre en plusieurs corps séparés & éloignez les uns des autres des gens qui pourroient vaincre ~~étant~~ joints ensemble.

Il y a vingt ans que je ne sçavois ce que c'étoit que colonne,

je n'en avois jamais oui parler ,
quoiqu'il y en ait trente-six que
je fers, que j'aye vû des victoi-
res & des défaites , deux guerres
très-longues , très-sanglantes &
très-opiniâtrées , & que j'aye ser-
vi sous des Généraux de la pre-
miere volée , qui ne le céden pas
en valeur , en intelligence & en
actions éclatantes à ceux qui vi-
vent aujourd'hui ; cependant par-
mi tant de combats & de batailles,
où je me suis trouvé, il n'a ja-
mais été fait mention de colon-
ne que depuis la guerre de 1701.
Ce n'est donc ni dans les premiers,
ni dans les seconds , que j'ai
appris la méthode de combattre par
colonnes. Parlons franchement,
j'ai plus trouvé à profiter dans la
lecture des Historiens de l'antiqui-
té que dans celle de nos moder-
nes , & lorsque je me suis aperçû
que c'étoit dans les anciens qu'il
falloit chercher l'instruction & la

véritable science qui nous mène aux grandes actions, je trouvai qu'on avoit raison de les admirer, & mon admiration augmenta à mesure que je croissois en expérience, & que je me perfectionnois dans mes études militaires.

Je dois donc presque tout à ces grands hommes, cependant ce n'est pas d'eux que je tiens la découverte de la colonne, & la maniere d'ataquer & de combattre dans cet ordre, je ne la dois à personne.



CHAPITRE PREMIER.

Inconveniens de notre Tactique.

Quelque sçavans qu'ayent été les anciens Capitaines, il est permis d'encherir sur eux.

L'Esprit de l'homme est fini & borné; il ne sçauroit voir ni connoître tout d'un coup l'étendue d'un art ou d'une science, & je ne pense pas que personne puisse se glorifier d'avoir porté les unes ou les autres au point de perfection où peuvent les conduire les tentatives de plusieurs qui concourent au même but: ceux qui viennent après changent, ajoutent, retranchent; & c'est par ces efforts successifs que les arts se sont perfectionnez.

Ce seroit beaucoup si les hommes regloient leurs jugemens sur

les divers degrez de probabilité ; ou de fausseté sur lesquels ils embrassent certaines opinions , ou certains usages de longue prescription. On ne doit , ce me semble , donner son approbation à certaines choses qu'à proportion des raisons qu'on a de les adopter ; car d'embrasser & d'adhérer à des opinions & à des pratiques sur lesquelles on n'a d'autre marque de vérité que le privilége de la coûtume , cela ne me semble pas raisonnable , la justice doit être égale par tout : il est également injuste de mépriser ce qui est estimable parce qu'il est nouveau , & d'estimer ce qui est blâmable parce qu'il est ancien : ceux qui en usent ainsi sont coupables d'une grossiere acception de personnes. Cependant on fait plus , car on récuse souvent ce qui git en faits , particulièrement dans les choses de la guerre.

Quelque habiles & éclairez que soient les anciens Capitaines, & quelques-uns parmi les modernes, quelque profonds même qu'on nous les représente dans la science militaire; on ne peut pas dire qu'ils l'aient poussée jusqu'au degré de perfection où elle peut aller. Ceux qui ont excellé dans quelque-une de ses parties, ont paru très-superficiels dans une autre; car qui est l'homme de guerre qui puisse se vanter de les posséder toutes? La Tactique est de toutes, celle qu'on a le plus ignoré, & où l'on s'est le moins appliqué depuis les anciens Grecs & Romains, les principes s'en sont perdus, & personne n'a plus pensé à les rechercher. C'est cependant la chose du monde la plus aisée à trouver, pour peu d'application qu'on y apporte.

Personne ne s'est encore aperçu que notre tactique est imparfaite, foible, & fondée unique-

ment sur la routine & sur certain usage duquel on ne s'écarte point. Notre maniere de nous ranger, & de combattre dans les actions générales de la guerre est sujete à mille défauts, & à une foule d'inconveniens très-dangereux, & très-difficiles à éviter, si l'on ne change dans la distribution des troupes, comme dans les corps & dans les armes. Je n'attaque point cette distribution, ce n'est pas ici le lieu de dire ce que l'on en pense: chacun sçait que cette distribution consiste dans la séparation & le partage des deux armes qui composent une Armée, c'est-à-dire de la Cavalerie & de l'Infanterie; l'une est partagée & jetée sur les aîles, & l'autre au centre chacune sur deux lignes, & une réserve destinée pour les accidens inopinez. Les corps de la seconde vis-à-vis les espaces de ceux de la première. C'est le système des Romains que

nous suivons ; systême admirable pour des troupes excellemment dressées & disciplinées , qui vont au combat à deux différentes reprises, une ligne succédant à celle qui est rompuë. Encore un coup cet ordre est excellent pour des troupes exercées , intrépides , bien commandées , & pour un Général d'une valeur , d'une expérience & d'une capacité consommée. Il faut que tout cela se trouve dans un ordre si composé , qui plus que tout autre, demande une prévoyance & une attention infinie, sans cela le succès dépend beaucoup plus de la fortune que de la raison.

Si l'on considère tout ce que je viens de dire , je ne crois pas qu'aucun s'avise de me prouver qu'on trouve à présent dans le Chef & dans les troupes tant de choses si essentielles. On sçait assez sur quel pied est notre dis-

cipline, quand même elle seroit observée dans toute la rigueur de nos Loix militaires. On n'ignore pas non plus les principes sur lesquels roule toute la science de la guerre, si ce n'est pas improprement appeler science ce qui n'est aujourd'hui qu'un métier. Si après cela l'on fait attention à notre Tactique, qu'on l'examine & qu'on la médite avec un esprit *dépréoccupé* des préjugés de la coutume, on la trouvera très-imparfaite, non-seulement par ce que j'ai dit plus haut; mais encore par ce qui manque aux corps qui agissent dans les affaires générales de la guerre.

La manière dont nous combattons est pleine de défauts très-essentiels. Nos bataillons ne sçauroient attaquer ni se défendre indépendamment les uns des autres, parce qu'ils combattent sur si peu de profondeur qu'ils peuvent aisément être rompus, ce qui est

contre les regles de la guerre. La véritable force d'un corps consiste dans son épaisseur & dans la hauteur de ses files, dans leur union, dans leur pressement comme dans celui des rangs. Cette épaisseur rend les flancs aussi forts ou presque autant que le front. Par cette méthode un bataillon se trouve en état de résister, de rompre tout bataillon qui ne combatra pas sur ce principe & de se mouvoir avec plus de facilité & de legereté que les autres ; au lieu qu'un corps qui combat sur un grand front & peu de hauteur, manoeuvre difficilement, & ne peut éviter le flotement si ordinaire dans les corps rangez sur une trop grande étendue. ce qui est de tous les défauts le plus dangereux & le plus délicat : à la guerre, l'épaisseur des files remédie à tout, & augmente la force & la rapidité du choc qui fait tout dans les com-

bats. On doit regarder comme une maxime que tout bataillon qui attaque, rangé sur beaucoup de profondeur & peu de front, quoique plus foible, doit surmonter & enfoncer un autre plus fort, rangé selon la méthode ordinaire, quoique celui-ci l'outrepasse à ses aîles. En combattant de cette manière toute la force d'un bataillon est en lui-même, sans que sa défaite influë sur ceux qu'il a à côté.

Je crois pourtant que cela ne suffit pas, il faut quelque chose de plus solide, & qui nous assure davantage contre le grand nombre qui peut nous accabler & nous envelopper. Il est nécessaire d'appuyer & de couvrir les petits corps par de plus gros, capables d'agir par eux-mêmes, & d'empêcher la ruine d'une ligne en les partageant sur tout son front, particulièrement aux aîles & au centre. Quel

est donc votre dessein , me dira-t-on ? si ce n'est peut-être de changer tout l'ordre de notre Tactique , & de faire voir en exposant notre méthode que les anciens & nos peres après eux se font trompez ? Je réponds à cela , que je ne prétens pas ataquier & renverser notre méthode , dans la maniere de nous ranger & de combattre : mais quand cela seroit , le mal ne seroit pas si grand , nos peres n'étoient pas infailibles , & nous ne le sommes pas plus qu'eux ; car puisque nous nous rangions différemment il y a deux siècles , c'est une marque qu'il y a du défaut dans leur Tactique : autre est celle de François Premier , autre celle de Henry III. autre celle de Henry IV. & la nôtre d'aujourd'hui est différente de celle du siècle de ce grand Capitaine. Qui peut avancer sans témérité , pour ne pas dire sans folie , que nous

avons atteint la perfection ? Je crois au contraire, sauf le respect que je dois aux habiles de notre siècle, que nous en sommes encore fort éloignés ; il doit être permis de faire encore quelques pas en avant pour voir l'objet de plus près, tâchons d'y atteindre autant qu'il dépend de nos forces, puisque les intelligens conviennent que nous n'y sommes point encore arrivés. Ceux-là sont bien plus à croire que la multitude, & que cette foule de petits maîtres, & d'autres gens désoccupés, sans étude, sans application, avec une expérience peu méditée, & qui s'en tiennent à ce que nos maîtres nous ont enseigné, ou n'ont pas même été à leur école.

Ils ont donné telles règles, ils ont combattu sur tels principes que nous suivons depuis deux siècles, s'il y a eu quelques changemens, ils sont de peu d'importance, soit

dans les corps, soit dans les armes : d'accord ; mais ils ont pensé, ceux qui sont venus après, ont pensé aussi, & leurs successeurs ont eu le même droit ; pourquoi ne me fera-t-il pas libre de raisonner à mon tour & de faire usage de mon esprit, d'enchérir sur eux si je crois qu'ils se sont trompez ? Il me doit être permis non-seulement de le dire ; mais encore de faire voir par l'oposition de ma tactique à la leur, qu'ils n'étoient pas infailibles, quoique je reconnoisse qu'ils étoient de grands hommes, & qu'ils ont approché de la perfection sans y atteindre : je ne crois pourtant pas y atteindre moi-même ; mais j'ose me flatter que j'en approche un peu plus : c'est beaucoup que de nous mettre sur la route, il n'y a plus qu'à marcher.



CHAPITRE II.

*De la Colonne, & de ses parties.
Ce qu'on entend par cet ordre,
& cette manière de combattre.*

LA Colonne est un corps d'Infanterie ferré & *suppressé*, c'est-à-dire un corps rangé sur un quarré long, dont le front est beaucoup moindre que la hauteur, qui n'est pas moins redoutable par la pesanteur de son choc, que par la force avec laquelle il perce & résiste également par tout & contre toute forte d'effort. Les rangs & les files en doivent être tellement ferrées & condensées, que les Soldats ne conservent qu'autant d'espace qu'il leur en faut pour marcher, & se servir de leurs armes.

Ce quarré long est formé de

plusieurs bataillons à la queue les uns des autres, depuis un ou deux bataillons jusqu'à six, sur plus ou moins de files & de rangs, selon la situation du pais où l'on se trouve obligé d'agir & de combattre; car lorsqu'on peut former deux colonnes au lieu d'une trop forte & sur un trop grand front dans un terrain très-serré, il est toujours plus avantageux d'observer cette méthode pour éviter la confusion, & laisser un écoulement aux sections rompuës, ou faire place aux autres, qui succèdent dans un combat trop long, & trop opiniâtré.

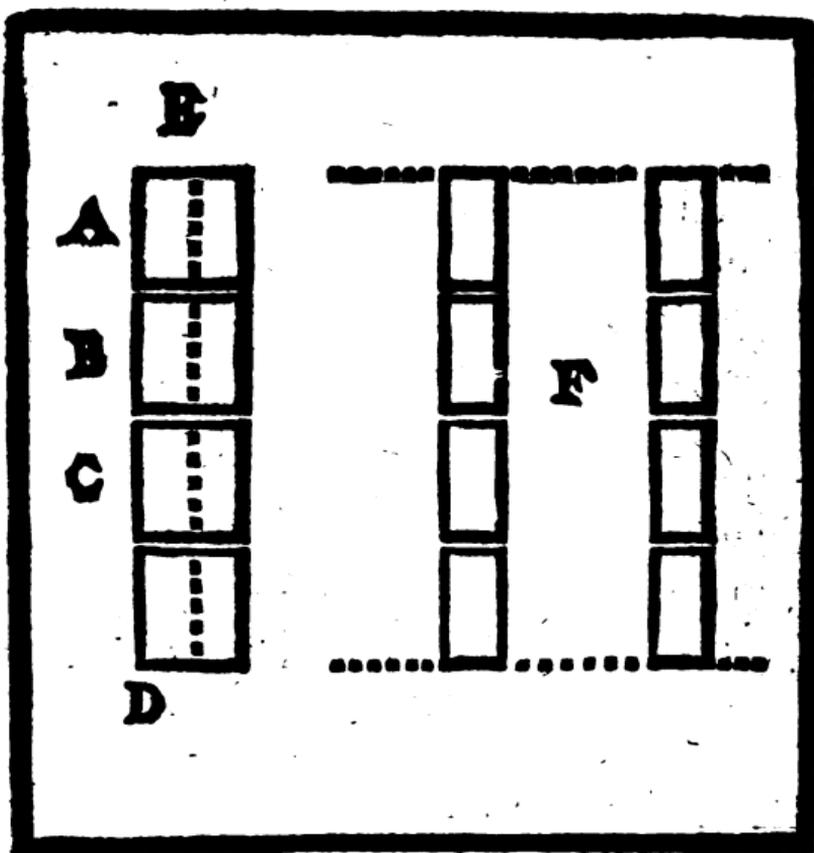
Je ne range pas ma Colonne selon le front ordinaire d'un bataillon, qui étant à quatre ou cinq de hauteur, marche sur plus ou moins de front selon sa force & sa foiblesse. Je me fixe à vingt, vingt-quatre, ou tout au plus à trentre files dans un terrain libre.

les Grenadiers sur deux ou trois files à la droite ; parce que je les regarde comme ne faisant pas corps avec la colonne , & pouvant en être détachés selon les occasions sans la désordonner. La Colonne peut se maintenir en force depuis trente-six files jusqu'à douze ; car je crois défectueux tout nombre plus grand ou plus petit. Je n'observe pas ici le nombre pair , parce qu'il ne me semble pas fort nécessaire pour les évolutions qui lui sont propres.

La Colonne étant composée de plusieurs bataillons , doit former plusieurs corps joints ensemble. J'appelle le premier A , première section. Le second B , seconde section ; & le troisième C , troisième section , ainsi du reste. Elle peut être composée , comme je l'ai déjà dit , depuis deux Bataillons jusqu'à six , qui dans le combat ne laisseront aucun intervalle entre eux.

Il y aura six Capitaines , six Lieutenans , six sous-Lieutenans , & six Sergens à la tête ; le reste des Officiers & des Sergens sera réparti aux flancs , ou sur les ailes des rangs.

Je partage également les Officiers & les Sergens à la tête , à la queue , & aux flancs de la dernière section D , afin que si la colonne venoit à être enveloppée & attaquée de tous côtez , l'ennemi trouve une égale force & une égale résistance , supposé même que les deux premières sections vinssent à être batuës.



Les Grenadiers formeront la droite de la Colonne. J'appelle les aîles des rangs ou les flancs *faces*, parce que par le terme de flanc on entend les côtes foibles d'un bataillon ou d'un escadron, au lieu qu'il n'y a rien de foible dans un corps comme la colonne.

On me demandera sans doute, pourquoi je ne mets pas plutôt les Grenadiers à la tête de chaque section qu'aux faces. C'est que la tête de la colonne, comme celle de chaque section, étant formée d'un rang d'Officiers & de Sergens, & de deux rangs des meilleurs Soldats du bataillon, chacune se trouve assez forte pour soutenir & pour faire un bon effort; il s'y trouve un égal nombre d'Officiers & de Sergens comme à la tête. La face droite se trouve couverte de Grenadiers sur deux ou trois files, selon que la colonne combattra sur plus ou moins de profondeur. Je le répète encore, les Grenadiers ne sont pas censés faire corps avec la colonne, étant bon & même souvent nécessaire de les en détacher selon les occurrences. Nous n'ignorons pas la maxime des anciens, qui étoit de faire combattre ensemble

un corps d'élite sans le mêler avec un autre moins brave.

On observera de composer les colonnes en tout ou en partie, si elles sont fortes, des plus braves Regimens de l'armée, sans avoir égard au rang des corps, mais à leur valeur seulement, & au mérite de ceux qui les commandent.

Je suppose les bataillons qui composent ma colonne de 500. hommes, ou de 500. fusiliers, la Compagnie des Grenadiers, les Officiers & Sergens non compris. Je divise le front ou la tête de cette colonne en deux manches, dont l'une s'appelle manche de la droite, & l'autre manche de la gauche. Je subdivise encore chaque manche de cinq en cinq files, j'appelle les trois de la droite divisions de droite, les trois de la gauche divisions de gauche. Les deux premières des aîles, divisions des aîles; les deux suivantes, première division de

sur la Guerre. CHAP. II. 169
de droite , seconde de gauche : les
deux dernieres du centre , troisié-
me de droite , troisiéme de gauche.
Ce qui fait trente files , qui join-
tes aux deux ou aux trois des Gre-
nadiers qui ferment les faces de
chaque section , font trente-deux
ou trente-trois.

Cette division est absolument
nécessaire , soit pour se remettre
en ligne , soit dans le cours du
combat , & lorsqu'on veut parta-
ger la colonne de la tête E , à la
queuë D , pour en faire deux d'u-
ne seule , comme on voit en F. Le
mouvement se fait lorsqu'une co-
lonne ayant percé la ligne , elle
veut tomber sur ses flancs à droit
& à gauche , alors ce qui étoit fa-
ce ou flanc devient front.

Ce que je dis ici des divisions
de la colonne est une méthode
excellente ; car outre ces subdivi-
sions , on peut encore la faire tirer
par divisions ou par pelotons de là

H

droite à la gauche, & de la gauche à la droite, ce feu est plus continu, plus régulier, plus sûr & moins embarrassé que de tirer par rangs, c'est la méthode Holandoise, dont je fais grand cas, particulièrement contre la Cavalerie; mais il faut de l'exercice & brûler bien de la poudre; on ne sçauroit mieux l'employer.

Je dirai pourtant que le feu par divisions ou pelotons de cinq files, soit qu'on tire par tête, ou par flancs ou faces, est moins propre à la colonne qu'au bataillon autrement disposé. D'ailleurs le feu est ce qu'il y a de moins à considérer dans la colonne qui git toute en action, elle n'en a guère non plus à effuyer, puisque le propre de ce corps est d'attaquer & de joindre l'ennemi. La nation Francoise n'est nullement propre à cette sorte de manœuvre qui consiste dans un grand feu sans s'abor-

der: ceux qui la font combatre sur ce principe dans les actions de campagne, ne la connoissent pas, & s'ils font batus ils méritent de l'être. Il faut laisser aux Hollandois comme plus flegmatiques, leurs pelotons, & prendre toute maniere de combatre qui nous porte à l'action & à joindre l'ennemi. J'aprouve fort la division d'un corps par pelotons; mais c'est pour tout autre usage que celui dont je parle dans mon grand Ouvrage.



CHAPITRE III.

Des différentes manieres de combattre des anciens qui ont donné lieu à la découverte de la Colonne. Du Bataillon quarré mis en opposition avec la Colonne.

LEs premières idées qui me vinrent de la Colonne, furent une suite des réflexions que j'avois faites sur les défauts, & la foiblesse du bataillon quarré, & sur les raisons qui obligeoient les anciens à combattre sur tant de hauteur. Ces réflexions me donnerent une connoissance plus exacte de la nature du quarré militaire, & cette connoissance me conduisit à la découverte de la Colonne. Je communiquai mes nouvelles idées à deux Officiers Généraux de mes amis, en qui je reconnois

une grande intelligence de l'Infanterie, je me flatois de les avoir eues le premier, & je m'en applaudissois. J'ai été long-tems dans cette erreur; mais il est bon d'hésiter quelquefois à se croire le premier auteur d'une découverte, & venant après les Grecs & les Romains; il faut s'attendre à les rencontrer dans presque tout ce que l'on peut inventer de bon & de parfait sur la guerre.

L'examen & l'analyse du bataillon quarré plein & non vuide, me fournirent des idées & des moyens de perfection, qui me conduisirent insensiblement à la découverte de la vérité. Je rejetai le quarré comme une évolution foible & imparfaite, je ne vis aucun défaut dans le quarré long, c'est-à-dire dans la colonne, comme je viens de l'expliquer. Dans le tems que je songeois à faire voir l'utilité de cette manière de se ranger & de comba-

tre, & l'excellence de cette découverte, seulement par la raison & le bon sens, ne croyant pas m'appuyer d'aucune autorité, ni d'aucun exemple, la lecture de Polybe, de Thucidide & de Xénophon m'en présentèrent une foule: je vis dans l'un la Phalange doublée & triplée, & dans les deux autres je vis à n'en pouvoir douter qu'Epaminondas en avoit fait son grand principe, & tout son système de Tactique dans les deux célèbres batailles de Leuctres & de Mantinée, & à mesure que j'avancois dans la lecture du premier, je voyois que Scipion avoit combattu avec un plus grand art dans la fameuse bataille de Zama, où Carthage, si redoutable, perdit l'Empire, & Annibal sa gloire & sa réputation, quoiqu'en ait dit Scipion & Polybe lui-même: Je me confirmai de plus en plus par les exemples de tant d'Auteurs, & par

celui que je commente, qu'on ne pouvoit rien inventer de plus fort, & de plus parfait que la colonne. Je ne fis plus aucun cas du bataillon quarré, j'en admirai la foiblesse plutôt que la force. Je défie ceux qui l'aiment si fort de me faire voir dans aucun peuple de l'antiquité que le quarré fût en grande considération. Car je n'entens pas parler ici de l'ordre quarré, c'est à dire d'une armée combatant ou marchant sur quatre fronts, quoiqu'on soit très-persuadé que cet ordre étoit en colonne vuïdée; je parle ici du corps quarré plein. Xénophon en fait quelque mention dans la bataille de Cyrus contre Crésus. Il louë les Egyptiens qui combattoient dans cet ordre; mais il admire plutôt leur courage & leur fermeté, que la manière dont ils se rangèrent pour résister contre toutes les forces des Perses après leur victoire sur Darius.

que ce bataillon quarré étoit composé d'un grand corps de troupes qui opposoit quatre fronts d'une grande étendue.

On fait aujourd'hui un fort grand cas du bataillon quarré, quoique les Experts dans l'Infanterie conviennent qu'il est très-défectueux par la foiblesse de ses angles. Il n'en est pas de même de la Colonne, ses angles n'ont aucune prise, & ses faces, ou ses côtez sont si étendus qu'ils fournissent un feu qu'il n'est pas aisé d'aborder, & qui ne finit point, comme nous le ferons voir. On ne sçauroit rien imaginer de plus simple dans la maniere de la former, tout nombre lui est propre. On peut former une colonne d'un seul bataillon sur vingt de hauteur, si l'on n'a pas davantage de troupes à opposer, le ralliement en est facile & aisé, elle se rompt & se remet dans un instant, elle conduit à toute

sur la Guerre. CHAP. III. 177
fortes d'évolutions & de change-
mens.

Le bataillon quarré étant massif & épais ne sçauroit se mouvoir ni bien manœuvrer. Ses mouvemens sont lourds & graves ; tout terrain n'est pas propre à cette sorte d'évolution : il lui en faut , pour ainsi dire un , fait exprès , comme à la Phalange , & lorsqu'on le rencontre il faut y rester. S'il plaît à l'ennemi de nous y combattre , & s'il faut marcher , on ne va pas long-tems sans trouver des obstacles , qui ne permettent plus de suivre cet ordre , & s'il faut le changer pour en prendre un autre & s'y conformer ; il est dangereux de le faire , l'ennemi sur les bras , ou qui vous suit où qui vous harcèle. Si le quarré est plein il est propre pour le choc & pour percer ; mais les angles sont foibles & le choc est moins violent , s'il est vuide il est sujet à se rompre lui-

H v

178 *Nouvelles Découvertes*
même, & à se désordonner.

Je suppose même qu'on soit favorisé du terrain, comment remédier à un inconvénient qui peut arriver, & qui arrive toujours lorsqu'on est attaqué? (Je ne parle pas ici des armes sans lesquelles le bataillon carré ne sçauroit résister); car si l'ennemi fait plus d'effort en un endroit qu'en l'autre, & qu'il s'y trouve plus de gens ruez, ce n'est plus un carré; mais une confusion: la Cavalerie survient là-dessus, & manquant de cette arme qui seule peut lui résister, je veux dire de la pique, je laisse à penser ce qui en peut arriver: & si ce carré est à centre vuide, ce qui ne peut se faire que par un grand corps de troupes, je défie les plus habiles d'y apporter du remède; car lorsque c'est à centre plein il y en a, quoique difficile à appliquer. Si ce corps est même rompu à un de ses angles; il

sur la Guerre Civile. 179
ne scauroit jamais se remettre, je
conclus de-là que le quarré vuide
& le plein ne sont pas meilleurs
l'un que l'autre.

CHAPITRE IV.

Crucis & cuneus triangula, & c.
Curieux des anciens. Ce qu'on
pense de cette manière de se ran-
ger, & de combattre.

LE Cuneus des anciens, ou le
Le coin est une évolution cele-
bre. Je la crois Grecque: je ne
l'assurerais pourtant pas; je ne l'a-
tribuë aux Grecs que parce qu'ils
étoient constamment plus habiles
& plus profonds dans la Tactique
que les Romains. Cependant il en
est parlé dans les Historiens Grecs
& Latins qui ont écrit des guer-
res des Romains. Le coin paroît
encore comme une évolution con-

nuë & pratiquée chez les peuples de l'Asie, ce qui se voit dans Polybe; mais ceux-ci la tenoient des Grecs, & des Capitaines successeurs d'Alexandre le Grand. Quoiqu'il en soit, je ne fais nulle difficulté d'attribuer aux Grecs ce que je vois plus souvent & plus clairement expliqué dans leurs Auteurs que dans les Latins, j'en laisse le jugement aux Savans, car il m'importe peu de sçavoir si l'invention est dûë aux uns plutôt qu'aux autres.

Ce qui m'a paru de plus remarquable à l'égard du coin est l'exemple qu'Arrian rapporte, où il semble qu'Alexandre le Grand forma le coin. Cet Auteur dit que Glaucias Roi des Tauriciens ayant enfermé Alexandre dans des montagnes & des défilez lorsqu'il étoit occupé au siège d'une Ville, obligea ce Prince à lever le siège pour se tirer du mauvais pas où il s'é-

soit jetté comme dans une nasse. Il falloit qu'il forçât un pas de montagne fort difficile dont les ennemis s'étoient saisis : comme il ne pouvoit déplier sa phalange il fit plusieurs replis & plusieurs mouvemens pour tâcher de détourer l'ennemi ; mais comme rien ne branloit il mit tout-à-coup sa phalange à six-vingt hommes de hauteur, c'est-à-dire en colonne. Il jeta deux cent chevaux de chaque côté sur les faces de la colonne, après avoir fais filer ses troupes dans cet ordre & enfourné le défilé. Arrian dit, qu'après plusieurs manœuvres différentes il se forma en pointe, & fondit sur l'ennemi qu'il enfonça & passa outre.

Alexandre forma d'abord une grosse colonne à six-vingt de profondeur, cela est certain ; c'est à-dire qu'il partagea sa phalange en huit sections les unes à la queue

des autres, & se forma ensuite en pointe. Ceux qui distinguent le triangle du coin, ou qui veulent que le coin soit un triangle, diront que ce Capitaine forma un triangle; mais pourquoi appeller triangle ce que le plus grand nombre des Historiens militaires appelle coin, & le coin n'étoit sûrement pas un triangle équilatéral comme le prétend Elien, qui le représente en pointe émoussée de trois hommes, & quelquefois d'un seul, ce qui me semble bien foible & bien méprisable contre une phalange; je ne puis me l'imaginer, quoiqu'en disent certains Auteurs graves. Ces spéculations sont bonnes dans le cabinet, mais quand il faut venir à l'exécution elles se trouvent plus difficiles qu'on ne se l'imagine. Le bon est qu'Elien fait faire la même évolution à la Cavalerie ce qui est absurde. Encore une fois je ne puis croire que

*Elian. de
instr. aciei.*

Sur la Guerre. CHAP. IV. 183
ce triangle ou ce coin fut équilatéral; mais seulement en cône tronqué, dont la base devoit être fort étroite. Il paroît qu'Epaminondas ne faisoit pas grand cas de cette évolution triangulaire, puisqu'il se servit de la colonne dans les deux ordres de Leuctres & de Mantinée.

Si Frontin, qui étoit un grand homme de guerre, me disoit que le coin étoit un triangle, je le croirois plutôt qu'Élien, qui n'avoit peut-être jamais servi, quoiqu'il s'entretint & parlât souvent guerre avec Trajan; s'il faut l'en croire.

La phalange doublée & triplée de Polybe est une colonne; il parle du coin tout comme les autres Auteurs; mais il ne l'explique pas. Tite-Live en fait mention, & César dans ses Commentaires. Si le bataillon quarré est défectueux à cause de ses angles qui sont droits,

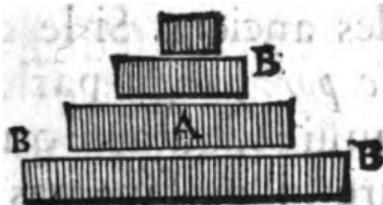
*Ces. com.
de bel. Gal.
l. 6.*

le triangle l'est encore plus, & peu propre à un effort, les angles en étant si aigus que rien plus.

Denis d'Halicarnasse dans son sixième livre, parlant de la bataille contre les Arunces, dit que les Romains s'étant rangez en forme de coin les enfoncerent & les mirent en fuite. Je demande aux gens expérimentez s'il est bien facile de faire un mouvement & une évolution si difficile en présence de l'ennemi, pendant & dans les suites d'un combat ? Au lieu qu'il ne faut que doubler ou tripler les files pour former la colonne, ce qui est une manœuvre d'un instant.

* *Caput Porcinum.* Je ne doute pas un seul moment que le *cuneus* des anciens ne fût la tête de porc* dont Vegece, Agathias & Procope font mention. Le Pere Daniel dans son Histoire de France, & dans celle de la Milice Françoisse parle de cette évolution ; il nous en donne mé-

me la figure dans la bataille de Cassilin; mais je ne crois pas que la tête de porc fût telle qu'il nous la représente, c'étoit plutôt un cône tronqué. Pourquoi ne pas donner une figure semblable au terme dont les Auteurs se servent plutôt qu'un triangle plein, & par sections débordées. Le *caput porcinum* étoit en ce tems-là le terme consacré, & la tête d'un porc représente un cône tronqué. Pourquoi encore une fois, s'éloigner de cette figure, puisqu'elle est plus propre à enfoncer & à percer que l'autre?



En faisant trop déborder les sections les unes à la queue des autres, comme on voit dans la fi-

gure A ; on rend cette manière de se ranger très-foible, & sujete à des défauts essentiels ; car les angles des sections B, passant trop au-delà de ceux des sections qui les précèdent, se trouvent trop en prise aux attaques des ennemis, qui pouvoient d'autant mieux les écarter & les rompre, que les François étoient très-mal armez selon la coutume de cette nation dans ces sens reculés, n'y ayant pas un seul Piquier, ni Archer, ni frondeur, pas même des armes défensives dans leurs armées.

La tête de porc étoit une colonne imparfaite, & sans difficulté le *cuneus* des anciens. Si le coin ou la tête de porc, dont parle Végece étoit aussi redoutable qu'il semble le dire, il ne faut pas douter qu'Epaminondas & Polybe ne l'eussent préféré, l'un à la colonne, & l'autre à la phalange doublée. L'un & l'autre de ces deux

Veg. de re milit. l. 3. cap. 20.

manieres de combattre sont aisées, simples & faciles, au lieu que le coin est une évolution qui demande du tems, ne pouvant m'imaginer qu'on pût se ranger de la sorte lorsqu'on avoit l'ennemi sur les bras.

Dans le fameux combat des Toscans contre les Fabiens, dont parle Tite-Live, ceux-ci se voiant enveloppez de toutes parts se rangerent en rond, pour faire front de tous côtez ; mais comme cette évolution n'est pas propre pour une retraite & pour percer, ils se formerent en pointe, c'est-à-dire en coin, & peut être en colonne, évolution infiniment plus aisée. Ce mouvement pouvoit se faire en présence de l'ennemi & dans le cours du combat, mais je ne vois pas que le coin puisse jamais se faire dans une action engagée, outre qu'il a un défaut assez considerable, c'est qu'il ne sçau-

roit se tourner que très-difficilement par conversions de la droite à la gauche, & de la gauche à la droite.

Je n'ai remarqué qu'un seul exemple dans nos modernes où il soit parlé du triangle. L'Historien qui nous le cite pourroit bien avoir mis le terme de triangle plutôt qu'un bataillon quarré, ou un quarré long, pour donner du merveilleux à son histoire; je le soupçonne fort. Cet Auteur cite l'action d'un Capitaine d'Infanterie Venitienne qui forma un triangle, & combattit dans cet ordre. Il prétend que le triangle étoit en ce tems-là une évolution fort en usage, ce qui est constamment faux; car aucun Historien que je sçache, depuis Justinien n'en a parlé. Quoiqu'il en soit l'exemple me semble assez remarquable pour mériter d'avoir place ici.

En 1476. trente mille Spahis,

dit l'Auteur , étant entrez dans le Frioul , y porterent tous les maux & les horreurs de la guerre , & batirent tout ce qui osa leur résister , mais ils ne pûrent jamais rompre un corps d'Infanterie Vénitienne , commandé par Carlotomonte , Capitaine très - intelligent dans les évolutions pratiquées en ce siècle-là. Il forma de ses troupes un bataillon de figure triangulaire fraisé de piquiers & de peruisannes , qui faisoient front de tous côtez , & qui rendirent inutiles tous les efforts de la Cavalerie Othomane , & se retirèrent bravement dans cet ordre jusques dans un poste où il fut impossible de les forcer.

P. Justini.
P. Gionio.

Si un corps d'Infanterie rangé de la sorte est capable de résister contre trente mille chevaux de la meilleure Cavalerie Turque ; on verra dans le Chapitre suivant ce qu'on peut attendre d'une colon-

ne, qui est un corps plus parfait & d'une figure plus simple, & qui a toute la force du triangle sans en avoir les défauts.

Cet exemple est fort avantageux pour le triangle ou pour le coin; mais il ne me paroît pas vraisemblable; parce que cette évolution n'est nullement propre pour une retraite, & encore moins pour résister contre un corps de Cavalerie. Je ne révoque pas cette action en doute; mais je suis assuré que cet Officier ne forma pas un triangle ou le coin: je me persuade que les Savans & nos Tacticiens, curieux de ces sortes de recherches, ne seront pas fâchez de voir comment cette sorte d'évolution se formoit. Les Auteurs ne nous l'apprennent pas, & je ne m'en tiens point à Eben qui ne me satisfait pas. Il n'est pas difficile de s'imaginer comment cela se faisoit, pour peu qu'on soit versé dans la Tactique;

& qu'on connoisse la Phalange propre à toutes sortes de figures & de mouvemens. Je louë le coin pour sa simplicité, & même pour sa force, quoiqu'il soit moins parfait, moins facile & moins simple que la colonne. Je veux faire encore une charge avant que de passer à la manière de former cette celebre évolution ; mais il faut qu'Elie l'essuie toute entiere.

Ce Tacticien ne s'est pas seulement contenté de faire combattre son Infanterie en ordre triangulaire ; mais il a poussé la chose jusqu'à la Cavalerie, dont l'extrémité de l'angle est d'un seul Cavalier, ce qui me semble absurde. S'il a tiré son rhombe de Frontin, je n'en fais pas pour cela plus d'estime : à parantment qu'Elie s'est imaginé qu'il en est d'un rhombe ou d'un coin d'hommes, comme d'un coin de fer, que plus il est aigu, & moins il fait de force pour

l'enfoncer. Les anciens sont nos maîtres dans les choses de la guerre ; mais ils ne laissoient pas de s'égarer quelquefois, à plus forte raison les Grecs & les Romains de la moyenne antiquité. Le siècle de Trajan fut le dernier de la grandeur & de la vertu Romaine. Ce grand Capitaine avoit de savans Officiers sous lui comme Frontin, celebre par ses Ouvrages sur la guerre autant que par ses actions ; mais je n'ai pas oui dire qu'Élien se distinguât par aucune de ces qualitez. Voilà l'affaire instruite autant qu'il dépend de moi : le lecteur Fantassin portera là-dessus son jugement. Nous allons donner la maniere dont nous croyons que les anciens formoient le coin. Ceci est conjecturé, ou si l'on veut purement de ma façon, je laisse à chacun d'en penser ce qu'il lui plaira ; mais je doute que l'on puisse par les regles de la Tactique faire

sur la Guerre. CHAP. IV. 193
faire autrement, & plus simple-
ment cette évolution.

*Commandement & maniere dont on
croit que les anciens formoient
le Coin.*

Toutes les fois qu'on vouloit former le coin il n'étoit pas nécessaire de marquer les divisions. Chacune savoit ce qu'elle avoit à faire. La Phalange étoit toujours d'un nombre pair de 4096. hommes à 16. de profondeur. Elle étoit composée des Oplites, qui étoient des Soldats pesamment armez, tous piquiers; car les armez à la legere, comme Archers, Frondeurs & dardeurs ne faisoient pas corps avec la Phalange.

Lorsqu'on vouloit former le coin, il me paroît qu'on devoit diviser la Phalange en plusieurs sections inégales, les unes plus fortes que les autres, ce qui suffisoit

*Une armée
Grecque étoit compo-
sée de qua-
tre Pha-
langes, qui
faisoient
86384
hommes.*

pour toujours. Chacune devoit être de six ou de huit files plus forte que celle qui précédoit ; c'est-à-dire que la première section étant par exemple de vingt-deux files , la seconde devoit être de trente , la troisième de trente-huit , ainsi des autres.

On observoit que ce fût un nombre pair , pour que les files de chaque section débordassent également aux aîles celle qui la précédoit. On ne formoit pas seulement le coin d'une seule phalange , mais de toutes les quatre , selon les occurrences ; alors ce coin prenoit la figure d'un cône vuïdé.

La section la plus foible A , formoit la tête du coin de 22. files à 16. de hauteur , ce qui faisoit le nombre de 352. hommes.

La seconde section B , devoit être de 480.

La troisième C , de 608. hommes.

La quatrième D, de 736. hommes.

La cinquième E, de 864. hommes.

La sixième F, de 4096. hommes ou Oplites. On devoit augmenter ou diminuer les sections selon le terrain, & le pais où l'on marchoit. Passons aux Commandemens.

*A vous Phalange pour former
le Coin.*

Attention.

Que la division de droite ne bouge.

Demi tour à droite.

Marche.

A ce commandement & tout d'un tems, chaque section partira de son terrain G. La seconde section H, ira se poster à deux pas plus bas, & à côté du dernier rang de la première K, & fera halte.

La troisième section L, se mettra deux pas plus bas que la seconde H, & ainsi des autres; les mouvemens étant marquez par les lignes ponctuées M. Cela étant fait, voici le commandement pour former le coin.

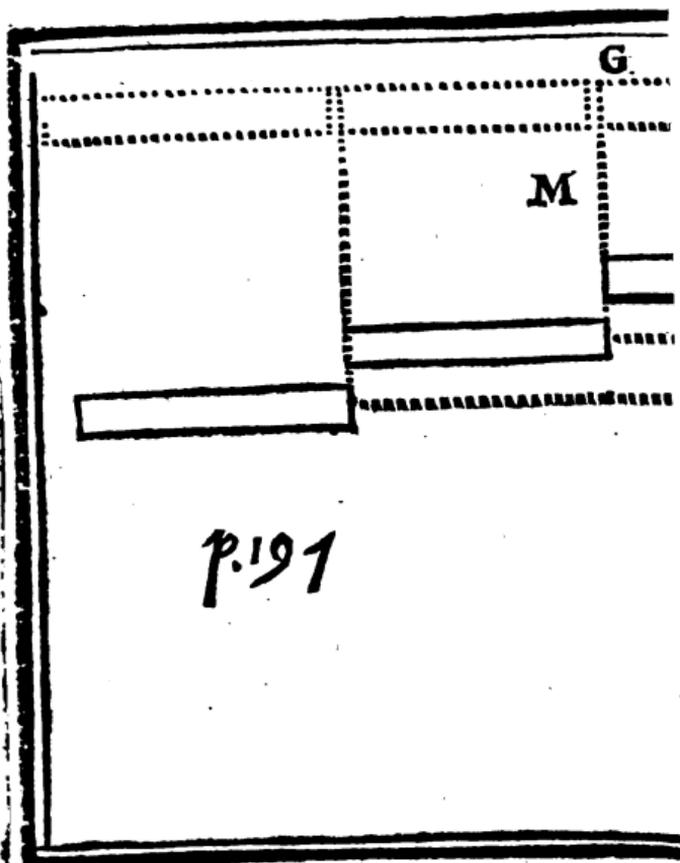
A gauche formez le Coin.

Marche.

A ce commandement la seconde section H, marchant par son flanc, se mettra derriere la premiere K. La troisième L, derriere la seconde, & ainsi des autres; observant que les files des sections à la queue les unes des autres, débordent également des deux côtez. Cela étant fait on fera ce commandement.

Remettez-vous.

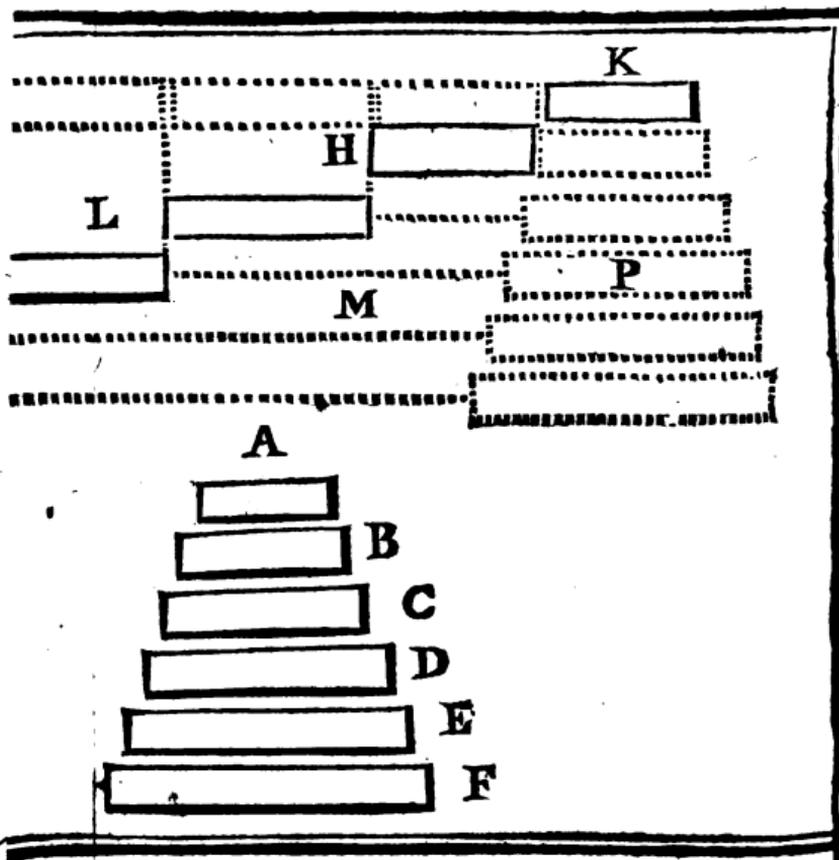
Le Coin se trouve alors rangé comme on voit dans la Figure P.



P. 197

re elle ; la seconde qui tuit ayant
 doublé derriere la premiere fera à
 gauche & suivra cette premiere ;

I iij



Le Coin se trouve alors rangé
comme on voit dans la Figure P.

On peut former cette évolution d'une autre maniere qui me paroît plus rapide dans son mouvement. Les divisions étant marquées, on fait marcher la section de la droite en avant en même tems qu'on fera ce commandement aux autres.

A vous Divisions.

Attention.

A droite, formez le Coin.

Marche.

A ce commandement les divisions feront à droite, marchant par leur flanc sur la même ligne, & doubleront les unes derriere les autres. La premiere marchera toujours en avant & d'un pas grave, pour laisser du terrain derriere elle; la seconde qui suit ayant doublé derriere la premiere fera à gauche & suivra cette premiere;

& ainsi des autres, qui ayant toutes doublé, feront halte pour se dresser & se mettre en ordre.

Voilà cette fameuse évolution, ou cet ordre de bataille dont il est tant parlé dans les histoires de l'antiquité: après la Colonne je n'en vois guere de plus legere & de plus prompte. Il n'est pas difficile de comprendre qu'on peut se former ainsi en présence de l'ennemi, c'est ce que les Grecs pratiquoient comme les Romains.

CHAPITRE V.

*Raisons qui autorisent la Colonne,
& les avantages de cette maniere
de combattre.*

J'Ay fait voir les inconveniens & les défauts des corps qui composent notre Infanterie dans la maniere dont elle combat au

jourd'hui. Je n'ai pas non plus épargné la méthode des anciens dans ce que j'y trouve à reprendre. Cela est nécessaire lorsqu'il s'agit d'établir & d'élever sur des principes tous nouveaux, & de combattre les vieux; car la vérité ne se fait jamais mieux sentir que par l'oposition des deux méthodes.

Pour peu qu'on examine ma colonne avec attention, on reconnoîtra sans peine qu'elle est fondée sur une étude méditée de l'Infanterie. Mille raisons l'autorisent, & les avantages qu'on en peut tirer sont sans nombre.

La Colonne formée selon mes principes, est plus prompte & plus disposée à toutes sortes de manœuvres, elle peut les faire en se conservant entière & par sections: elle se rompt & se remet en un instant, se partage de tête à queue & se double selon les occurrences, par des mouvemens rapides & sur-

200 *Nouvelles Découvertes*
bits dans l'action même.

Tout terrain lui est propre, elle défile & se forme par un seul commandement, sans que les mouvemens qu'elle fait puissent donner à l'ennemi le tems & l'occasion de la charger, tant est grande la promptitude de ses manœuvres : les corps qui la composent, peuvent attaquer & se défendre indépendamment les uns des autres, & par eux-mêmes ; enfin la colonne a plus d'action & plus de force dans le choc qu'aucune disposition qui ait été inventée. Elle a la solidité & l'impulsion de la Phalange doublée dont parle Polybe, sans en avoir le foible, ses armes sont parfaites comme nous le ferons voir en son lieu. Nous faisons consister cette perfection dans leur diversité en les entremêlant ensemble, afin que l'une se trouve soutenuë par l'autre.

Il est moralement impossible

qu'une colonne puisse être jamais rompuë. Qui est le corps de Cavalerie, quelque supérieur qu'il puisse être, qui ose affronter & s'abandonner sur une masse d'Infanterie armée & ordonnée de la sorte & pénétrer cette forêt d'espontons, de halebardes, de piques & de baionettes, & soutenir encore un feu prodigieux, réglé & uniforme qui ne cesse point? La colonne n'a rien de foible, elle peut faire tête de toutes parts, & se remettre aisément; c'est un fagot d'épines qu'on ne sçait par où prendre, & dont l'ébranlement, la solidité, la pesanteur & la force sont si violens, qu'il n'y a rien qui puisse se refuser à son passage; rien qu'elle n'ouvre & qu'elle n'enfoncé: d'ailleurs comme je l'ai si souvent répété, tout terrain, toute situation lui est propre. Elle souffre toutes sortes de changemens; on la varie,

on la change selon les différens cas, & sa force est en elle-même; ses mouvemens sont simples, legers & rapides. C'est le seul ordre qui nous fasse connoître la force de l'Infanterie; c'est enfin avec le secours de cet ordre que l'on peut faire de nouvelles découvertes dans la Tactique, si on la veut tirer de ses véritables principes, & la traiter avec la simplicité nécessaire pour la mettre à la portée des plus simples. Il y a pourtant plus d'art qu'on ne pense dans la manière de la former, & de combattre dans cet ordre; mais l'étude & la connoissance de cet art sont une affaire d'un jour aux esprits les plus bouchez, & cette connoissance nous mene sans presque aucune étude aux changemens & aux différentes variations des ordres de batailles que les diverses situations de terrain & de pais régient.

On peut juger par ce que je

viens de dire de la force de la colonne, qu'elle ne sçauroit être attaquée que par une disposition & des armes semblables ; car comment résister contre une masse d'Infanterie dont on ne voit le fond d'aucun côté ? Car suposant la colonne de de trois sections, ou bataillons les uns derriere les autres sur trente files, les Grenadiers non compris, chaque section sur dix-sept rangs, moins dix hommes dans le dernier, il est certain que si on attaque cette colonne par la tête F, on se trouve avoir affaire à cinquante rangs. Je laisse à penser si c'est une chose bien aisée de résister contre un corps disposé de la sorte avec des bataillons sur cinq de profondeur, ou pour mieux dire, sur quatre, car il est rare aujourd'hui qu'on combatte sur plus, tant on connoît peu en quoi consiste la force de l'Infanterie.

On suppose le bataillon de 500. fusiliers, non compris 50. Grenadiers.

Si on l'attaque par les flancs, ou

E vj

par les faces , il faut se résoudre de combattre un front bien plus étendu , & à percer trente rangs ; mais ce qu'il y a de bien redoutable , c'est d'affronter un corps qui se trouve presque tout fraillé en tête & à ses flancs, d'espontons & de halebardes , outre les fusils , d'où il part un feu qui ne finit point , & dont la Cavalerie la plus intrépide ne sçauroit approcher , sans compter les baionnettes au bout du fusil. L'Infanterie rangée sur si peu de hauteur avec des armes de longueur si fort éloignées les unes des autres résisteroit-elle contre un corps disposé de la sorte ? Il n'y a point de bataillon qui ne s'y brisât , bien loin de l'ébranler & de le rompre : il disparoîtroit même contre un feu si violent , & contre l'effort des armes blanches des Officiers & des Sergens, qui se trouvent plus près à près : ajoutez la profondeur de

ses files ; c'est cette épaisseur qui soutient les corps dans une union parfaite, & les empêche de floter ; car le flotement tant dans les escadrons que dans les bataillons, me paroît la chose du monde la plus dangereuse.

On peut regarder la colonne comme un rempart mobile qui se défend par lui-même ; mais pour lui donner plus de force dans son élan-
cement ou dans son repos, il faut, comme je pense l'avoir dit, que les rangs & les files soient ferrées & en bon ordre ; car l'attaque unie & condensée est celle qui rompt l'ennemi. Les anciens la connoissoient mieux que nous ; comme leur maxime étoit d'en venir d'abord aux coups de main, qui est le secret pour vaincre, ils avoient soin que les Soldats des premiers rangs fussent les plus forts & les plus braves ; parce que tout dépend des têtes. Ils voyoient assez

l'importance d'en empêcher la perte; car lorsque quelqu'un vient à tomber il fait perdre la force du choc. Outre leurs grands boucliers, qui étoient leur principale arme défensive, ils en avoient encore d'autres fort légers & composés de bandes de fer sur le modèle de nos tassetes & de nos brasfards, ou des cottes de maille, ce qui est encore moins embarrassant lorsqu'il faut agir & combattre. Cette arme défensive conviendrait fort à notre Cavalerie : car pourquoi lui donner des cuirasses d'un poids énorme, si on ne la voit presque jamais aux mains contre l'Infanterie ? car le feu de la Cavalerie est moins que rien, son avantage n'étant que dans son épée de bonne longueur.

Le Soldat étant armé de la forte, & à l'abri de l'arme à feu dont il se moque, en va plus volontiers aux mains, il ne trouve

plus d'autre ressource pour se garantir du feu de l'ennemi, que de marcher droit à lui, & par-là on lui enleve son avantage. Ce que je dis ici s'adresse autant à la Cavalerie qu'à l'Infanterie.

La Colonne nous met dans cette nécessité ; car lorsqu'elle est ébranlée pour joindre & pour le choc, il faut qu'elle enfonce & qu'elle perce tout ce qui s'opose à son passage. C'est un torrent qui passe, & qui emporte tout ce qui ose lui résister. Elle ne sçauroit reculer, les rangs s'entre-poussant les uns les autres. La tête du corps qui suit & qui s'unit à l'autre dans le combat soutient & arrête la queue de celle qui la précède. Les derniers pressent ceux qui sont devant, & sont cause qu'ils vont & chargent avec plus d'impetuosité, d'union & de violence. Si la première section est rompuë, les fu yards s'écoulent à droit & à gauche, & la

seconde section fraîche & en bon ordre succede à celle qui vient d'être rompuë; c'est un autre ennemi qu'il faut combattre, & en porter tout le poid & la violence.

Les colonnes qui sont entrelasées entre des lignes de bataillons doivent partir de la ligne à vingt pas de l'ennemi, pour tomber brusquement dessus pendant que le reste fuit.

On m'objectera peut-être qu'un corps aussi épais & *supressé* que la colonne, se trouve terriblement exposé au feu du canon, qui peut emporter des rangs & des files entières & causer de grands désordres; mais le canon n'est redoutable que contre les corps qui restent fixes, sans mouvement & sans action, comme nous l'avons vû assez souvent dans bien des affaires, où les deux partis se passoient réciproquement par les armes sans que l'un ni l'autre pensât, ou pour

mieux dire osât en venir aux mains dans un terrain libre. Une canonnade réciproque marque une grande fermeté dans les troupes qui l'essuyent sans branler ; mais trop de circonspection , d'incertitude , ou manque de hardiesse & de résolution dans le Général ; car le secret pour s'en délivrer & le faire taire n'est pas la magie noire , il n'y a qu'à joindre l'ennemi , on évite par ce moyen la perte d'une infinité de braves gens , & le Général se garantit du blâme qui suit ordinairement ces fortes de manœuvres.

Mais indépendamment de ces raisons nos bataillons ne courent-ils pas la même fortune ? Je suppose qu'un boulet enfile & fracasse tout un rang ou emporte une file , les bataillons n'y sont-ils pas exposés plus que la colonne qui est beaucoup moins en prise ? Outre qu'on ne forme la colonne & que

les sections ne se joignent les unes à la queue des autres qu'au moment qu'on est prêt d'en venir aux mains avec l'ennemi : d'ailleurs la colonne qui git toute en action n'essaye qu'un feu de passage & d'un moment , parce que le propre de ce corps est de joindre l'ennemi , & si l'on n'en a pas envie il est inutile de se former dans cet ordre. Elle souffre bien moins de feu parce que son mouvement en avant est d'un cours plus vif & plus accéléré. Les bataillons marchent d'un pas lent & grave , on ne sauroit s'en empêcher , & par-là ils se trouvent plus long-tems exposez aux différentes bouches à feu , ce qui fait perdre au Soldat cette ardeur que la vitesse & l'élanement allument dans leur cœur , & qui les étourdit dans le péril , que le pas grave leur fait connoître : en effet l'ardeur s'éteint par la réflexion que la lenteur des mouvemens

nous donne le tems de faire dans les grands dangers.

Enfin pour dernière raison, comme il se trouve rarement de plaines assez larges & assez étendues, où une grande armée (telle qu'on en voit aujourd'hui) puisse se déplier, & combattre en pleine bataille, il me paroît qu'on ne scauroit mieux faire que d'entrelasser des colonnes de deux ou de trois sections dans une ligne de bataillons. En effet je ne pense pas qu'il y ait rien de plus avantageux à un Général que de chercher les endroits resserrés, particulièrement lorsqu'il se trouve plus foible, & qu'il n'a pas un grand nombre de Régimens sur la valeur desquels il puisse compter ; car alors mettant ce qu'il a de bon à la tête de ses colonnes le reste va de soi-même, outre que ce mélange engendre l'émulation. Comme ce sont les têtes qui donnent & qui déci-

dent , tout dépend aussi de leur choc , comme je l'ai dit plus haut. D'ailleurs dans ces lieux resserrez l'on se trouve à l'abri du désordre qui survient presque toujours lorsqu'une armée combat sur un trop grand nombre de lignes : l'on voit assez souvent qu'au premier désavantage la première étant renversée & poussée vivement , elle se renverse sur la seconde & la met en confusion , accident qui se communique à toutes les autres sans qu'il soit possible d'y remédier , particulièrement pour un Général qui n'est pas des plus habiles , outre que le canon fait un désordre épouvantable dans ces lignes ainsi redoublées. L'ordre par colonnes entrelassées dans une première ligne n'est pas sujet à un si grand défaut , l'effort d'une ligne ainsi disposée est des plus violens & des plus furieux ; l'on oppose un plus grand nombre de troupes à une

ligne lorsque l'ennemi paroît sur une moindre ; ainsi je le considère non-seulement comme la ressource infallible des foibles ; mais encore comme le salut d'un Chef qui manque de cette intelligence, & du coup d'œil que l'ordre trop composé exige, la simplicité de ma Tactique supléant aux défauts de l'autre.

J'écarte une infinité de choses que je pourrois dire sur les avantages de la colonne ; car comme ces choses embrassent la Tactique dans toute son étendue, nous les traitons selon l'occasion, & ses différentes parties dans le cours de notre grand Ouvrage.



CHAPITRE VI.

*Autoritez & exemples de la
Colonne.*

LA plûpart des gens de guerre, & particulièrement ceux qui ne s'appliquent pas, sont si prévenus en faveur de l'usage, que tout ce qui lui est contraire les révolte & les blesse. Les preuves, les raisons les plus fortes & les plus pressantes ; les vérités les plus démontrées sont à peine probables, donnez-leur des autoritez, ils ne s'en payent point ; que faire avec de telles gens ? Il faut, dira-t-on, les satisfaire par quelque chose de plus fort. Il leur faut des faits, des exemples de quelques grands hommes qui aient pratiqué ce qu'on propose ; nous les prendrons donc par cet endroit.

sur la Guerre. CHAP. VI. 215
là, puisque nous n'avancions rien
par l'autre, encore Dieu veuille
qu'ils ne les révoquent pas en dou-
te, en ce cas il n'est pas jour en
plein midi, comme dit Horace.

Une autorité comme celle de
César seroit d'un grand poids dans
le sujet que je traite; mais il me
paroît que la colonne lui fut in-
connue, je n'en vois aucune tra-
ce dans les Commentaires, au-
cun de ses Historiens n'en a pa-
lé. Mais Scipion qui ne lui étoit
pas de beaucoup inférieur s'en
servit avec avantage contre An-
nibal à Zama. Ce grand hom-
me combatit sur une seule ligne
de colonnes parfaites à son Infan-
terie. Polybe qui nous en donne la
description en homme de guerre,
est celui de tous les Historiens qui
nous l'explique avec le plus de pré-
cision & de clarté.

Frag. l. 11.

Le Prince Louis-Guillaume de
Nassau nous a donné un Plan de

*Ann. &
Scip. ou les
grands Ca-
pitaines.*

ce fameux ordre de bataille dans un Ouvrage de sa façon qui est assez rare. Il ne me paroît pas que les raisonnemens qu'il fait sur cette bataille soient conformes aux vûës de Scipion, non plus que ceux de Polybe, comme je le fais voir dans mon grand Ouvrage. Le Romain se forma dans cet ordre, bien moins dans le dessein de se garantir des Elephans, qu'Annibal avoit en grand nombre, que de trouver une disposition capable de résister avec une armée de vingt-deux à vingt-trois mille combatans contre une autre de cinquante-mille, rangée sur trois grosses lignes d'Infanterie, ou sur trois phalanges: c'étoit fait de Scipion s'il eût combattu selon la coutume Romaine. Ce célèbre Chef d'armée n'est pas pourtant l'Auteur de cette façon de combattre par colonnes. Regulus est le premier qui la pratiqua contre Zantipe en Afrique, qui fut

fut victorieux par la sottise du Consul Romain; comme Scipion par celle d'Annibal. Regulus perdit la bataille pour avoir trop resserré les espaces entre les colonnes, comme Varron à Cannes qui combattant sur les mêmes principes, tomba dans des fautes encore plus grossières par son ignorance & sa mauvaise conduite, Scipion corrigea son ordre de bataille, par ce qu'il remarqua de défectueux dans les deux autres, autant que dans la conduite des deux Chefs.

Les Romains ne sont pas pourtant les premiers qui aient connu la colonne, comme je pense l'avoir dit, c'est aux Grecs que l'on doit l'attribuer, c'étoit le grand principe d'Epaminondas; il ne combattit jamais que dans cet ordre, & fut toujours victorieux: les batailles de Leuctres & de Mantinée les plus fameuses de l'antiquité, en offrent un bel exemple, comme je le dirai bien-tôt. K

Arfaces , dans la guerre contre Antiochus Roi de Lydie , disposa son Infanterie en forme de Coin , marcha droit à la Phalange , l'attaqua avec tant d'ardeur & de violence , & la pressa si vivement que si Antiochus n'eût usé d'un stratagème qui lui réussit , en tombant sur les derrieres des ennemis , sa perte étoit infaillible. *Ils combattent serrez* , dit mon Auteur , *en forme de Coin* ; & le coin n'étoit sûrement pas une maniere de triangle , ni même le cone dans cette affaire ; mais une Phalange sur plusieurs sections les unes derriere les autres , c'est-à-dire une colonne ; cela me semble d'autant plus vraisemblable que ce combat , qui est très-remarquable dans Polybe , se donna dans un pas de montagne très-resserré , où il importe d'occuper & de remplir tout le terrain , bien loin d'y présenter une pointe , & de ne le rem-

plier que vers la base ; ce qui seroit absurde & très dangereux , l'ennemi pouvant profiter du vuide & former un rentrant , où le triangle se fût trouvé emboîté & comme enchâssé. Tout cela me persuade , comme l'exemple d'Alexandre contre Glaucias dont j'ai fait mention dans le Chapitre IV. qu'on se servoit indifféramment du terme de coin pour faire comprendre un corps sur beaucoup de hauteur , & peu de front ; car l'on sçait assez que les anciens n'étoient pas fort opulens en termes militaires , témoin le terme d'*acies* dans Vegece , & quelques autres Auteurs , qui a diverses significations : c'est tantôt l'armée entière , tantôt un corps de troupes , ou un détachement de quelques cohortes , & souvent une ou deux : quelquefois un aîle , ou une centre ; on ne sçauroit être trop en garde en traduisant les Auteurs Grecs

& Latins. Il est donc très-probable, & si je l'ose dire presque certain que le terme de *Coin* dans un défilé de montagnes signifioit une colonne plutôt qu'un triangle, ou un cone tronqué. Voilà bien des exemples de l'antiquité qui prouvent la colonne, ce n'est pas cependant encore tout. J'en réserve deux considérables pour le Chapitre suivant, pour terminer celui-ci par un autre très-célèbre qui s'est passé de nos jours.

* C'est celui qui a défendu Corson avec tant de gloire.

Le Général Schulembourg, un des plus savans hommes d'Infanterie, & des plus expérimentez qui ait paru dans notre siècle, & dont les actions sont assez connuës, se retirant par les plaines de Pologne avec un corps d'Infanterie d'environ quatre à cinq mille hommes, se vit tout d'un coup attaqué dans sa marche par huit mille chevaux de Cavalerie Suédoise, & l'intrépide Roi de Suède, Charles XII. à

sur la Guerre. CHAP. VI. 221
la tête. Cet habile Chef Saxon, brave & expérimenté, ne se déconcerte point, & fait voir tout ce que peut un esprit éclairé, secondé d'un grand courage & de la confiance de ses troupes. Il se range en colonne, se fraise de tout ce qu'il a d'armes de longueur, halebardes, pertuisannes, & espons, & se prépare à une vigoureuse résistance; il est bien-tôt joint, & dans l'instant attaqué: il soutient le choc de cette Cavalerie avec tout l'ordre & la valeur possible. La Cavalerie Suédoise est repoussée, le Roi ne se rebute pas, il étend ses escadrons & environne cette colonne de toutes parts, elle fait face par tout, le combat recommence avec la même fureur, le Monarque s'abandonne sur cette colonne & la charge à différentes reprises. Il trouve un courage & une obstination égale à la sienne; il se lasse en-

K iij

222 *Nouvelles Découvertes*
fin de tant de charges inutiles & sans effet, & Schulembourg continuë la marche jusqu'à un ruisseau qu'il passe à la faveur de la nuit & du feu d'un Moulin, où il avoit jeté quelque Infanterie.

CHAPITRE VII.

Suite du même sujet. Batailles de Leuctres, & de Mantinée.

IL me semble que Plutarque n'instruit pas assez son Lecteur dans le récit d'une bataille aussi mémorable que celle de Leuctres. Elle méritoit plus de soin & d'exactitude; car jamais un bon abreviateur ne laisse échaper les circonstances d'un fait d'où naissent les grands événemens.

L'Auteur ne dit pas un seul mot de la Cavalerie. S'il eût consulté Xénophon, il eût remarqué qu'il

Hist. Grec.
l. 6.

y en avoit dans les deux armées ,
& que celle des Thébains contri-
bua beaucoup à la victoire.

Pour redresser ce qui manque
dans cet Auteur , j'ai suivi Xéno-
phon , qui dit que Cléombrote
forma une première ligne de sa
Cavalerie A , qu'il posta à la droi-
te de sa Phalange B , qui la soute-
noit.

Les Thébains étoient plus foi-
bles de la moitié ; mais comme ils
étoient bien commandez , ils mar-
cherent aux ennemis qui les dé-
bordoient extraordinairement à
leur droite C.

Epaminondas le voyoit assez.
Pour leur ôter cet avantage , il fit
un trait d'un Capitaine fin & rusé.

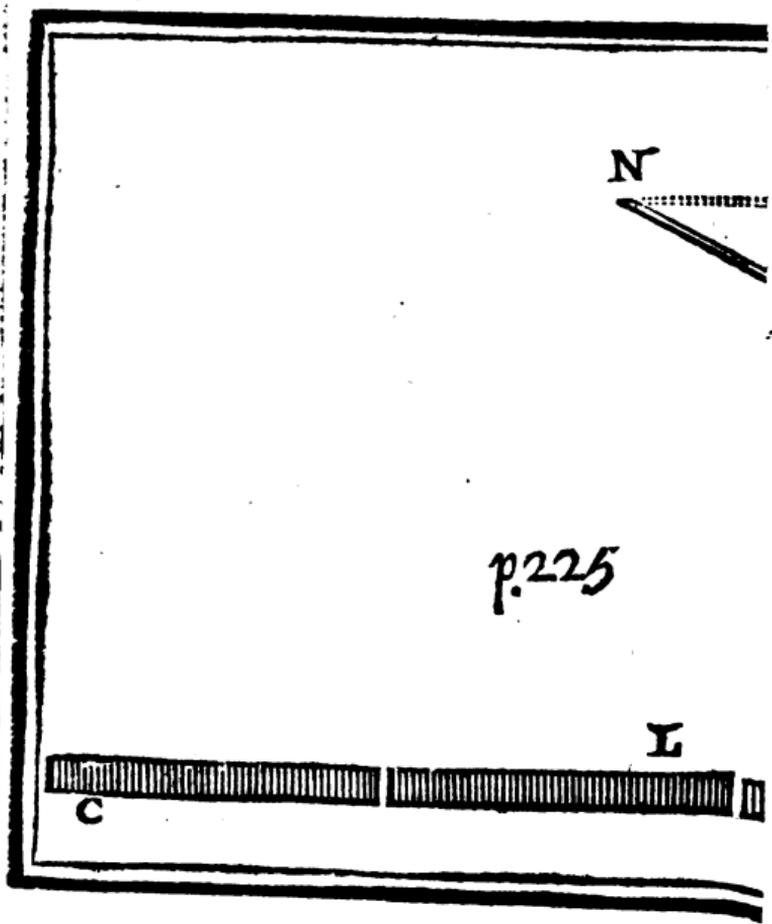
Il se détermine d'ataquer par sa
gauche D , il la fortifie de tout ce
qu'il avoit de troupes d'élite , ou
de pesamment armez , qu'il ran-
gea sur cinquante de profondeur ,
c'est-à-dire en colonne E , que je

K iiij

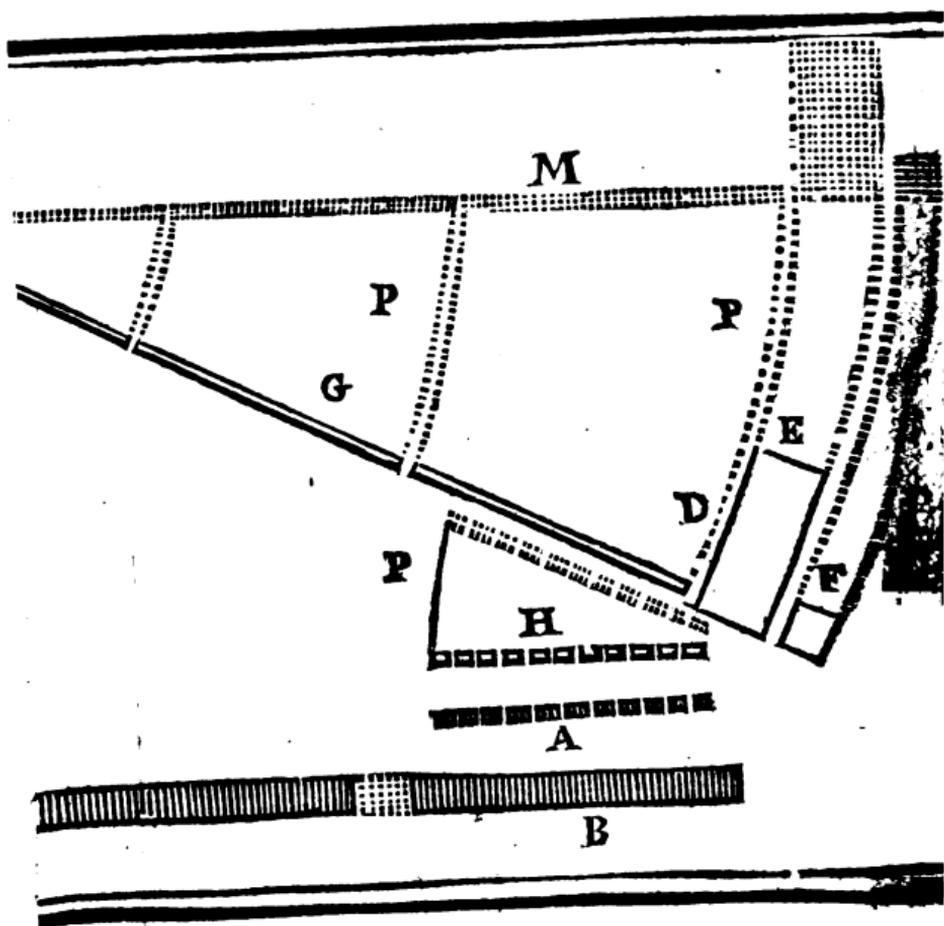
conjecture de trois mille hommes. La compagnie des trois cent F, fermoit cette aîle. Le reste de son Infanterie G, qui consistoit en ses armez à la légère, & les troupes qui ne faisoient pas corps avec sa petite phalange s'étendoient sur une seule ligne fort mince, sur trois ou quatre de hauteur, parce qu'il comptoit d'éviter un engagement de ce côté-là. Al'égard de la Cavalerie H, il se regla sur la disposition de celle de son ennemi.

Cléombrote forma sa Phalange L, selon la coutume des Grecs; sa Cavalerie, comme je l'ai déjà dit, étoit en premiere ligne à la droite, rangée par escadrons. C'est l'ordre & la disposition des deux armées dans une plaine rase & découverte.

Les Thébains parurent d'abord en bataille aux points M, sur une ligne droite, & parallele à la Phalange Lacedemonienne, ils s'é



devoit ataquer, pendant qu'on re-
K v



ligne droite, & parallele à la Phalange Lacedemonienne, ils s'é

branlent tout d'un coup, & pendant que l'extrémité de leur aîle droite ne bouge, tout le reste de la ligne marche par un demi quart de conversion marqué par les lignes ponctuées P, c'est à dire que cette ligne se meut autour de N, comme autour de son centre. De sorte que l'aîle droite se trouva fort éloignée de la gauche de Cléombrote. Par ce mouvement les Thébains à leur gauches'approcherent toujours plus de la droite des Lacedemoniens sur laquelle ils vouloient tomber. Cette disposition d'Epaminondas est la sixième de Vegece, qu'il apelle *in similitudinem versu*, c'est l'ordre oblique dont il fait plus de cas que d'aucun autre des sept qu'il nous donne dans son livre. Les anciens l'apelloient bataille de biais, c'est à dire qu'on mettoit tout ce qu'on avoit de troupes d'élite à l'aîle qui devoit ataqer, pendant qu'on re-

Vegec. de
1e mil. l. 3.
cap. 20.

fusoit tout le reste de la ligne à l'ennemi. Il paroît qu'Epaminondas le préféroit à tous les autres, & effectivement c'est le meilleur, la ligne oblique, ou l'ordre de bataille oblique étant tout ce qu'il y a de plus à craindre & de plus rusé dans la Tactique, c'est la ressource des foibles, & sur tout lorsqu'on introduit des colonnes dans l'aîle qui doit ataquier. Les anciens connoissoient autant l'avantage de cette disposition que les modernes la connoissent peu, & c'est peut-être la premiere nouvelle que je leur en donne. Il y a plus d'art qu'on ne pense dans les manœuvres de la ligne oblique dont je fais bien plus de cas que de la courbe, quoique belle & profonde, mais moins sûre que l'autre; quoiqu'il en soit, bien que les anciens connoissent la ligne oblique comme la courbe, ils n'introduisirent jamais de colonnes du côté où ils vou-

loient engager le combat, comme fait Epaminondas dans celui-ci. S. A. R. me parut surpris de cet ordre de bataille que j'eus l'honneur de lui présenter, les Experts n'en penseront pas moins avantageusement que ce Prince habile & éclairé. Revenons à notre sujet.

La Cavalerie en vint bien-tôt aux mains. Comme celle des Thébains étoit mieux montée, & plus expérimentée que celle de Lacédémone (qui ne valut jamais rien) celle-ci ne fut pas long-tems sans être rompuë, & renversée sur son Infanterie, qu'elle mit en confusion.

Les Thébains, après ce premier succès attaquent en même tems la droite de la Phalange. Sur ces entrefaites la Compagnie des trois cent F, tourne subitement sur l'aile, & la prend en flanc, pendant que la grosse colonne choque de

tête, enfonce tout ce qui lui résiste, passe outre, & retourne sur ce qui restoit encore en entier pour ne lui pas donner le tems de se reconnoître.

Cette aîle totalement ruinée & en fuite, la cavalerie se met à ses trouffes, pendant que l'Infanterie victorieuse profitant de son premier avantage, gagne toujours vers la gauche. Cette gauche, qui voit le désordre de sa droite, & l'ennemi qui s'avance toujours vers elle croit tout perdu; elle plie & lâche le pied. La déroute de cette droite fut la cause de la perte de cette bataille qui n'étoit pas encore perdue, si les Généraux n'eussent pas désespéré. Elle peut être comparée aux plus fameuses de l'antiquité : jamais Lacedemone n'en éprouva de semblables, ni de plus honteuse. Le Roi Cléombrote fut tué & mille Lacedemoniens, c'étoit l'élite de Sparte, ceux

qui fuirent n'en étoient que la lie, comme dans toutes les batailles.

Epaminondas raisonna en grand Capitaine, & prévint bien ce qui pouvoit arriver par l'excellence de sa disposition, autant rusée que sçavante, & profonde: comme il étoit grand homme d'Infanterie, qu'il en connoissoit la force, autant qu'il la faisoit connoître à ses Soldats; il vit bien que l'ennemi résisteroit vainement au choc, & à la pesanteur de cette formidable colonne, & à celle des trois cent qu'il oposa à la Phalange Lacedemonienne, qui n'étoit que sur douze de hauteur. Cléombrote fit une faute d'en diminuer la profondeur pour en augmenter le front, sans aucune nécessité, puisqu'il étoit supérieur en nombre. Le grand nombre ne sert de rien contre un Général qui se refuse à une aîle & donne à l'autre, c'est l'avantage de l'ordre oblique.

Voilà une énorme bévûë dans Cléombrote : en voici une autre qui ne cède en rien à la première.

Il mit sa Cavalerie en première ligne à sa droite , soutenue par celle de sa Phalange. Cela étoit contre les regles de la guerre , & de la milice de ce tems ; si l'on considère que la phalange étoit un corps uni , & sans aucun intervalles , ni divisions entre les lignes. Il eût dû laisser des espaces entre-elles pour donner des issues, ou un écoulement à sa Cavalerie au cas d'accident. Elle eût pu se remettre du désordre derrière son Infanterie ; pourquoi négliger cette précaution ? On ne fait pas autrement quand on veut soutenir l'Infanterie par la Cavalerie , ou qu'on ne compte pas sur la valeur de celle-ci ; après tout , cela neût servi de rien contre les colonnes ; car je ne vois aucun remède , sinon de combattre sur un ordre semblable.

Un Enseigne, selon Polybe étoit un corps de 900. hommes.

Lorsque Cléombrote s'aperçut que les Thébains s'éloignoient à leur droite, & avançoient leur gauche, il eût dû doubler, & tripler les files de sa phalange. Ce mouvement étoit simple, aisé & prompt, au lieu qu'il marcha par l'aîle à sa droite, c'est-à-dire qu'il la prolongea pour l'empêcher d'être débordée de ce côté-là, & par où l'ennemi s'étendoit, au lieu qu'il falloit opposer une masse égale en hauteur à l'Infanterie Thébaine, & jeter en même tems sa Cavalerie à la pointe de son aîle ataquée, & l'entrelasser de quelque Infanterie, selon la méthode des Grecs. Il ne fit rien de tout de qu'il auroit dû faire, il fut battu; qui peut disconvenir qu'il ne dût l'être?

Epaminondas se trouva si bien de son ordre de bataille de Leuctres, qu'il ne manqua pas de s'en souvenir à celle de Mantinée, il combattit dans cet esprit, & vain-

quit par cela seul. Il fut tué dans cette bataille, & avec lui périt l'esperance de Thèbes.

*Observations sur la Bataille
de Mantinée.*

L'ordre de bataille d'Epaminondas à Mantinée est sur les mêmes principes que celui de Leuctres, & lui acquit la réputation d'un des plus grands hommes d'Infanterie, & d'un des plus savans Tacticiens de son siècle ; car sans cette science, il ne faut pas esperer de grandes choses, à moins que le hazard ne soit par tout le maître.

L'ordre & la disposition de cette bataille est digne de l'admiration des Experts. Je ne vois rien de plus profond & de plus remarquable: depuis Epaminondas, nous n'avons aucun exemple d'un ordre semblable : c'est ici le chef-d'œuvre de ce grand Capitaine.

Les observations que je vais faire sur cette célèbre journée, plairont d'autant plus qu'aucun Commentateur, ni aucun homme de guerre n'a fait attention à une ordonnance si belle, si sensée, & si profonde. J'ai lieu de m'en étonner, Xenophon l'ayant si bien & si clairement décrite, qu'il est presque impossible de n'en pas voir la solidité, pour peu d'expérience, & d'intelligence que l'on ait de la guerre.

Xenophon, qui décrit cette fameuse action en homme savant & expérimenté, parle d'abord de la marche du Général Thébain : il dit qu'il la fit dans l'ordre sur lequel il vouloit combattre pour n'être pas obligé, en arrivant en présence de l'ennemi, de perdre dans la distribution de ses troupes un tems qu'on ne sçauroit trop ménager dans les grandes entreprises. Le tems perdu ou mis à profit

*Xenoph.
Hist. Grec.
l. 7.*

est la pierre de touche du mérite, ou de l'insuffisance d'un Chef d'armée.

Il n'alla pas droit, & de front à l'ennemi; mais il parut en présence à la tête de son Infanterie sur une seule colonne comme en ordre de marche. Il rangea d'abord son armée sur une seule ligne sur les hauteurs qui bordaient la plaine, la Cavalerie sur les aîles de sa phalange: il avoit eu la précaution de former la tête A, (qui eût dû faire sa droite en combattant selon la coutume ordinaire) & doublant la hauteur de cette aîle pour la rendre plus solide, & plus forte pour le choc, il parut ainsi de front, & en bataille à la vûe de l'armée Lacedemonienne, & fit halte sur les hauteurs dans cette disposition, ce qui trompa les ennemis, qui crurent qu'il alloit camper; mais quel fut leur étonnement lorsqu'ils s'aperçurent qu'il

sur la Guerre. CHAP. VII. 235
s'ébranloit, & qu'il venoit droit à eux contre leur attente. Une partie de sa Cavalerie prit à droite, & se sépara de la phalange dans la plaine, & l'autre à gauche. On remarqua peu de tems après un autre mouvement dans l'Infanterie, où l'on ne comprit rien d'abord, ce qui tint en suspend, & dans l'incertitude, tant on craignoit l'adresse, & l'esprit rusé de ce Général. Ce mouvement parut bientôt une phalange renversée par un demi quart de conversion de sa droite B, vers la gauche C, de toute sa ligne d'Infanterie tout d'un tems & d'un même mouvement, & marchant alors par l'aîle A, & non pas de front à l'ennemi, entenant l'autre D, reculée & en ligne oblique ou de biais, il tomba dessus, & *choqua de pointe comme une Galere,* dit l'Auteur, assuré que par la seule force, & la pesanteur de son ordre, il enfonceroit l'ennemi E,

& l'ouvriroit à son centre pour le séparer de ses aîles. Mais comme il craignoit que les Athéniens, qui étoient à l'aîle gauche, ne tombassent sur la face ou le flanc F, de cette furieuse colonne, & qu'ils n'en interrompissent le cours & la violence, il posta la Cavalerie de sa gauche G, sur une hauteur, qu'il entrelassa de son Infanterie légère H, & comme cette Cavalerie faisoit front à celle d'Athènes K, & la tenoit en échec, il ne se passa rien de ce côté-là.

Il n'en arriva pas de même du côté de la Cavalerie de la droite des Thébains L, elle attaque celle de Lacedemone M, comme la moins vigoureuse, l'enfonce, l'enleve hors de son aîle, & la met en fuite, quoique supérieure, & les escadrons plus gros. La raison de cette défaite vint en partie de ce que les Généraux ennemis négligèrent d'entremêler leurs esca-

l'Infanterie hebaine .
Epaminondas pensa d'abord

que les Généraux ennemis négligent d'entremêler leurs esca-

drons de leur Infanterie legere N, qu'ils placerent à la queuë de la phalange, ou à la tête (car les Auteurs n'en disent rien) où elle n'étoit nullement nécessaire.

Cette faute ne fut pas la plus grossiere où les ennemis tombèrent, il y en a bien d'autres à leur reprocher. Ils doublèrent leurs escadrons, en leur donnant non seulement trop de profondeur ; mais ils les firent encore trop gros ; car ils devoient être de cent vingt-cuit Maîtres, contre la coutume de ce tems-là, au lieu qu'Epaminondas combatit par petites troupes, qui se remuoient aussi legerement que les autres étoient lourds & pesans : outre l'avantage que les petits escadrons avoient de se tourner avec facilité, ils se trouvoient encore épaulez & soutenus par les legerement armez de l'Infanterie Thébaine P.

Epaminondas pensa d'abord à

attaquer la Cavalerie de Sparte, sur la valeur & l'expérience de laquelle il comptoit fort peu, assuré que si la sienne étoit victorieuse il auroit moins de peine à s'ouvrir une route à une victoire complète & décisive; parce qu'il comptoit de percer la phalange avec la tête de la colonne A, & de se replier ensuite à droite & à gauche, pendant que le reste de son armée se tourneroit & tomberoit ensuite de front & non de pointe, sur tout ce qui seroit encore entier. Il prévint tout ce qui devoit arriver, par ce qu'il vouloit faire, & tout arriva selon ce qu'il avoit prémédité; car après avoir enfoncé l'Infanterie, & ouvert la ligne par la pesanteur & la profondeur de la colonne A, qui n'étoit guères plus en prise à la tête qu'à ses faces; il prit en flanc ce qui restoit encore entier.

• Cette redoutable colonne, com-

posée de l'élite des Oplites, ayant donc percé tout au milieu de la phalange Lacedemonienne, on vit le plus grand désordre du monde, & la victoire nâquit bien-tôt de ce désordre; car il n'y a rien de bon à attendre d'une armée rompuë & partagée au centre. Epaminondas fut blessé dans cette grande action, & jeté par terre d'un coup de javelot, dont il mourut quelques heures après. Il dit avant de mourir qu'il ne laissoit aucune postérité, sinon deux filles, Leuctres, & Mantinée, deux victoires célèbres, où la fortune n'eut aucune part. O le grand homme, disoit Agesilaus, & j'ajoute, ô le plus grand Capitaine, le plus honnête homme, & le plus sçavant Officier d'Infanterie que la Grece ait jamais produit. On peut lui appliquer ce bel éloge que Montecuculi fit de Monsieur de Turenne, lorsqu'il apprit la mort de ce fameux Géné-

ral ; *Quel dommage que la perte d'un tel homme qui faisoit honneur à la nature !*

Cette journée peut servir d'une bonne leçon aux Généraux d'armées, qui s'imaginent qu'il n'y a pas de meilleur moyen que d'engager aux aîles, ce qui me paroît une erreur à laquelle il me semble qu'on ne fait guères d'attention. Une armée trouve des ressources infinies, lorsqu'elle est ataquée à une de ses aîles; mais lorsqu'elle est rompûë à son centre je n'y vois pas grand remede; parce qu'elle se trouve coupée & séparée de ses aîles, sans trop d'esperance d'en recevoir du secours. Ce qui m'étonne, c'est qu'il se trouve bon nombre de Généraux, qui croient faussement qu'on ne scauroit jamais perdre une bataille par le centre, il n'y a pourtant que trop d'exemples qui démontrent le contraire de cette opinion. Le bon est
que

que toutes les fois qu'on s'est avisé d'ataquer une armée par le centre la victoire a toujours commencé à se déclarer par cet endroit. Je ne sçai comment des hommes qui pensent, peuvent avoir de semblables opinions? il n'y a que l'expérience qui puisse les en guérir; l'histoire nous en fournit un assez bon nombre: ce n'est pas que je veuille rejeter la méthode d'ataquer les aîles; mais je tiens qu'il est plus avantageux d'engager au centre, comme il est aisé de le reconnoître.



L

CHAPITRE VIII.

Commandemens pour former la Colonne, & la manière de combattre dans cet ordre.

Cette évolution n'est pas fort difficile, puisqu'il ne s'agit que de doubler, tripler, quadrupler & quintupler les files, c'est-à-dire les hausser, ou les baisser, selon la force ou la foiblesse des corps. Il y a différentes méthodes, toutes fort aisées & fort promptes. La plus simple est, ce me semble, de diviser le bataillon en autant de sections, & sur autant de files ou de rangs de front, qu'on en veut mener à la charge : je suppose ici le bataillon de cinq cent cinquante fusiliers, les Grenadiers compris, (qui est le nombre le plus parfait) sur cinq de hauteur, qui

sur la Guerre. CHAP. VIII. 243
est la moindre qu'on puisse lui donner pour le choc.

Suposant l'armée en bataille à l'ordinaire sur deux lignes & une reserve, la Cavalerie sur les aîles & l'Infanterie au centre, les bataillons sur cinq de hauteur ; la distribution & ordonnance des troupes, & le choix des corps qui doivent former les colonnes sur le front de la premiere étant fait, on séparera les Grenadiers de chacun de ces corps, on commencera par ce commandement.

A vous Bataillon.

Attention.

*A droite par manches, triplez
vos files.*

A ce commandement, premierement la manche du centre du bataillon rentre dans celle de la droite, le premier rang derriere le premier, le second derriere le

L ij

244. *Nouvelles Découvertes*
second , & ainsi des autres.

En même tems la manche de la gauche rentre dans les deux manches jointes ensemble , le premier rang derriere le premier de la manche du centre , le deuxième derriere le deuxième , & ainsi du reste ; de sorte que chaque bataillon se trouve à quinze de hauteur , étant rare qu'il y ait des furnuméraires. Je suppose ici la colonne sur trente files de front que j'aime-rois mieux sur vingt-cinq , & sur vingt de hauteur.

A ce commandement les Grenadiers doubleront leurs files par files pour n'en former que deux ou trois, selon le nombre des rangs de chaque section , & se mettront à la droite , ce qui n'a pas besoin de commandement.

Si l'on veut former deux colonnes d'une seule , & la partager en deux , de la tête à la queuë on fait ce commandement.

*A droite & à gauche, formez deux
Colonnes.*

Marche.

Halte.

Ce commandement se fait lorsqu'après avoir percé une ligne, l'on cherche promptement à profiter de cet avantage pour tomber à droite & à gauche sur les flancs des bataillons qui sont à côté, & qui soutiennent encore contre ceux qui leur sont opposés; mais ce mouvement ne doit se faire que lorsque la première ligne tient ferme encore aux endroits où il n'y a pas de colonnes. Pour peu que le Soldat soit dressé à cet exercice, il sçait assez ce qu'il a à faire en semblable occasion.

Lorsque la colonne s'est ouvert un passage, & qu'elle a rompu le corps qui lui est opposé; on peut alors lâcher les Grenadiers sur

246 *Nouvelles Découvertes*
les derrières de l'ennemi , pendant
que la colonne qui s'est partagée,
lui gagne le flanc. Voici le com-
mandement.

*A vous Grenadiers., formez
la Compagnie.*

Marche.

Si la seconde ligne ennemie s'a-
vançoit au secours de la première,
ou qu'on le craignît , on doit se
conserver en colonne & lâcher les
Grenadiers , qui prendront en
queue ce qui soutient encore con-
tre les corps qui combattent entre
les colonnes , pendant que celles-
ci attaquent par les faces. Ce qui
s'expliquera dans le cours de mon
grand Ouvrage , où l'on verra les
différens mouvemens , & les diffé-
rentes manœuvres des colonnes
dans l'attaque comme dans la dé-
fense, entremêlées dans une ligne,
ou seules , & hors de cette ligne.

On doit regarder comme une maxime constante, que toute armée qui est percée, & ouverte en plusieurs endroits sur le front de sa ligne, ne sçauroit trouver de remède contre les différens corps qui l'ont ouverte : une partie séparée des autres qui sont à côté, d'où pourroit-elle tirer du secours ? Si l'on fait avancer la reserve, que peut-elle faire cette reserve contre des colonnes ? Outre que celui qui veut soutenir son avantage fait marcher la sienne. Si l'ennemi fait avancer sa seconde ligne, après la déroute de la première, il ne gagne rien ; il se trouve alors en tête deux bonnes lignes contre une seule. Ce raisonnement n'est pas difficile à comprendre, & on le comprendra encore mieux dans mon nouveau système de Tactique, dont il sera aisé de reconnoître la solidité dans une observation sur les batailles que Polybe rapporte ;

car après en avoir donné le Plan selon la description qu'il en fait, j'en ajoute un second que j'acommode au tems, aux lieux, à la nature de nos armes, au génie de la nation, & aux principes de tactique que je me suis formé: ainsi l'on pourra voir là tout le jeu de mes colonnes.

Lorsqu'une colonne est attaquée, soit par tête ou par ses faces, ou que se trouvant environnée, elle est obligée de faire front de tous côtez, ou par ses faces, & de tirer de pied ferme, il me semble meilleur de le faire par rangs. Voici le commandement.

A vous les deux manches des sections.

De droite & à gauche.

Les treize premiers rangs des deux manches, genoux en terre.

Rangs qui restent debout, en joué.

Tirez.

*Treizième & douzième rang,
debout.*

Tirez.

Et ainsi des autres. Par cette méthode les premières files des aîles de chaque manche conservent toujours leur feu, au cas d'une attaque brusque, où la Cavalerie soit mêlée. Comme il se peut trouver des mal-adroits qui pourroient tirer bas, & casser la tête à ceux qui sont genoux en terre, il faut que ceux-ci se baissent presque le nez contre terre.

Cette maniere de tirer par deux rangs, & par trois n'est pas nouvelle pour les corps qui combattent sur beaucoup de hauteur, c'est celle du quarré solide, c'est-à-dire à centre plein. Il est bien difficile de soutenir long-tems contre un feu si violent & si bien suivi.

L. v

Il me reste une remarque à faire qui mérite attention, à l'égard de l'exercice d'un grand corps ou de toute une armée, & des commandemens qu'on est obligé de faire dans des occasions, où la voix de Stentor seroit à peine entendue, c'est l'expérience qui parle.

Toutes les évolutions & les mouvemens, qui se pratiquent parmi le fracas des armes, ne sçauroient être commandées par la voix, on devroit les faire au son du tambour, pourvû que les évolutions fussent distinguées par différens roulemens. Car qu'on ne me parle pas de l'exercice au son du tambour, tel qu'on le fait aujourd'hui. Il est trop ridicule, puisque les évolutions ne sont pas distinguées. Je dis donc que dans une affaire générale, ou dans un combat, le bruit des autres tambours, celui du canon, les décharges continues de l'Infanterie, & les cris

militaires empêchent de distinguer les commandemens, qui ne sont pas les mêmes par tout, à cause des différens cas qui arrivent. Il me paroît qu'il seroit mieux d'introduire deux Cors de chasse par Régimens, dont les différens sons distingueroient les différentes évolutions, & les manœuvres qu'il faudroit faire, & auxquels il faudroit accôûtumer les Soldats. Cet instrument est de tous, celui qui fait un plus beau bruit de guerre, & qui me semble digne d'être mis à autre usage qu'à servir à animer les chiens; les Romains ne se servoient que de ces sortes d'instrumens de musique militaire, je ne sçai où j'ai lû que les Suisses se sont servis autrefois du Cors de chasse, c'est ce que j'ai appris du Pere Daniel, je ne me souviens pas sous quel Regne; il ne faut pas douter qu'il ne l'ait inseré dans son Histoire de

France. Cette recherche est peu importante, il n'est pas besoin d'autorité pour une chose de cette nature : il suffit que ce qu'on propose soit bon en lui-même.

Lorsqu'on entrelasse des colonnes entre une ligne, on doit les poster entre deux brigades, & les mettre plus près aux endroits où l'on veut faire effort. C'est sur ces principes que je proposai le secours de Douai, en 1710. L'Infanterie par colonnes de deux & de trois bataillons entre les intervalles des brigades de l'Infanterie, la Cavalerie la soutenant sur deux lignes, les escadrons entrelassez de pelotons & de gros bataillons aux aîles sur dix de hauteur, & quelques autres répandus sur tout le front de la première ligne. Cet ordre n'étoit pas fait au hazard, on n'ignoroit rien de la disposition de l'ennemi & du désavantage de leur poste, & ce fut là-dessus qu'on se régla.

CHAPITRE IX.

Des Armes de l'Infanterie. La Pike en devroit être inseparable. Avantages & défauts de cette arme.

IL n'y a point d'Officier, tant soit peu appliqué, & versé dans l'Infanterie, qui ne trouve par l'examen de mon nouveau système, une objection importante à me faire: en effet, pour peu qu'on médite dessus, on reconnoît bientôt par les seules lumières du bon sens, & les règles mêmes de la guerre, que cette façon de combattre, toute simple & toute parfaite qu'elle paroisse aux intelligens, est défectueuse à l'égard des armes. Je n'ai garde de ne pas convenir de cette vérité, jé l'ai assez sentie; mais lorsqu'il s'agit d'un nouveau système qui renverse

tout le vieux, & d'ataquer un usage de longue prescription, & qui ne s'accorde pas avec les principes dont on est préoccupé, il faut y aller comme à la sappe, & avec beaucoup de circonspection. On doit laisser le tems d'examiner, & de réfléchir sur ce qu'on propose d'abord: cette base étant affermie il n'est pas difficile de s'élever jusqu'au comble.

Le Lecteur éclairé voyant qu'on ne dit rien qui ne soit fondé sur beaucoup de connoissance de l'Infanterie, sur des véritez démontrées, & sur des exemples éclatans, anciens & modernes, qui se présentent en foule, tâche d'aprofondir de plus en plus si l'Auteur ne s'est point trompé; ce qui suffit pour nous conduire à la recherche de la vérité, & à reconnoître ce qu'il peut y avoir d'imparfait dans ce principe, & ce qu'il faudroit y ajouter pour le porter au

sur la Guerre. CHAP. IX. 255
point de perfection où il peut aller.

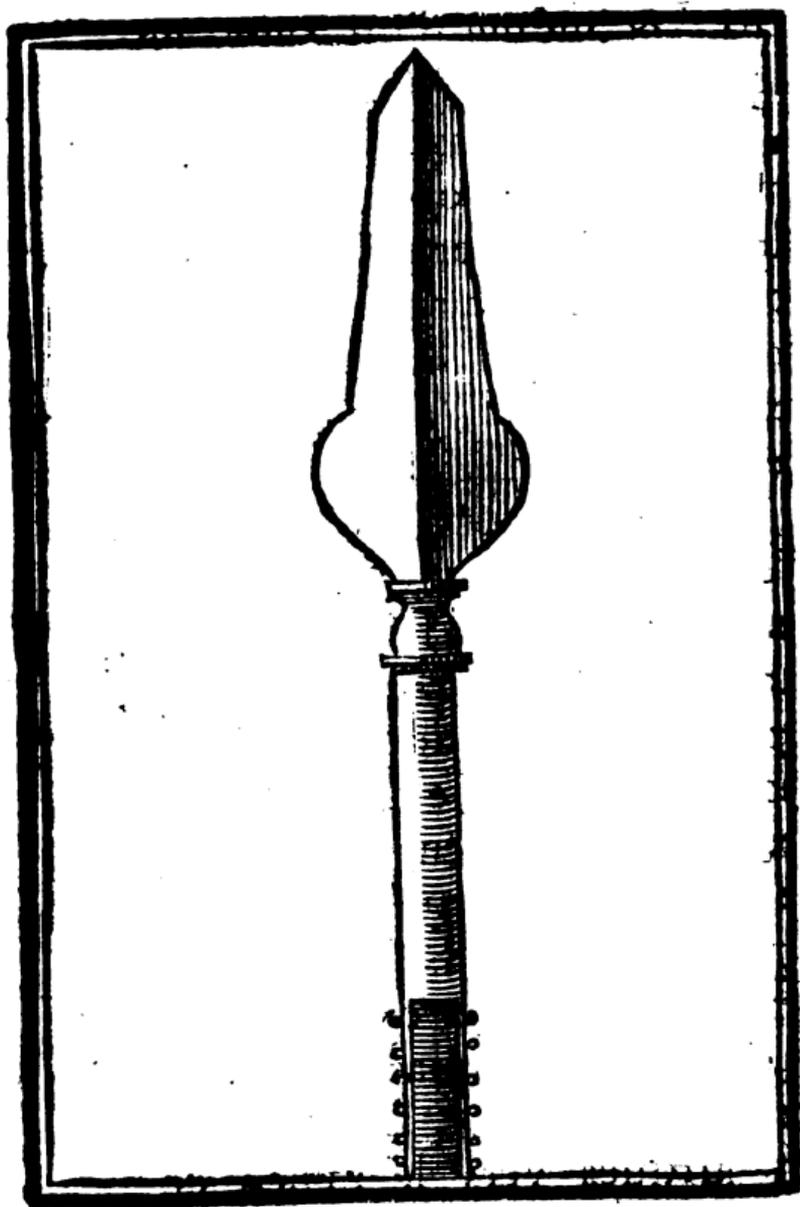
Il n'est pas difficile de remarquer, & de convenir qu'il faut des armes de longueur dans un corps comme la colonne, comme dans tout autre, la Pique se présente d'abord, malgré la prévention où l'on est contre cette arme depuis sa proscription; mais cette prévention cesse bien-tôt par l'examen de cette maniere de combattre, on est alors convaincu qu'elle est nécessaire dans l'Infanterie, & que les espartons, & les halebardes ne suffisent pas pour fraiser entièrement un corps contre les efforts & le choc d'une Cavalerie vigoureuse. On a honte après tout ce que j'ai dit, & si souvent répété ailleurs, d'avoir été si long-tems dans l'erreur; on revient au sentiment d'un de nos Maîtres, qui dit, que *la Pique est la reine des armes* *Montecuc.*
& *le soutien de toutes les autres.* *Il Mem.*

256 *Nouvelles Découvertes*
fait plusieurs sortes d'armes dans
l'Infanterie, afin qu'en quelque si-
tuation où l'on se trouve, l'on ait
toujours des moyens pour ataqner,
& pour se défendre. C'étoit la ma-
xime des Romains, celle-cy n'a
qu'une face; je la tiens excellen-
te. Les Experts, dans l'Infante-
rie, dont le nombre n'est pas fort
grand, s'étonnent avec raison, qu'on
en ait détruit l'usage; il est bien
plus surprenant qu'on n'y soit pas
revenu, par l'expérience de notre
derniere guerre de 1701. & par ce
qu'on auroit dû reconnoître de
foible dans la maniere de comba-
tre de nos voisins, & de ce qu'il y
a de fort, & de redoutable dans la
nation Françoisse; j'ai assez sou-
vent répété ce que je dis ici; mais
peut-on assez le retracer dans les
esprits?

Je tiens donc la pique absolu-
ment nécessaire dans l'Infanterie;
mais comme du tems qu'elle étoit

en usage il y en avoit trop d'un quart, & même d'un tiers, un cinquième semble suffisant dans un bataillon : dans les corps qui composent ma colonne, on mêlera les piquiers alternativement avec les fusiliers au premier rang de chaque section, & sur les deux premières files des aîles ; c'est-à-dire que l'on mettra un piquier entre deux fusiliers.

Je trouve pourtant un changement considérable à faire dans cette arme, ou pour mieux dire, il faut la changer presque en tout, dans son fer comme dans sa longueur. A proprement parler c'est une maniere de pertuisane que je propose, de dix pieds de longueur en tous sens, le fer de dix pouces de long sur quatre dans sa plus grande largeur. Le bois couvert jusques vers le milieu de deux petites bandes de fer pour résister contre les coups de taille.



Cette arme me semble mille fois

plus forte & plus avantageuse pour résister à un grand effort, & au choc de la Cavalerie. Elle se manie plus aisément & avec plus d'adresse & de dextérité, il n'est pas aisé d'en gagner le fort. La vue de cette arme (dont les blessures sont terribles) donne de la terreur; un seul coup suffit pour mettre le Cavalier & le cheval hors de combat. On ne regarde pas fixement un corps de troupes fraisé de ces sortes d'armes, jointes aux halebardes, aux esponsons & aux bayonnettes au bout du fusil; particulièrement contre une nation comme la Françoisse, dont l'ardeur & l'abord est des plus redoutables. Je pourrois même faire voir que la halebarde est très-défectueuse dans son fer comme dans sa longueur, c'est ce que je démontre dans un Traité analytique des armes blanches.

Polybe attribüë le défaut de la

Phalange, & la cause de la défaite de ce corps à plusieurs raisons dont il oublie la principale. Une de ces raisons est l'ordonnance Romaine, divisée par corps, qui entroient les uns dans les autres. Les généraux Romains scûrent l'attirer dans des lieux difficiles & raboteux, où ne pouvant conserver cette union, si nécessaire dans un corps de piquiers, & dans une arme uniforme, les Romains profitoient des vuides qu'elle laissoit, à cause de l'inégalité du terrain.

Je veux que cela ait contribué en partie à la défaite de la phalange; mais ce n'étoit pas là son plus grand défaut; c'est, comme je l'ai dit ailleurs, la trop grande longueur de leurs *Sarisses*, (a) ou

(a) [*La trop grande longueur de leurs Sarisses.*] Selon Elien la *Sarisse* étoit de 14 coudées *, selon d'autres de 16. qui croire? je m'en tiens au premier. Celui ci ne dit pas de quelle sorte de coudées; car l'on prétend qu'il y en avoit de trois sortes. On peut bien juger

* La coudée au rapport de Heron, avoit six palmes ou 24. doigts.

de leurs piques. L'Auteur n'a pas remarqué qu'il n'y avoit guère que les piques du premier & du second rang dont on pût bien se servir dans la défense comme dans

que ce n'est pas la grande , qui avoit plus de huit de nos pieds , ni la moyenne qui étoit d'un pied dix pouces , c'étoit sans doute la petite , qui faisoit environ 17. pouces : mais il est bien assuré qu'il y eut trois sortes de coupées déterminées ; car les Grecs ne parlent point de diverses brasses , les brasses étoient entre elles dans la même proportion que les pieds , comme l'assure le savant Freret. Quoiqu'il en soit , la Sarisse pouvoit être de 19. pieds. Le Prince Henry de Rohan la poussa jusqu'à 22. pieds , voilà une terrible longueur ; c'est pourtant le sentiment de Dom Bernard de Montfaucon que j'ai consulté là-dessus , & je m'en raporte à ce célèbre Benedictin plus qu'à tout autre. Il démontre que la pique étoit de 21. pieds de roi ancien , & le pied de roi ancien étoit d'un pouce deux lignes plus grand que le nôtre. On veut même qu'il y eût des *Sarisses* de 24. pieds de longueur , elles n'étoient pas pour cela plus avantageuses. Les piques , dont les Suédois se servent aujourd'hui , approchent assez de la *Sarisse*. Elles ont près de 19. pieds de long , mais sûrement elles sont beaucoup plus légères que n'étoient celles des Grecs. Le bois étant d'un seul brin de Sapin qu'on trouve dans les Forêts du Nord de la Suède. Ces piques plient & ne cassent jamais.

l'attaque , & que celles des autres rangs restoient comme immobiles & sans effet ; elles se trouvoient toutes ramassées en faisceau entre l'intervale de chaque file , sans qu'il fût presque possible aux piquiers du troisième rang jusqu'au cinquième , (car le reste ne servoit que d'appui) & même du second , de voir ce qui se passoit hors du premier rang ; ni de remuer leurs longues piques , qui se trouvoient comme enchâssées & emboîtées entre les files , sans pouvoir porter leurs coups à droit ou à gauche : ce qui donnoit une grande facilité aux Romains de surmonter un obstacle redoutable en apparence , & au fond très-méprisable. En effet , c'est le *brutum fulmen* qu'un corps de semblables piquiers. (a) Il ne s'agissoit pour le

(a) Le Pere Daniel prétend que le nom de pique n'est pas fort ancien dans nos histoires , & qu'il ne voit pas qu'on s'en servît avant le regne de Louis XI. quoique cette arme soit

Sur la Guerre. CHAP. IX. 263
rompre & le dissoudre que de gagner le fort des piques des deux

fort ancienne, & la mere comme la reine de toutes. Les anciens Gaulois, ni même ceux de la moyenne antiquité ne se sont jamais servi, non seulement de cette arme; mais des autres d'une longueur raisonnable, comme le *Pilum* des Romains. Ils n'avoient qu'un petit javelot qu'ils lançoient pour mettre ensuite l'épée à la main, & cette épée, dont Pelybe se moque avec raison, étoit encore plus méprisable que le javelot. Le même Auteur dit, que cette arme resuscitée chez les Suisses, passa en France & chez les autres Nations; à ce que je vois on commença à raisonner bien tard, après cela qu'on dit que les Suisses sont des automates ou des machines. Ils sont bien plus sages que nous, décision que je ne tire pas de la pique, qui est l'arme qui vient du sens commun. Quoiqu'il en soit, on connaît l'excellence de cette arme, & on s'avisa de s'en servir à l'exemple des Suisses, qui terrassèrent le Duc de Bourgogne dans une grande bataille avec cette arme. Ce grand Capitaine les eût défaits s'il eût pensé, & combattu comme Carmignole contre la même nation, ou comme le Marechal de Brissac. Quand nous sommes défaits, & batys par le désavantage de nos armes, contre d'autres plus parfaites, il faut changer & prendre les bonnes. C'est ce que les Grecs ne firent jamais non plus que les anciens Gaulois contre les Romains. Ces Gaulois qui prirent depuis le nom de François,

premiers rangs, le reste étoit peu de chose ; car dès que les Soldats

Cette bataille se donna sous le regne de Theodebalde Roi de la Frâce Austrasienne.

1302.

Dan. Hist. de Franc. Philippe le Bel.

La Nouë. Discours

13.

Hist. de la Mil. Franc. l. 6.

sans changer d'humeur & d'inclination, ne changerent pas pour cela par l'expérience de leurs défaites qui vinrent toutes du défaut de leurs armes. La bataille de Cassilin, qu'ils donnerent contre Narsez Général de Justinien, & qu'ils perdirent, ne les rendit pas plus sages, ni plus avisez. A la bataille de Courtrai contre les Flamans, qui fut une journée des plus furieuses, & des plus opiniâtrées ; ceux-ci dûrent leur victoire à leurs piquiers, & les François qui n'en avoient point furent batuz. La Nouë, célèbre Officier d'Infanterie, & qui a excellamment écrit de la guerre, s'éleve contre ceux qui rejettent l'usage de la pique. Il la propose comme une arme excellente. Le Pere Daniel cite cet Auteur, & je cite le Pere Daniel par tout & avec plaisir, par l'estime que je fais de son Livre. On avoit peine à trouver des Soldats en ce tems-là qui voulussent être piquiers : & d'autant, dit la Nouë, *que les Soldats ne veulent plus aujourd'hui porter de corcelets (c'étoit l'armure défensive du piquier) cet ordre aideroit à les mettre en usage & en honneur, ce qui n'est pas si mal aisé qu'on pense ; mais il seroit bon de commencer par les Capitaines, qui ont les premiers rejeté l'usage de la pique. Ceux-là n'étoient pas les plus habiles du tems de la Nouë, je le reconnois par leur opinion on peut juger tout de même de ceux d'aujourd'hui qui d'embrassent sans examen & sans réflexion, ni sans trop sçavoir pourquoi.*

Romains

Romains s'aprochoient couverts de leurs grands boucliers, & armez de leurs épées courtes, & tranchantes, plus avantageuses que les longues, non-seulement contre des troupes qui combattent couvertes d'armes défensives; mais plus encore contre un corps de piquiers. Un peu de bon sens suffit pour reconnoître le désavantage des armes longues, qui ne sont pas mêlées parmi d'autres plus courtes, indépendamment du feu; il y a une infinité d'exemples qui démontrent cette grande vérité, & qui font voir qu'il faut des piques, ou des pertuisannes d'une longueur proportionnée dans l'Infanterie. Il n'en faut pas à la vérité un grand nombre; mais il en faut nécessairement, & l'on en conviendra, pour peu qu'on la connoisse par étude & par expérience.

Je ne vois pas qu'il soit fort extraordinaire qu'un bataillon rom-

M.

pe un corps de piquiers l'épée à la main. L'exemple de Carmignole Général de Visconti, Duc de Milan, en est une bonne preuve. Ce Capitaine brave & résolu, se trouvant engagé en rase campagne contre dix-huit mille Suisses tous piquiers, s'en alla au-devant, quoiqu'il n'eût que six mille chevaux & quelque Infanterie à leur opposer. Le choc fut rude, & Carmignole rompu & mis en fuite. Cet homme déterminé ne se découragea point, la honte lui servit d'aiguillon pour avoir sa revanche tout sur le champ: il rallia sa Cavalerie & revient à la charge; mais lorsqu'il se vit à une certaine distance de l'ennemi, il fait mettre pied à terre à ses gens d'armes, qui étoient armez de toutes pieces, & fond sur l'ennemi serré, & en bon ordre. Il en vient aux mains, s'ouvre un passage à travers cette forêt de piques, en ga-

*Mach. art.
de la guer.
l. 2.*

gne le fort, & ces piques deviennent inutiles & sans effet à cause de leur trop grande longueur, les Suisses sont enfoncés, la tuerie fut d'autant plus affreuse que les Soldats des premiers rangs étant rompus, les autres, dont les piques étoient à demi baissées, ne pouvoient les présenter à l'ennemi qui les ferroit de trop près: ce qu'il y avoit de plus fâcheux & de plus triste, c'est que les rangs qui restoit encore en entier pressoient en reculant ceux qui étoient derrière, & ceux-ci par un courage mal entendu pouissoient les autres qui les précédoient: de sorte que le pressement réciproque des rangs & des files leur ôta le moyen de mettre l'épée à la main, au lieu qu'ils eussent dû les lâcher: le carnage fut tel qu'il ne s'en est guère vu de pareil, de toute cette armée il ne resta que trois mille hommes qui mirent armes bas, le re-

ste fut étendu mort sur le champ de bataille. Cet exemple qui est très-remarquable, est une preuve de l'ascendant que l'audace & l'habileté ont sur le nombre, & l'avantage d'une arme sur l'autre.

Cette action de Carmignole démontre évidemment la foiblesse d'un corps de piques, & prouve en même tems que la trop grande longueur d'une arme est un défaut très-essentiel, comme je le fais assez voir dans mon *Traité* manuscrit des armes blanches, c'est ce qui ma fait préférer la pertuisanne à la pique.

J'ai lû dans les *Mémoires* de Villars, qui est un Auteur estimable, & qui a écrit plutôt les actions du Maréchal de Brissac, un des plus grands Capitaines de son siècle, que l'Histoire de son tems; j'ai lû, dis-je, dans cet Auteur; un exemple d'intelligence militaire de son Héros, qui me surprit &

qui m'en donne une grande idée , pour ne pas dire qu'il la remplit entierement. Je n'ai garde de laisser échaper un morceau de cette nature , je vais le donner tel que je l'ai lû.

Je ne veux à ce propos oublier de représenter ici une nouvelle forme de combat que le Maréchal avoit inventée pour s'en servir le jour de la bataille. Mais en premier lieu , dit-il , il faut sçavoir que Santia est situé en une grande campagne traversée de long en long , & jusque audelà de la Ville d'un profond ruisseau , large de sept à huit pieds , duquel les ennemis avoient détourné l'eau. Le Maréchal donc qui l'avoit pieçà fort curieusement reconnu , à la même intention qui se présenteoit lors : avoit délibéré de marcher avec l'armée tout le long de ce ruisseau qu'il farciroit d'Ar-

*Mem. de
Villars l.*

» quebuziers : & que de l'autre côté il couvriroit l'armée par les flancs avec quarante chariots armés, chargés de vivres & chacun d'eux accompagné de deux Sacres & dix Harquebuziers, qui sortiroient & se retireroient par les intervalles qu'il y auroit d'un chariot à l'autre. En tête de chacun bataillon il y devoit avoir, au derrière des deux premiers rangs de Piquiers, cent fort résolus Soldats, ayant chacun un bouclier & une épée courte & large de quatre doigts & bien affilée : avec commandement qu'au même tems que les bataillons s'entrechoqueroient avec les Piquiers, de se courber par-dessous les nôtres, & ainsi courbez, se jeter dans les jambes des ennemis, & leur tailler force jartières rouges, estimant que ce seroit une execution & une forme nouvelle de combat,

qui donneroit grand avantage aux nôtres & le contraire aux ennemis: lesquels étant investis ne pourroient baisser les piques à leur défense. « Sur ce que j'ai dit plus haut d'un corps de piques, on comprendra aisément que l'invention de cet excellent Chef de guerre étoit très-bien imaginée, & d'un homme savant & profond dans l'Infanterie, & qu'elle est aussi très-facile dans l'exécution, puisqu'il y en a même des exemples.

Ce que fit Fabien, Officier du Régiment de Jacob, à la bataille de Ravenne, gagnée par Gaston de Foix, est une action des plus hardies dont on ait jamais ouï parler.

Cet Officier, *un des plus grands & des plus forts hommes qu'il y eût en Europe*, dit le Pere Daniel, *sauda au milieu des ennemis, & prenant par le travers une longue*

Dan. Hist. de Franc. Louis XII.

pique qu'il tenoit la baissa avec tant de force (a) sur celle des piquiers Espagnols, au milieu desquels il étoit, qu'il donna le tems à ceux qui le suivoient de se jeter sur eux par cet espace. C'est-à-dire que les piques se trouvant baissées, & les fers contre terre, les Espagnols ne pûrent les relever pour les présenter à ceux qui venoient après, qui les mirent sous les pieds, & se jetterent sur les piquiers. C'eût été un miracle si celui qui fit un coup si déterminé n'y eût pas laissé la vie. Si les piques des Espagnols n'avoient pas été de la longueur ordinaire, ce brave Officier n'eût jamais pensé à une action si hardie. Il y a certaine propor-

(a) Je ne vois pas qu'il soit besoin d'une force si extraordinaire pour faire ce que Fabien fit : par la raison du levier, un enfant en feroit tout autant. L'extraordinaire se trouve seulement dans la hardiesse, & dans l'intrepidité de cet Officier.

tion dans les armes blanches, qui en fait le fort ou le foible, particulièrement dans la Pique. Je m' imagine qu'il n'y en a pas de plus parfaite, & de plus avantageuse que celle que je propose. Il est certain qu'une arme qui passe douze pieds dans sa longueur ne vaut rien. Elle est sans force, sans action & fort embarrassante, elle pèse à la main par la raison du levier: les coups étant moins vifs, & moins redoublez, on gagne aisément le fort des premières, celles du second rang sont encore moins à craindre, & les autres presque immobiles. Mes piques sont plus courtes, & par conséquent plus fortes & plus aisées à manier, & les coups plus assurez, il n'y a pas moyen d'y parer, ni de s'en garantir. Qu'on ait retranché cette arme par les conseils de la multitude ignorante, cela ne m'étonne point, la baion-

274 *Nouvelles Découvertes*
nette pouvoit faire illusion pour
un tems; mais qu'on continuë dans
cette erreur jusqu'aujourd'hui,
voilà ce que je trouve de fort
étrange.





DISSERTATION,

Où l'on examine, si l'usage où l'on est de mettre la Cavalerie sur les aîles, & l'Infanterie au centre, dans une bataille rangée, est aussi bien fondé, qu'il est ancien & universel.

JE l'ai dit dans la Dissertation précédente, les Grecs & les Romains sont nos maîtres. Ils étoient plus habiles, plus appliquez, & plus éclairés que nous ne le sommes aujourd'hui dans les grandes parties de la guerre, nous leur devons tout ce que nous avons de bon & d'excellent. Je ne prétens pas inférer de-là que ces

M vj

grands hommes fûssent infailibles; ils n'ont d'autre avantage sur nous, sinon qu'ils ont plus approché de la perfection, sans y atteindre à l'égard de la Tactique. Il m'a été très avantageux de douter de leur infailibilité, & ce doute a produit l'examen de leurs opinions & de leurs usages, & cet examen la recherche de la vérité. J'ai trouvé qu'en effet ils s'étoient quelquefois trompez; au moins je l'ai pensé ainsi, & je demeure encore ferme dans ce sentiment, jusques à ce qu'il se trouve quelqu'un qui me démontre par de bonnes raisons, que je suis moi-même dans l'erreur. Si on fait un peu d'attention à ce que je vais dire, on trouvera que dans les affaires générales & de plaine campagne, leur ordre de bataille n'étoit pas exempt de défaut.

La distribution de leurs troupes ne me semble pas telle qu'elle de-

vroit être, il y a beaucoup à dire. En l'attaquant j'attaque la nôtre, qui sort des mêmes principes, & que nous tenons d'eux. Ceci va faire le sujet d'une assez longue dissertation. Je ne pense pas qu'aucun se soit encore avisé de remarquer le faux & l'absurde de notre méthode dans notre manière de nous ranger & de combattre dans les actions générales & de rase campagne; parce que la plupart, soit par paresse, soit par prévention, ou autrement, ne font aucun usage de leur esprit. Ils ont même négligé de réfléchir sur ce que l'expérience nous apprend, ils aiment mieux suivre l'autorité que de rechercher, si ceux de qui nous tenons la manière de nous ranger en bataille, ne se font pas trompez.

Il se trouvera sans doute, des contradicteurs, & je souhaite de tout mon cœur qu'il s'en trouve, pourvu que non contents de crier

à la nouveauté, ils se donnent la peine de prouver l'excellence & le parfait de l'usage reçu; car n'apporter pour toute raison que son antiquité, & le consentement unanime de presque tous les grands Capitaines, c'est une défense bien foible & bien indigne du siècle passé, & de celui qui court, où l'on a fait main basse sur tant d'opinions philosophiques qui étoient pour le moins d'aussi vieille date que les militaires.

Il me semble donc qu'il n'y a ni principes, ni système, ni raison, ni apparence même de raison de placer la Cavalerie sur les aîles, & l'Infanterie au centre dans une action générale, & dont le champ de bataille est une plaine rase, & découverte.

Cette proposition passera pour hardie chez bien des gens, & pour témérament avancée chez d'autres; mais avant que de condam-

ner l'Auteur, & la proposition elle-même, je demande trois choses à mes Lecteurs. La première, qu'ils m'écoutent, & qu'ils rejettent pour un tems les soupçons qu'ils peuvent avoir sur la vérité de ce que j'avance. La seconde, qu'ils n'ayent aucun égard à l'autorité des anciens & des modernes, avant qu'ils m'ayent écouté; & la troisième qu'ils se défassent autant qu'il leur sera possible de toute préoccupation, & de tout préjugé.

Entrons donc en matière, & pour reprendre les choses dès leur origine, expliquons d'abord l'ordonnance des troupes des anciens dans les différentes actions de la guerre, les armes de leur Cavalerie & de leur Infanterie; ce que nous pensons des nôtres d'aujourd'hui, leurs avantages & leurs défauts, comme celui de notre Tactique, ce qui fera la première

280 *Nouvelles Découvertes*
Partie de cette Dissertation.

Dans la seconde nous ferons voir, que dans toutes sortes de combats de campagne, chaque arme doit être entremêlée, soutenüe & protégée par une autre, c'est-à-dire que la cavalerie & l'Infanterie doivent combattre par petits, & par grands corps, soutenus les uns par les autres, & mêlez ensemble, ce qu'on autorise par plusieurs exemples anciens & modernes, autant que par la raison, & par le bon sens qui ne trompent point.

Dans la dernière on donne l'ordre & la disposition que l'on croit la plus sûre, la plus parfaite, & la plus conforme aux regles de la guerre, & de la bonne tactique: & on l'appuye par des exemples, & des raisonnemens, qui démontrent la solidité de mes principes, & qui font voir que le meilleur ordre est celui, où chaque arme est entre-

mêlée, & comme unie avec l'autre.

PREMIERE PARTIE.

Lorsqu'on commença à faire la guerre, les armées combattoient pêle-mêle, sans ordre, sans art, & en confusion. Cyaxarès fut le premier qui démêta ce cahos. Les *Herod.*
l. 1.
piquiers furent séparés des Archers, ceux-ci prirent le nom d'Infanterie légère, & ceux-là s'appellèrent pesamment armez, & se rangeoient sur une seule ligne & sur beaucoup de hauteur, au lieu que les autres combattoient par petites pelotés à la tête de tout. A proprement parler c'étoient des escarmoucheurs, qui se retiroient derrière la ligne un moment avant que les armées en vinssent aux mains.

Ces deux sortes d'armes se rangeoient au centre, & la Cavalerie fut jettée sur les aîles de cette In-

282 *Nouvelles Découvertes*
fanterie rangée sur une seule li-
gne. On ne sçauroit bien assurer
qui fut le premier qui fit ce par-
tage, & abandonna chacune de
ces deux armes à ses propres for-
ces. Les Grecs & les Romains ont
suivi cette méthode comme tous
ceux qui sont venus après eux,
sans sçavoir trop bien pourquoi,
ou sans aucune bonne raison.

*Plut. Li-
vres.*

Peu à peu la guerre se perfec-
tionna. Licurgue fut le premier
qui distribua la Cavalerie par es-
cadrons; à l'égard des armes je
crois que les Grecs les prirent des
peuples de l'Asie, cela nous im-
porte peu. Les Romains armerent
& rangerent leur Cavalerie à la
maniere des Grecs; mais ils ne les
imiterent pas à l'égard de leur In-
fanterie, soit dans l'ordre & dans
la maniere de l'armer. Ils la ran-
gerent sur deux lignes, & une re-
serve, avec des intervalles entre
les corps; telle fut leur méthode

depuis la guerre de Pyrrhus jusqu'à la fin de celle d'Antiochus. Les Triaires étoient en ce tems-là en trop petit nombre pour être considérez comme formant une troisième ligne.

La Cavalerie, qui fermoit les aîles, ne combatoit que sur une seule ligne distinguée par escadrons, comme je l'ai déjà dit, encore fut-elle toujours en très-petit nombre. A peine y avoit-il quatre mille chevaux dans une armée de quarante mille hommes d'Infanterie. Celle-ci étoit tout ce qu'il y avoit de plus brave & de mieux discipliné dans le monde. Il y avoit diverses sortes d'armes offensives dans cette fameuse Infanterie pesamment armée; car les Velites, qui combattoient avec des armes de jet, ne faisoient point corps avec elle. Outre l'épée & le javelot d'une assez bonne longueur, il y avoit un tiers de cette Infante-

rie qu'on apelloit Triaires, qui formerent une troisième ligne du tems de Marius, parce qu'ils furent augmentez, c'étoient tous vieux Soldats, qui étoient armez d'une sorte d'arme, qu'on apelloit *Pilum*, peu différente de nos peruisannes, ou de nos espontons. Ce n'étoit pas sans de grandes raisons qu'ils introduisirent cette diversité dans les armes de leur Infanterie, & ces raisons sont aisées à comprendre. Ils voulurent avoir des armes propres à tout événement; qui pussent se soutenir & s'aider les unes les autres dans les différentes circonstances. Ils vouloient être en état de résister contre la Cavalerie en rase campagne par le moyen des armes de longueur mêlées avec les courtes, & attaquer les longues par les courtes. Celles-ci leur servirent beaucoup contre la phalange, qui étoit un corps composé de piquiers sans mélange

d'aucune autre armé. Ce mélange d'armes longues & courtes chez les Romains, qui vouloient attaquer & se défendre, supléoit à tout, indépendamment de leur Cavalerie, qui étant sur les ailes, se trouvoit trop éloignée pour en esperer le moindre secours dans une bataille rangée. Cette Infanterie intrépide faisoit si peu de cas de la Cavalerie ennemie, quelque expérimentée & déterminée qu'elle fût, qu'elle osoit bien l'affronter en rase campagne, & la mettre en fuite.

Pourquoi mêler ensemble plusieurs sortes d'armes dans un même corps, * Mont.
dit un de nos Maîtres, * *si non pour* cuculi.
faire voir l'extrême besoin qu'elles Mem. p.
ont l'une de l'autre, & le secours 186.
qu'elles peuvent s'entredonner. Les Romains, tout habiles & éclairés qu'ils étoient, ne penserent jamais à cette maxime à l'égard de leur Cavalerie, & rarement l'entremê-

lorent-ils de leur Infanterie légère, dans le temps que leurs ennemis, plus éclairés sur ce point, leur en montroient l'exemple. Ils ne comprirent jamais dans la seconde guerre Punique, que le petit nombre de Cavalerie les obligeoit à la soutenir, & à l'entremêler par corps avec ceux de leur Infanterie: ils ne se servirent jamais de cette ruse, & ne changèrent jamais l'ancienne méthode pour en prendre une meilleure: nous sommes aujourd'hui dans un semblable aveuglement.

Nous ne différons presque en rien dans la distribution de nos troupes, nous les rangeons de la même manière dans une action générale, avec cette différence, que nous mettons la Cavalerie aux aîles sur deux lignes, qui s'étendent bien au loin par la grande quantité que nous en avons, quantité qui est la marque la plus

évidente, & la plus certaine du défaut de notre discipline militaire; car c'est notre peu d'intelligence dans l'Infanterie qui a produit cette nombreuse Cavalerie presque toujours inutile dans les armées, & qui en fait la ruine comme celle de l'Etat.

Nous mettons l'Infanterie au centre sur deux lignes, & une réserve, nos bataillons sur quatre de hauteur, & nos voisins la mettent sur trois, maniere de se ranger qui ne sçauroit jamais soutenir contre un effort de Cavalerie: c'est combattre sur trop peu de hauteur, sur tout n'ayant que la bayonnette au bout du fusil, qui bien qu'excellente & nécessaire, n'est pas d'une assez bonne longueur pour supléer au défaut de la pique, ou de la pertuisanne. Voilà l'ordonnance de nos armées, nous n'en sçavons pas davantage. On peut dire que nous

n'avons qu'un seul ordre de bataille dans les pays ras & découverts, nous ne nous en écartons jamais, quoique de cette manière il ne soit pas possible aux corps d'agir & de se défendre indépendamment les uns des autres, & par eux-mêmes.

Il est rare, & très-rare même, qu'à l'imitation des Romains les lignes se succèdent les unes aux autres, & qu'elles combattent à différentes reprises dans un combat long, opiniâtre, & également soutenu, c'est-à-dire que la seconde ligne remplace la première, & que les corps rentrent les uns dans les autres, sans trouble, & sans se confondre. Tout cela fait voir la foiblesse de notre tactique, & le défaut de celle des Romains. L'expérience de plusieurs actions générales où je me suis trouvé, m'a fait connoître évidemment, qu'il n'y point de nation à qui l'ordre des Grecs, à l'égard de leur Infanterie,

Infanterie, convient mieux qu'à la Françoisse, dont je connois assez le génie. Je ne dis pas absolument l'ordre des Grecs; car il y auroit bien des changemens à faire. Ce seroit là le sujet d'une dissertation très-curieuse & très-instructive; mais ce n'est pas ici le lieu de proposer cette nouveauté.

Il n'y a pas long-tems que notre Infanterie étoit composée de deux manches de Mousquetaires, & d'une de Piquiers: on fit voir qu'il y en avoit trop, on les réduisit à un cinquième. Il falloit s'en tenir là, après l'introduction de la bayonnette au bout du fusil; car alors notre Infanterie se trouvoit avec toutes les armes nécessaires à tout événement; elle étoit en état de combattre également dans les plaines, & dans les pais couverts avec un égal avantage, & de résister contre la Cavalerie. Quelqu'un s'avisa de proposer au feu Roi la

* *M. de Vauban.*
* *Dan. Hist. de la Mil. Franc.*

N

suppression des piques, comme d'une arme fort inutile. Il donna pour exemple l'Empereur, qui les avoit supprimées en Hongrie dans la guerre contre les Turcs. Ce n'étoit pas une raison pour les ôter en France, celles qu'avoit l'Empereur ne sont pas les mêmes contre d'autres ennemis. Quoiqu'il en soit, en inspirant au feu Roi de retrancher cette arme, on lui donna un fort mauvais conseil, & son auteur avoit alors oublié son Infanterie, quoiqu'il fût d'ailleurs un des plus grands & des plus honnêtes hommes de son tems. Celui qui s'oposa à un conseil si étrange, qu'on dit être M. d'Artagnan, aujourd'hui Maréchal de Montelquiou, montra qu'il s'y connoissoit bien mieux que le premier. Qu'on ait écoté l'un plutôt que l'autre, & qu'on ait conté les voix plutôt que de les peser, c'est ce qui doit paroître singulier aux in-

telligens dans l'Infanterie ; car le feu Roi , qui étoit aussi grand , qu'il étoit sage , en consulta plus d'un. Qu'on ne me dise pas , pour autoriser le conseil du premier , que nos voisins nous ont imitez hors les Suédois ; ce n'est pas raisonner conséquamment. Un mauvais exemple qu'on suit , est toujours mauvais quelque nombre d'imitateurs qu'il ait à sa suite. On peut dire de tous les peuples qui nous environnent , ce qu'Homere disoit des Grecs , qu'il ne faut pas les combattre de loin , mais les joindre & les affronter. Cette maxime ne regarde pas seulement les François , mais généralement toutes les Nations du monde. Le combat qui se livre de loin , dit Odonagre dans Procope , est un combat où la fortune a beaucoup de part , & où la vertu a peine à se signaler ; au lieu que celui qui se livre pied contre pied ne dépend

N ij

que du courage dont la victoire est le prix-

Le plus fort argument contre la pique est un pur sophisme, ceux qui n'approuvent pas cette arme disent qu'un tiers de Piquiers ou un cinquième enlevoit le tiers ou le cinquième du feu de l'Infanterie. Mauvaise raison qui ne prouve rien, si l'on connoît un peu le caractère de la nation Française, & qui ne prouve guères plus à l'égard des autres. La véritable valeur ne consiste pas dans les combats qui se font de loin; mais dans le choc, & les coups de mains: c'est là le seul chemin qui nous mène à la victoire.

D'où vient, que les Romains, qui sont nos maîtres & nos pères, avant l'invention de la poudre, n'ont pas mis tout en armes de jet, en dardeurs, en archers, en frondeurs? il est pourtant certain que les Romains comme les autres, en

avoient très-peu. Ils sembloient même les mépriser, peut-être avec moins de raison que nous les nôtres. C'est sans doute, & je le répète, c'est que ce ne sont pas les combats qui se font de loin qui décident, & qui honorent une action, ils ne servent que dans ce qui peut incommoder l'ennemi aux endroits où l'on ne peut se joindre; encore n'est-ce pas le feu à certains égards, qui fait le mérite de la défense, ou de l'attaque dans un combat, ou dans les batailles, c'est l'arme blanche. Car dès qu'on aborde l'ennemi, comme c'est la règle, le feu n'a plus lieu; & le premier qui fait la démarche l'emporte infailliblement: dès qu'on veut mettre le feu en usage, le combat change de nature, on n'avance pas, & on ne peut avancer ni d'un côté, ni de l'autre, à moins que la peur ne s'en mêle dans l'un des deux partis. Il faut

du tems pour charger les armes , pour faire un feu suivi , & uniforme en tirant par rangs , ou par pelotons. Quel nom peut-on donner à ces sortes de combats où l'on s'évite , & où l'on se craint réciproquement ? Peut-on les appeler autrement que de grandes escarmouches , où l'on tuë bien du monde sans oser en venir aux mains ? Le moins brave , ou celui qui se trouve le plus mal conduit , s'imagine être le plus incommodé du feu de son ennemi , ou il ne voit pas le progrès du sien. Sur cette opinion il s'étonne du nombre des tuez ou des blesez , & cet étonnement met la confusion. Il perd alors de son terrain , & ce mouvement de retraite relève le courage des ennemis , qui n'avancent qu'à mesure que l'autre cède , ce qui dégénère bien-tôt en déroute entière. Il est rare qu'on en vienne aux mains , & celui qui

avance le premier est comme assuré que l'autre ne l'attendra pas. Cette maniere de combattre a presque passé en coûtume. Ce que je dis ici arrive presque toujours dans les affaires d'Infanterie, & encore plus souvent dans celles de Cavalerie. Il est de ces sortes de combats comme de ceux de mer, qui ne sont guéres plus sensez. L'on perd bien moins de monde, l'on court bien moins de risques à s'aborder, & l'on gagne plus. Je m'en raporte à nos Capitaines Corsaires plutôt qu'à ceux qui commandent des armées navales.

Je ne sçai si je ne me suis pas un peu trop arrêté sur les armes des anciens & des modernes, après en avoir déjà parlé dans mon Traité de la Colonne. Il étoit nécessaire pour une plus grande intelligence du sujet que je traite que je m'étendisse un peu sur cette matiere, & que je fisse bien com-

prendre la nécessité d'avoir de différentes sortes d'armes qui se soutiennent l'une l'autre. Quand je fais voir la nécessité d'introduire cette méthode dans l'Infanterie, on peut bien s'imaginer que je ne comprend pas seulement une pique, un fusil, une bayonnette comme armes ; je considère encore la Cavalerie comme une arme différente de l'Infanterie, les regardant toutes les deux comme deux armes qui doivent être entremêlées comme les autres, & se soutenir réciproquement. C'est ce que nous ne pratiquons pas ; peut-être ignorons-nous l'utilité de ce mélange, nous l'allons voir.

II. P A R T I E.

Montecuculi m'a prévenu dans ce que j'ai pensé de la nécessité de joindre la Cavalerie à l'Infanterie, & de faire soutenir l'une par

l'autre dans les combats de campagne. Ce grand Capitaine blâme fort la coutume que nous avons de séparer la Cavalerie de l'Infanterie , & d'abandonner chacune de ces armes à ses propres forces , sans que l'une & l'autre puissent s'aider, & s'entresecourir. Rien ne frappe davantage que cette vérité , & il est d'ailleurs certain que cet habile Chef d'armée étoit très-capable de nous donner des principes pour combattre avec plus de méthode ; mais il nous fait un mystère de cette méthode. Il ne fait que glisser sur la question ; il se contente de la proposer , il ne donne ni ordre , ni disposition. Peut-être qu'il n'avoit pas dessein de publier les découvertes de Tactique , qu'il pouvoit pratiquer un jour : c'eût été fournir des armes contre lui-même. Il étoit Général de l'Empereur , il se réservoir les coups de maître qu'il laisse devi-

ner à des écoliers éclairés qui savent profiter des leçons, & des découvertes des habiles-gens. Quoiqu'il en soit ce grand homme est mort avec son secret, & ne nous apprend rien dans ses Mémoires, sinon qu'il est absurde de séparer la Cavalerie de l'Infanterie dans une bataille rangée, & dans une situation où il soit libre au Général de ranger l'une & l'autre de ces armes où il lui plaît. Pour moi, qui n'ai aucune raison de faire mystère de mes découvertes de Tactique, ni aucune espérance de parvenir aux grades, où je puisse faire connoître un jour par les effets, la solidité de mes principes; j'ai crû qu'il étoit nécessaire d'en découvrir quelque chose.

On voit dans les Historiens de l'antiquité de grands Capitaines, qui ont reconnu la nécessité de remédier au défaut de l'usage ordinaire de mettre la Ca-

valerie sur les aîles, & l'Infanterie au centre. Tout l'expédient qu'ils trouvèrent fut d'entremêler les escadrons de pelotons de leur Infanterie légère. On ne sçait qui fut le premier auteur de cette méthode, je m'étonne que Tite-Live en ose donner l'invention aux Romains, Il avoit pourtant lu Polybe, lui qui en est le copiste; il ne pouvoit ignorer qu'Annibal s'étoit servi de cette méthode à la bataille de Trebie contre Sempronius, & les Grecs long tems avant les Cartaginois; au lieu que les Romains ne commencèrent à entrelasser leurs escadrons qu'au siège de Capouë dans la seconde guerre Punique. D'ailleurs qui sçait si les anciens Allemans, & les Gaulois n'avoient pas suivi cet usage avant les Grecs, & si ces premiers n'en étoient pas les inventeurs, car il paroît que dans leurs armées, ils avoient un corps d'Infanterie de-

Tite Live attribué les pelotons à Q. Numerius Centenier.

stiné seul & dressé pour combattre avec elle.

Tite-Live & Plutarque parlent des Basternes Peuples Gaulois, qui devoient venir au secours de Persée avec dix mille chevaux, qui chacun, selon la milice de ces peuples, avoit un Fantassin combattant avec eux. *Veniebant, dit-il, decem millia equitum, pars numerus peditum, & ipsorum jungentium cursum equis, & invicem prolapsorum equitum vacuos capientium ad pugnam equos.* Cesar dit à peu près la même chose parlant de la Cavalerie d'Arioviste. Ce grand Capitaine trouva cette méthode digne de remarque, & bien lui valut de s'en être servi à la bataille de Pharsale, il fit même plus, car il y ajouta des cohortes entières avec des pelotons, après avoir dressé les uns & les autres à combattre entrè les escadrons, sans cet expédient la vic-

*Ces. com.
de bel. Gal.
l. 6.*

toire lui échappoit.

Nous devons aux anciens le principe des pelotons entremêlez avec la Cavalerie. Je m'étonne que cette méthode n'ait pas été suivie de nos modernes. Je ne vois qu'un fort petit nombre de guerriers célèbres qui l'ayent pratiquée, & toutes les fois qu'ils s'en sont servis, ils ont remporté de grandes victoires, ces exemples ne se trouvent que de loin à loin. Le premier & le plus remarquable, est celui de la bataille de Pavie en 1525. Il m'importe d'autant plus de le citer, que je ne dois rien négliger pour faire voir l'excellence de ce principe, sur lequel je fonde une partie de ma Tactique.

Deux mille, ou quinze cent fantassins choisis, exercez de longue main à combattre entre les escadrons de la Cavalerie Espagnole, ataquent celle de France, qui étoit sans contredit la plus redou-

*Brant.
Hom. Il-
lustr.
Dan. Hist.
de Franc.
Franc. I.
Var. Vie
de Franc I.*

table de l'Europe. Ces Arquebustiers, la plûpart Basques, se répandirent & s'éparpillèrent par petites pelotes sur tout le front de la Gendarmerie Françoisse. Dès le premier choc cette Infanterie légère se jetta entre les intervalles des escadrons, les ataquade toutes parts, de front, de flanc, & sur leurs derrieres; voltigeant autour sans cesse & sans relâche, & s'échapanant avec une legereté surprenante, dès qu'on cherchoit à les joindre: revenant ensuite à la charge, ils faisoient pleuvoir une grelle d'arquebusades sur ces gros escadrons difficiles à remuer, & ataquiez en même tems de front par ceux des ennemis. Par cette nouvelle maniere de combatre, jusqu'alors inconnuë, cette brave Gendarmerie fut totalement défaite, & c'est principalement à cette ruse qu'est dûë la perte de cette bataille.

La journée de Pavie servit depuis d'exemple , & de leçon à plusieurs grands Capitaines qui mirent les pelotons en jeu. Je ne sçai si l'Amiral de Coligny n'a pas été le premier , après l'exemple de Pavie , qui s'en est servi dans nos guerres civiles. L'expérience lui fit bien-tôt connoître l'excellence de cette méthode , dont il ne se départit jamais dans tous les combats qu'il donna. Henry le Grand dans le tems qu'il n'étoit que Roi de Navarre , s'en souvint à la bataille de Contras. Il en connut si bien l'avantage qu'il la pratiqua dans toutes les autres qu'il donna contre ceux de la Ligue , & qu'il eût peut-être perdus sans ce moyen qui lui réussit toujours. Le Pere Daniel décrit ainsi cette manière de combattre. Il dit que l'emploi de ces pelotons étoit d'attendre de pied ferme les escadrons ennemis , & de ne tirer sur eux que de

304 *Nouvelles Découvertes*

Dan. Hist. de Franc. Vie de Henry III. soit pour cette fonction, continué-
 t-il, étoient tous gens de cœur &
 d'élite; résolus à périr, & à se voir
 passer sur le corps la Cavalerie en-
 nemie en cas de déroute. Ces petits
 Bataillons, comme il les appelle,
 étoient seulement de cinq de front,
 & autant de files; les premiers
 étoient ventre à terre, les seconds
 sur un genouil, les troisième pen-
 chez, & ceux de derriere debout,
 pour faire tous leurs décharges en
 même tems.

Gustave Adolphe, M. le Prince,
 M. de Turenne ont plusieurs fois
 pratiqué la méthode d'entrelas-
 ser les escadrons, & même d'y
 introduire des bataillons fraisez de
 leurs piques. C'étoit la grande res-
 source du dernier, & encore plus
 celle du Maréchal de Gassion, ex-
 cellent Chef de guerre, s'il en fût
 jamais. Il défit totalement Colo-

Vie de Gass.

redo au combat de Magnicourt. Il fit couler des pelotons entre les intervalles des escadrons, qui tuèrent une infinité de monde aux ennemis. Ces exemples devoient ce me semble, servir de leçon dans tous les combats.

On peut juger, partout ce que je viens de dire, si c'est une chose bien sensée & fort prudente, de fonder ses esperances sur deux corps qui ne sçauroient s'entrescourir, & dont l'un ne peut être défait sans emporter nécessairement la défaite de l'autre. Car si ces deux armes étoient égales, si elles pouvoient agir, & se soutenir par elles-mêmes, je ne mettrois point cette affaire en question; mais lorsqu'elles sont inégales, il est absurde de les faire combattre séparément. Car suposant dans les deux armées une égalité à tous égards, soit dans les troupes, soit dans les Généraux, su-

posant même que celui qui attaque l'emporte par la valeur de sa Cavalerie, & même par le nombre sur celle de son ennemi ; si celui-ci fait soutenir la sienne, & l'entrelasse de bons pelotons de son Infanterie, tous gens choisis, & de bons bataillons à ses aîles, il aura sûrement l'avantage sur son antagoniste. Si tant de grands hommes anciens & modernes, ont reconnu l'erreur où nous sommes, s'ils ont réussi pour avoir suivi la méthode de faire soutenir une arme par l'autre dans les combats de campagne, si enfin nous avons mille exemples, même de nos jours, d'une vérité si frappante, n'est-ce pas une chose bien étrange de ne les pas imiter dans cette pratique ?

J'édrai pourtant ce que je pense à l'égard des pelotons, entremêlez avec la Cavalerie, je ne les crois pas absolument capables

d'en empêcher la défaite contre la supériorité d'une Cavalerie vigoureuse & bien menée : il faut quelque chose de plus pour rassurer entièrement chacune de ces deux armes. Les pelotons qui se voyent séparés , & fort éloignés du centre où est l'Infanterie , ne laissent pas que de craindre , que si la Cavalerie lâche le pied & les abandonne , ils ne se trouvent exposés à toute la fureur de la victorieuse , sans espérance de secours de la part du corps de bataille. Si la Cavalerie n'est pas bonne , elle se défie d'un si foible secours , il faut encore quelque chose de plus pour lui inspirer la confiance & le courage ; voyons ce que c'est.

III. PARTIE.

Il y a des exemples dans la Vie de Henry le Grand , qui font ex-

trêmement au sujet que je traite, & qui me meneront pied-à-pied à mon nouveau système ; ces exemples devroient servir de leçons à tous les Généraux d'armées, & cependant peu de personnes, pas même nos Auteurs dogmatiques, ne les ont remarquez. Si tout cela ne fait pas preuve contre l'usage que je combats, il ne sera plus permis d'avoir raison.

Ce grand Roi connut parfaitement la nécessité de mêler & d'épauler la Cavalerie de l'Infanterie, & il pratiqua cette méthode dans presque toutes les batailles qu'il donna, & particulièrement à celle d'Ivry, qui est son chef-d'œuvre, & où il fit voir tout ce que la guerre a de plus profond & de plus achevé. Il rangea la plus grande partie de son Infanterie au centre, & sa Cavalerie sur les aîles ; mais les escadrons de celle-ci avoient à côté d'eux de gros

bataillons hérissés de leurs piques. Il n'y avoit rien à ajoûter à cette savante disposition, puisque chaque arme se trouvoit soutenüe par l'autre. Quoique la Cavalerie des Royalistes fût fort inférieure en nombre à celle des Ligueurs plus forts encore en Infanterie, les premiers ne laissèrent pas de remporter une victoire complète & décisive; les deux aîles firent le coup sans que le corps de bataille s'en mêlât trop. La cause de l'infortune des Ligueurs vint des précautions que le Roi prit aux aîles de sa Cavalerie; de sorte qu'on ne pouvoit ataqner un escadron qu'on n'eût aussi tôt affaire à deux bataillons alternativement mêlez avec la Cavalerie. Ce qui rendoit cette Infanterie inabordable, c'est qu'elle combattoit sur beaucoup de hauteur. Les flancs des escadrons, qui étoient fort gros se trouvant cou-

verts par cette Infanterie , il étoit impossible à ceux des ennemis d'en soutenir le choc & l'abord sans s'exposer à des bordées de moulquetades qui les obligeoient à lâcher bien tôt prise. Le Roi vainquit bien plus par son habileté que par la valeur de ses troupes.

Cette maniere de combattre, les bataillons & les escadrons alternativement mêlez , étoit bonne en ce tems-là , où les piques étoient en usage, les bataillons plus forts & sur plus de profondeur. Si les nôtres d'aujourd'hui combattoient sur huit de hauteur , & qu'on introduisît les piques, jointes à la bayonnette au bout du fusil, je doute que la Cavalerie osât les attaquer ni aborder une ligne d'escadrons entrelassée de bataillons, rangez & armez de la sorte. Cette méthode est excellente lorsqu'un Général se défie de sa Cavalerie, & c'est celle qui semble

le plus aprocher de la perfection : mais pour la mettre en usage , on ne peut se dispenser de donner des armes de longueur à l'Infanterie. Sans cela , quand même elle combatroit sur plus de hauteur , elle est incapable de résister au choc de la Cavalerie : au lieu que les chevaux s'épouvantent , & se cabrent aisément à la vûë & à l'ébranlement des piques , des halebardes , & des espons , qui les prennent de loin : nos bataillons & nos escadrons sont trop petits pour être entremêlez , & il ne faut faire aucun changement dans les uns , ni dans les autres pour bien des raisons , sinon dans les armes de l'Infanterie que je tiens imparfaites , si on n'y introduit la pique. Ce qui démontre cette vérité est , qu'il faut une certaine proportion , & plus de force dans les corps pour se ranger & combattre d'une certaine maniere , la bataille

d'Octhek nous en fournit un bel exemple.

Nos Généraux s'avisèrent, véritablement un peu trop tard, d'entrelasser les escadrons de bataillons. Les ennemis, qui venoient de passer le ruisseau sur plusieurs lignes redoublées de Cavalerie, après s'être précautionnez d'un feu d'Infanterie à notre flanc, se disposèrent à nous ataquier : nous crûmes en entrelassant nos escadrons de bataillons culbuter ces lignes, mais la partie n'étoit égale, ni dans le nombre, ni dans les armes, ni dans la manière de faire combattre ces bataillons : on ne laissa pas que de marcher à ces lignes dont on ne voyoit point le fond. Notre Cavalerie & notre Infanterie qui s'en aperçoivent, reconnoissent le foible de leur ordre. On charge pourtant, le choc fut rude & vigoureux. On enfonce une ligne, une autre succede tout aussi-

aussi-tôt. Les bataillons flotent à la première charge, parce qu'ils sont trop minces & sur un grand front. A la seconde ils se voyent à demi rompus. La Cavalerie se décourage & s'enfuit, nos bataillons qui ne sont pas si légers dans ces sortes de mouvemens, restent sous l'épée, seuls & abandonnez. L'ennemi victorieux de l'une, s'abandonne, se jette sur l'autre & la taille en pièces. Si nos bataillons eussent eu des piques, où qu'on les-eût tout au moins rangé sur dix ou douze de profondeur, (car cela étoit dans les règles) ils se fussent retirez bravement, & eussent résisté contre cette Cavalerie, & peut-être que la seconde ligne se fût introduite dans leurs espaces, ou eux dans ceux de la seconde, qui eût profité de la valeur de cette Infanterie. On dût s'apercevoir dans cette affaire que la bayonnette au bout

O

du fusil ne suffisoit pas contre un effort de Cavalerie. Si ceux qui commandoient au village de Bleintheim eussent compté véritablement sur l'avantage de la bayonnette, ils n'eussent peut-être pas délibéré un moment pour une retraite honorable; car qui pourroit s'imaginer que des gens qui voyoient des troupes disposées à tout eussent mieux aimé mettre bas les armes que de faire une glorieuse retraite, s'ils eussent été bien persuadés que la bayonnette au bout du fusil supléoit à la pique: s'ils le croyoient ils sont inexcusables, mais je suis persuadé qu'ils ne le croyoient pas. Véritablement je n'ai pas oui dire qu'on eût allegué cette raison pour justifier le parti que les Chefs prirent, au contraire presque tous étoient d'opinion de sortir. On ignore aujourd'hui cette affaire; quoiqu'elle soit presque étrangère à mon sujet, je suis

bien aise d'en dire un mot pour la justification des Officiers particuliers , comme des troupes malheureusement engagées dans ce village, je tire ces lignes de mon grand Ouvrage , car elles ne sont pas de cette Dissertation.

Les Chefs incertains de ce qu'ils feroient dans une conjoncture si triste , entendent des cris de toutes parts , qui venoient des Officiers & des Soldats de plusieurs Régimens de valeur & sans reproche , qui disent qu'il faut tous périr les armes à la main plutôt que de se rendre avec infamie. Sans doute que si on eût suivi cet avis , avec la bonne volonté & l'ardeur qu'on voyoit dans les troupes , on se fût retiré par une sortie généreuse & digne de gens de cœur. Qui doute qu'elles n'eussent passé sur le ventre d'un grand corps de l'armée victorieuse qui environnoit le village pour en empêcher

l'issuë. Le plus grand nombre fut de cette opinion ; mais l'avis des autres , qui étoient en droit de commander , prévalut sur le sentiment général , quoiqu'ils ne fussent pas tous réunis dans la résolution de se rendre prisonniers de guerre. On ne peut pas bien décider sur les raisons de blâme ou d'excuse de cette action , il y en a sans doute de deux côtez : mais je crois que dans les affaires extrêmes la témérité est toujours plus louable que le parti de la prudence. L'une peut nous garantir de la honte , & l'autre ne nous excuse pas dans l'esprit de tout le monde qui ignore la situation de nos affaires. A certains égards un coup désespéré laisse je ne sçai quelle idée brillante qui nous frappe davantage qu'un trop grand excès de prudence , qui bien que louable quelquefois , n'est connu que d'un très-petit nombre

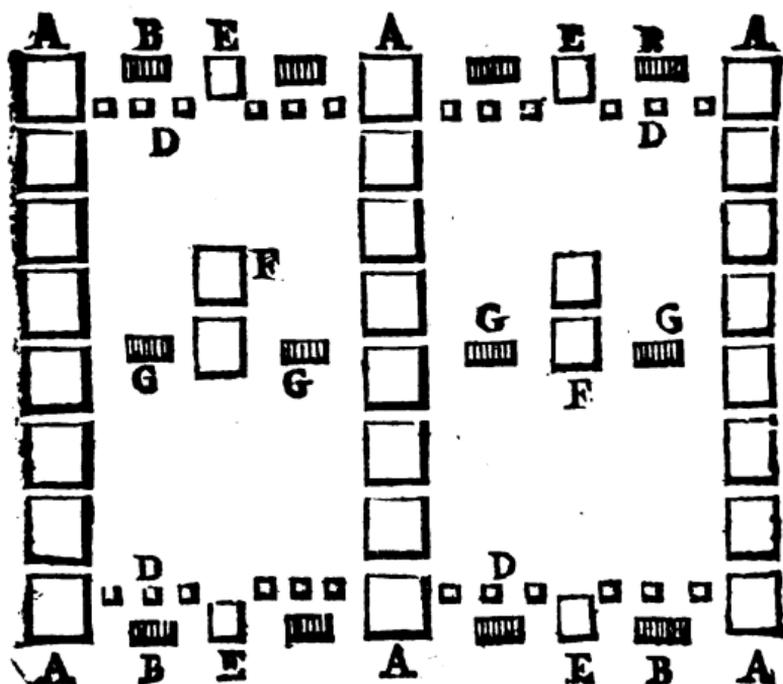
de personnes.

Si les Chefs, qui commandoient dans le village, eussent connu la Colonne, la retraite étoit aisée & certaine ; parce que les bataillons étant sur plus de hauteur que de front, les espons & les halebardes les faisoient presque entièrement, en se rangeant sur trois grosses colonnes A, de huit bataillons chacune. Huit escadrons de Dragons B ; rangez entre les espaces des colonnes ; les escadrons entrelassez de gros pelotons D, de Soldats choisis sur toute l'Infanterie & des Dragons à pied. Les 28. Compagnies de Grenadiers formant quatre corps E, de 400. Grenadiers chacun sur 16 de profondeur placez entre les espaces des escadrons des intervalles des colonnes.

Au centre des intervalles on pouvoit conserver une reserve de deux bataillons, ou sections de colonne

O iij

F, & de deux escadrons G, pour les accidens inopinez, ou pour les lâcher selon l'occasion.



Si les troupes qui étoient dans le village fussent sorties dans une disposition semblable, étoit-il bien aisé de résister au torrent de ces trois colonnes composées de Régimens d'une valeur éprouvée, & de quatre Régimens de Dragons? Je demande si les ennemis, quoi-

qu'animez par la victoire, se seroient bien trouvez d'une attaque si imprévûë. Il n'y avoit pas à faire du résolu, ni du déterminé contre le choc & la force de cette masse énorme d'Infanterie formée de l'élite d'une armée qui n'avoit pas combatu: elle pouvoit se retirer avec d'autant plus d'esperance de réussir, qu'il est rare que l'ennemi ne se relâche après la victoire. Ceux, qui comme moi se sont trouvez en plusieurs grandes actions, ont pû remarquer que les armées qui viennent de vaincre sont aussi désordonnées & débandées que les vaincus, & lorsqu'un habile homme conserve & fait tout d'un coup paroître un corps considerable de troupes serrées & en bon ordre, la victoire échape souvent à celui qui croit la tenir, & quelquefois un rien peut faire le coup. L'histoire ancienne & moderne est remplie de ces sortes d'exemples. Il

y en a de fort remarquables dans la belle histoire des Révolutions d'Angleterre du Pere d'Orleans.

Quoiqu'il en soit, de tout ce que je viens de dire contre les partisans de la bayonnette, il n'y a presque qu'une voix en faveur de cette arme. On s'est si bien mis dans la tête qu'elle supplée à la pique, sans en avoir le défaut, qu'on n'ose presque dire ce qu'on en pense de peur de passer pour singulier. La plûpart des gens de guerre, & nos Historiens même célèbrent cette arme, & prétendent qu'il n'en faut point d'autres, qu'elle se suffit à elle-même. Le Pere Daniel, dans la description qu'il fait des deux ordres de bataille de Montcontour, dit qu'une partie de l'Infanterie de l'Amiral de Coligny n'avoit point de piques; *armes alors qui passoient pour très-utiles contre la Cavalerie, & à qui on ne supléoit pas comme*

*Hist. de
Franc.
Charles
IX.
Hist. de la
Mil. Franc
l. 6.*

aujourd'hui par la bayonnette au bout du fusil. Ce savant Jesuite raisonne sur ce qu'il a oui dire à une infinité d'Officiers, parmi lesquels il s'en trouve qui devroient en sçavoir plus que les autres, si le rang & les grands emplois étoient un titre, qui les élevât au-dessus de leurs inférieurs du côté de l'intelligence : mais cela n'étant pas toujours on ne doit respecter leurs décisions qu'à bonnes enseignes, & il n'est jamais mal d'ajouter un correctif en attendant que la question soit vidée.

On demande aux partisans de la bayonnettes'ils savent quelque exemple d'éclat en faveur de cette arme contre la Cavalerie ? S'ils en ont quelqu'un qu'ils le déclarent, on leur promet de changer de langage. On les défie d'en trouver aucun, au lieu que la pique nous en offre une infinité.

Pour peu qu'on veuille faire at-

O v

tention à ce que je viens de dire, on jugera évidemment & l'on sera convaincu de la nécessité, je ne dis pas d'ajouter la pique à la bayonnette au bout du fusil ; car ce a le sent de reste ; mais de faire soutenir la Cavalerie par l'Infanterie ; c'est-à-dire, d'entrelasser l'une avec l'autre. Ces deux sortes d'armes ont un si grand rapport entre-elles, leur union & leur jonction sont si nécessaires & si importantes qu'on ne devroit jamais les séparer. Ce qu'il y a de bien surprenant, c'est qu'il ne paroît pas qu'aucun Officier d'Infanterie, ni pas même un seul de nos Auteurs Militaires aient remarqué ni réfléchi sur le principe de Henry IV. & que ce grand Roi n'ait été ni cité, ni même reconnu pour un de nos maîtres, & pour le plus grand homme d'Infanterie qui ait paru depuis les anciens ; cela n'est-il pas bien étrange,

pendant qu'on célèbre & qu'on parle de cent autres, qui seroient à peine ses écoliers.

Deux armes inégales étant jointes ensemble redoublent de force, de confiance, & d'émulation. C'est tout le contraire si on les sépare, & si on les abandonne à elles-mêmes dans une action générale pleine & entière.

Si une des aîles de la Cavalerie, ou toutes les deux sont ataquées, poussées vigoureusement & prêtres à succomber ; que fait-on ? on détache des escadrons de la reserve ; (car il est rare qu'on y mêle de l'Infanterie) qui marchent aux endroits qui se trouvent les plus pressez ; si ce coup manque tout est perdu ; on n'a garde si le combat s'étend sur tout le front, ou qu'on le craigne, de se dégarnir & de s'affoiblir nulle part. Ces sortes de manœuvres sont trop délicates & toujours dangereuses contre un

ennemi vigilant, qui ne manque pas d'en profiter. Voit-on qu'un Général envoie de l'Infanterie de la réserve au secours de la Cavalerie? il y porte la Cavalerie de la réserve, cela étant, chaque arme se trouve abandonnée à ses propres forces, sans aucune autre espérance de secours, & la défaite de l'une entraîne nécessairement celle de l'autre. Si l'ennemi habile & éclairé introduit des pelotons parmi la Cavalerie, il faut qu'ils fassent pancher la balance de leur côté, quand même cette Cavalerie seroit de beaucoup inférieure à l'autre.

La valeur des aîles n'influë en aucune maniere sur celle du centre, ni celle-ci sur les autres. Ce qu'il y a de fâcheux ici, c'est que la lâcheté de l'une de ces deux armes, porte un coup mortel à celle qui tient ferme, ou qui n'a pas combattu; si le victorieux profite

habilement de son avantage, & se joint à son Infanterie qui en est aux mains.

Ne faut il pas être du dernier aveuglement (qu'on me pardonne ce terme) pour ne pas reconnoître cette importante vérité. Le moyen que les aîles de cette Cavalerie si fort augmentée aujourd'hui, & qui s'étendent à plusieurs milliers de pas, puissent se porter assez promptement au secours de l'Infanterie ? *En bonne-foi*, dit Montecuculi, *quel secours ces deux corps peuvent-ils recevoir l'un de l'autre ? Il est clair que les aîles étant batûes, l'Infanterie abandonnée & découverte par les flancs, ne peut manquer d'être défaite.*

*Montecuc.
Mem.
p. 186.*

Mais c'est encore bien pis, si le centre est mis en déroute, la victoire est assurée, quelque intrépide, quelque bien commandée, que puisse être cette Cavalerie ; disons-en de même à l'égard de

l'Infanterie. La défaite de la Cavalerie de la gauche de M. de Waldek à Fleurus , entraîna la déroute de son Infanterie , la même chose arriva à la bataille de Rocroi. Si l'on dégarnit une aîle pour courir au secours de l'autre , le danger n'en devient que plus grand : on se voit alors attaqué à cette aîle affoiblie , avant que ce que l'on en a détaché puisse arriver assez à tems pour fortifier l'autre & la secourir. M. le Prince d'Orange nous en fournit un bel exemple à la bataille de Cassel ; car Mr. Duc d'Orleans , s'apercevant qu'il dégarnissoit sa gauche pour fortifier sa droite , profita de ce mouvement en grand Capitaine. Il fit avancer sa droite , chargea cette gauche , la renversa , & tourna habilement sur le flanc des Hollandois. Tout est plein de ces exemples , qui ne font que trop voir la nécessité d'entremêler une

arme avec l'autre ; car si Monsieur eût trouvé de l'Infanterie parmi cette Cavalerie, il eût trouvé à qui parler. C'est tous les jours la même chose, nous n'y voyons pas plus clair pour cela.

Qu'on ne me dise pas qu'on ne place la Cavalerie sur les aîles, que parce que cette arme, plus subite & plus rapide dans ses mouvemens peut se porter par tout, & que c'est en partie pour cette raison qu'on la partage aux aîles de l'Infanterie. Cette raison n'est pas solide. Où la porte-t-on cette Cavalerie ? Voit-on fort communément qu'elle coure au secours de l'Infanterie ? Que si l'on me dit qu'elle est capable d'un plus grand effort, je dis que ceux qui raisonnent ainsi n'ont jamais rien vû, ni rien connu à la guerre. Il n'y a rien de plus absurde, ni de plus faux que cette opinion. On ne sauroit me nier que la Cavalerie n'a

rien de plus foible que ses flancs, ses derrieres ne le sont pas moins, qu'on gagne le flanc ou la croupe d'un escadron, il n'y a plus de remede: qu'elle aborde, qu'elle s'abandonne sur un bataillon fraisé de ses piques & de ses bayonnettes, & sur plus de profondeur que de front, elle s'y brisera comme un verre, témoin le Roi de Suède avec sa Cavalerie intrépide qui ne put rompre le Général Schoulembourg. A l'égard de ses armes elle n'en a pas de plus forte & de plus redoutable qu'une épée de bonne longueur, c'est-à-dire la Suédoise, ou l'Espagnole. Le mousqueton lui est même nuisible, inutile, & embarrassant; je dis nuisible, car on ne voit pas qu'une Cavalerie brave & intrépide, comme la maison du Roi en fasse grand cas: elle met l'épée à la main. On doit toujours bien augurer & penser toujours avantageusement d'une Ca-

valerie qui ataquel l'épée à la main, & très-mal de celle qui se sert du mousqueton, ou de son feu. Si jamais nous revoyons la guerre, & qu'il se trouve quelqu'un assez puissant & assez sensé pour supprimer le mousqueton, l'on reconnoitra bion-tôt qu'il aura rendu un grand service à son país. Car dès qu'on ôte le mousqueton, il faut nécessairement que le Cavalier aborde son ennemi & combatte l'épée à la main. Le voilà dans son avantage. Je reviens à mon sujet.

Un bataillon peut faire front de tous côtez, en doublant & triplant ses files. Dans cet état les évolutions sont bien plus promptes, plus accélérées, & moins dangereuses que celles d'un escadron, & s'il est fraisé de ses piques, des espons, des halebardes, & des bayonnettes au bout du fusil, avec un feu suivi & bien

ménagé, il n'y a point de Cavalerie qui ose l'aprocher. C'est une affaire sérieuse que de l'ataquer, on y pense plus de deux fois avant que de prendre ce parti. Il se suffit à lui-même en tout tems, & en tous lieux par ses diverses sortes d'armes. Car je suppose un cinquième de piques.

Ce qu'il y a encore de dangereux & de défectueux dans l'usage que nous suivons dans notre Tactique, c'est qu'en séparant une arme de l'autre, en mettant l'une aux aîles, & l'autre au centre, si celui qui veut ataquier, ou qui craint de l'être, est plus fort en Cavalerie que son ennemi, ou s'il compte plus sur l'expérience, & la valeur de la sienne, & qu'il se défie en même tems du courage de son Infanterie qu'il ne veut pas engager, rien ne l'empêche de la refuser à son ennemi, en avançant & poussant les aîles de la Ca-

valerie en avant aux points A , pendant que son Infanterie B , attend le succès de la Cavalerie pour charger l'Infanterie ennemie. Il y a mille exemples dans les Auteurs anciens & modernes de ces sortes de stratagèmes. Polybe en rapporte un célèbre de Scipion contre Asdrubal * en Espagne.

* Frere
d'Annibal

Je demande à celui qui ne s'attend pas à une semblable manœuvre s'il se trouvera fort bien d'avoir mis sa Cavalerie aux aîles , si fort éloignées de son Infanterie ; car comme elles s'étendent fort loin il est impossible qu'une arme puisse marcher au secours de l'autre , & quand même cela se pourroit , voit-on que cela se fasse ? on s'est si bien mis dans la tête qu'il faut que chaque arme combatte au poste où elle est , sans secourir l'autre , que cela est presque passé en coutume , au lieu qu'en les entre-mêlant toutes les deux , on ne peut

attaquer l'une sans avoir l'autre en tête, comme je le ferai voir bientôt, selon que je l'ai pensé dans mon système de Tactique; car en se rangeant, selon la coutume ordinaire, si la Cavalerie est attaquée, l'Infanterie qui est au centre, & qui craint que celle de l'ennemi, qui la tient en échec, ne marche à elle, n'ose faire le moindre mouvement, ni se dégarnir nulle part. D'ailleurs, tous ces mouvemens de troupes qu'on tire du centre, ou d'une aîle de Cavalerie pour porter du secours à l'autre, lors que celles de la réserve ne suffisent pas, ne se font pas dans un instant, il faut du tems, outre que les actions de Cavalerie ne sont guères disputées comme celles d'infanterie. En vérité n'est-ce pas une folie que de mettre le salut d'une armée en une seule arme, abandonnée à elle-même, lorsqu'on peut l'assurer par une autre.

Croit-on que l'ennemi, victorieux à l'extrémité d'une aîle, demeure en si beau chemin; il repliera tout court sur ce qui reste en entier, se jettera sur les flancs, envelopera cette aîle de toutes parts. Si la seconde ligne marche au secours, il fera marcher la sienne avec d'autant plus d'avantage, & d'assurance de vaincre qu'il sera déjà victorieux de la première. Si toute cette aîle de Cavalerie est batuë, chassée & enlevée hors de son terrain, que deviendra l'Infanterie ainsi dénuée & dépoüillée de son prétendu soutien? Peut-elle s'empêcher d'être envelopée par la Cavalerie victorieuse? Ne se trouvera-t-elle pas ataquée de front par l'Infanterie ennemie soutenue encore de la Cavalerie, qui vient de vaincre?

Il est rare de rencontrer dans une armée une égalité de conduite, de courage, d'expérience &

334 *Nouvelles Découvertes*
de bonne volonté dans les diffé-
rens corps qui la composent. Il y
a toujours du plus ou du moins.
Ils n'ont pas tous une égale con-
fiance les uns aux autres. Il y en
a plusieurs de réputation, & d'au-
tres sur la valeur desquels on com-
pte peu, ce seroit une espèce de
miracle si cela n'étoit, & cela se
rencontre dans les armées les plus
braves & les plus aguerries, & c'est
ce plus ou ce moins qui décide or-
dinairement de la victoire, ou du
mauvais succès d'une bataille. Je
dis ordinairement, car cela n'arri-
ve pas toujours, le moins cause
quelquefois la perte du plus. Trois
mauvaises brigades ameutées en-
semble peuvent faire le coup, mal-
gré la fermeté des dix autres; cel-
les-ci, dans des conjonctures favo-
rables, réparent souvent la faute
des trois autres. Quelquefois une
seule brigade à la seconde ligne
réparera le désordre de deux, &

remplacera celles qui auront fui ou perdu leur terrain à la première, c'est ce que fit de Seuil * avec la sienne à la bataille de Castillon, que M. de Medavid gagna avec tant de gloire.

* Colonel
de Bigarre.

On réussit en certaines rencontres par la valeur d'une arme, & l'on est souvent battu par la faiblesse, ou la mauvaise conduite d'une autre. C'est une chose qu'on doit bien considérer, & bien méditer avant que de former ses brigades, & faire en sorte que le nombre des mauvais bataillons ne l'emporte pas sur le petit nombre des bons.

Si la Cavalerie est excellente, l'Infanterie vaudra peut-être moins, si elle vaut moins, & celle de l'ennemi plus, celle-ci sera victorieuse; mais si l'on mêle une bonne Cavalerie avec une Infanterie médiocre; les deux armes mêlées & unies ensemble devien-

dront toutes les deux égales en force & en confiance , & l'émulation naîtra de leur jonction. Si la Cavalerie est mieux menée & mieux commandée que l'Infanterie , qui peut douter que cela ne fasse une différence ? & par conséquent l'une est, à certains égards, inférieure à l'autre ; il s'ensuit de là qu'il n'y a plus d'égalité entre-elles , quand elles seroient égales en tout le reste.

Si on les fait combattre séparément , selon la coûtume ordinaire , s'il y a d'habiles Officiers dans la Cavalerie , & que l'Infanterie en manque , il est certain que celle-ci se trouvant trop éloignée de l'autre , ne recevra ni secours , ni conseil de ceux qui commandent à cette Cavalerie. Il est rare , comme je l'ai montré ; que cela soit autrement dans une armée , qu'il n'y ait du plus ou du moins & c'est , je le repète encore , ce plus

plus ou ce moins qui rend nécessaire l'union & le mélange d'une arme avec l'autre ; car quand l'infanterie revenant à ses piques, seroit en état de se soutenir indépendamment de la Cavalerie, il ne seroit pas moins d'une nécessité absolüe de la mêler avec l'autre, puiſque la Cavalerie plus foible ne ſçauroit combattre ſeule ſans l'appui d'une arme plus forte ; elle combatra même avec plus de confiance, ſe voyant ſoutenuë par des corps impénétrables à la Cavalerie. Cela eſt ſans réplique.

Supoſons que l'ennemi, plus fort de quelques eſcadrons, ou de quelques bataillons, joigne avec cet avantage, une valeur égale à celle qui lui eſt oſoſée ; il eſt incontestable que le nombre, pour petit qu'il puiſſe être, fera pancher la balance. Cet avantage eſt toujours très - conſidérable dans un courage, & une expérience

P

ce égale des deux côtez. Si cette Cavalerie est rompuë & défaite, avant que l'Infanterie ait rien fait, toute l'intrépidité, toute la valeur de celle-ci ne lui servira de rien, & ne fera tout au plus que retarder sa perte de quelques momens.

Ne seroit-ce pas une chose bien étrange, après tout ce que j'ai dit, contre la distribution ordinaire des troupes dans une bataille rangée, qu'il se trouvât des gens assez entêtés, & assez opiniâtres pour demeurer fermes contre l'évidence de ma proposition ? car les preuves que je donne sont démontrées s'il en fût jamais ; mais il ne sert de rien de détruire si on ne réédifie en même tems. Combattre un système seulement pour le combattre, sans avoir rien de meilleur à proposer, ce n'est pas avancer dans la recherche de la vérité ; je fais un meilleur usage de mon esprit. Je cherche à dé-

couvrir cette vérité, & à l'établir sur des principes vrais & solides, afin qu'on puisse agir dans les occasions avec plus de certitude, & que le hazard n'ait plus tant d'influence dans les affaires de la guerre.

Si l'on convient de tout ce que je viens de dire, si l'on avouë, si l'on se rend à des vérités si évidentes & si bien démontrées, il faut nécessairement reconnoître que l'usage que je combats, est évidemment contraire aux règles de la guerre & du bon sens. Voici mon systême dans l'ordre & la disposition de mes troupes, dont nous donnons l'analyse, & les observations qui en feront voir la solidité dans toute son étendue.

*Ordre de Bataille selon le systême
de l'Auteur.*

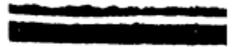
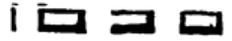
L'armée étant sur deux lignes,
P ij

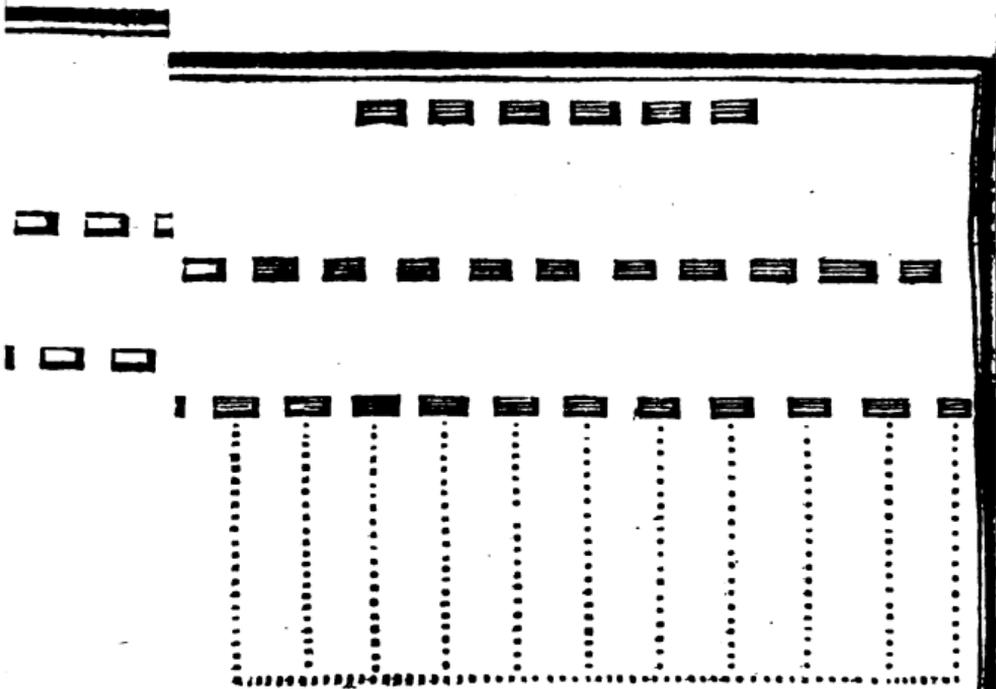
l'Infanterie sur huit de hauteur, j'entrelasse la Cavalerie C, & l'Infanterie D, par brigades alternativement. La Cavalerie par demi brigades, ou par brigades entieres entre celles d'Infanterie.

Les deux brigades des aîles E, apuyées & couvertes des colonnes F, de trois, ou de quatre bataillons chacune. Chaque bataillon à douze ou seize de hauteur, & fraisé de ses piques.

Les escadrons entrelassez des pelotons G, chacun de vingt-cinq fusiliers d'élite, ou de Grenadiers, ces pelotons seront d'abord portez à la queuë de chaque escadron pour passer à l'instant qu'on s'aborde dans les intervalles, & se couler entre ceux des ennemis, & les prendre en flanc. Ces pelotons ne doivent faire leur décharge qu'à bout portant, & ataquier ensuite la bayonnette au bout du fusil.

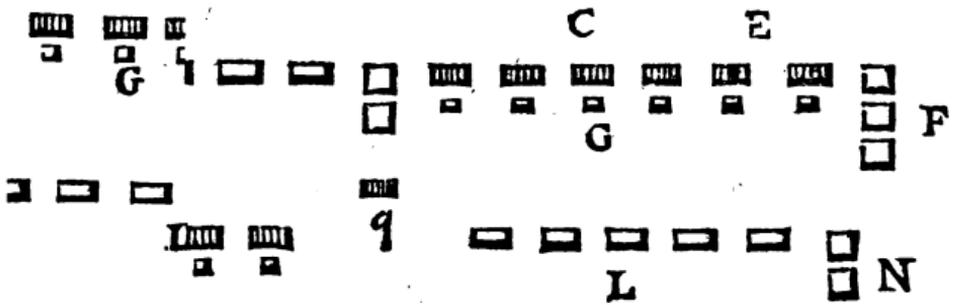
p. 34





A

C



C

E

G

G

F

q

L

N



P

Je fortifie le centre de la première ligne des colonnes K, outre celles des aîles.

La seconde ligne dans le même ordre que la première : elle ne diffère de celle-ci, sinon en ce que chaque brigade de Cavalerie de la première se trouve soutenue à la seconde ligne par une autre d'Infanterie L, & celles d'Infanterie de la Cavalerie M.

Les aîles de la seconde appuyées aux colonnes N, dans le même ordre que celles du centre.

La réserve P, composée des Dragons partagez en trois corps. Ceux qui sont à pied, par pelotons, entre les escadrons de la première ligne.

Les Hussars Q, entre les deux lignes, aux aîles & au centre.

*Observations sur cet ordre
de Bataille.*

La seule exposition de la Figure qui sert à la démonstration de cet ordre de bataille , suffiroit aux Officiers habiles & expérimentez pour la leur faire comprendre, sans qu'il fût besoin de discours qui l'expliquent ; mais ceux qui ne le sont pas , & qui cherchent à s'instruire ne le comprendront peut-être point , & c'est principalement pour ceux-là que j'entre dans l'explication , & dans l'analyse de cette disposition par des preuves claires & évidentes, quoiqu'on ose pourtant assurer que les plus intelligens y trouveront des choses auxquelles ils n'ont jamais pensé.

Si nos escadrons étoient aussi gros aujourd'hui , qu'ils l'étoient il y a environ un siècle & demi,

& que les uns & les autres combattissent sur autant de profondeur, j'approuverois, à certains égards, la méthode de Henry le Grand, à la bataille d'Ivry, qui entrelassa ses gros escadrons de bataillons, capables eux seuls de soutenir contre tout effort de Cavalerie; celle-ci étoit plus brave & plus vigoureuse que la nôtre d'aujourd'hui, parce que la plus grande partie étoit composée de Noblesse. Elle n'avoit pour toute arme offensive, que l'épée & les pistolets, il y avoit même des lanciers. Toutes ces armes jointes aux défensives faisoient qu'on en venoit bientôt aux armes blanches: cela rendoit les combats plus longs, & plus opiniâtres, & les escadrons plus difficiles à rompre, ce qui fit imaginer d'abord les pelotons, & par la suite l'entrelassement des bataillons entre les escadrons. On eût dû s'en faire une règle con-

stante. Peu à peu on se défit d'une méthode si excellente, & elle est aujourd'hui entièrement oubliée, elle me semble pourtant plus nécessaire que jamais, parce que notre Cavalerie est entièrement dénuée d'armes défensives : d'où vient que celui, qui le premier joint l'ennemi l'épée à la main, & sans tirer un seul coup en a raison. C'est le grand secret, c'est ce secret, qui rend la Maison du Roi si redoutable.

J'ai déjà dit les raisons qui m'empêchent d'embrasser la méthode de ranger alternativement les bataillons à côté des escadrons. Nos Peres qui s'en sont servis ne le faisoient pas sans de grandes raisons, excellentes dans ce tems-là ; mais mauvaises & dangereuses dans celui-ci : car pour se ranger de la sorte, il faudroit combattre par gros corps, ce qui renverseroit tout l'ordre de notre Tactique, &

ne vaudroit rien à tous égards ,
comme il me seroit aisé de le dé-
montrer.

Tout ce que j'ai dit plus haut
contre ce principe, m'a fait connoître
qu'il n'y avoit rien de mieux
à faire que de ranger les brigades
de Cavalerie alternativement avec
celles d'Infanterie : les unes étant
à côté des autres , chaque arme
est appuyée & soutenue par l'au-
tre ; & ce qui rend encore cette
disposition plus parfaite & plus as-
surée , c'est que les brigades de
Cavalerie de la première ligne se
trouvent soutenues par celles d'In-
fanterie , & celles d'Infanterie par
celles de Cavalerie ; ainsi chaque
arme se soutient réciproquement :
car rien n'encourage plus la Ca-
valerie que lorsqu'elle se voit sou-
tenue par l'Infanterie , & celle-ci
par l'autre.

Ces grands corps ainsi entre-
lassés , sont assez considérables :

pour décider dans une action , & se maintenir fermes indépendamment les uns des autres. L'émulation devient plus grande entre les brigades , car toutes concourent à se soutenir réciproquement. L'intérêt de celle qui soutient à la seconde ligne , est d'aider & de soutenir celle qui combat vis-à-vis d'elle à la première : il y va de la gloire de toutes les deux , chacune prend confiance en l'autre , & cette confiance augmente par le secours que l'une attend de celle qui la soutient ; de-là l'émulation & l'espérance de vaincre :

Chacune est assurée de combattre sous les yeux de son Général , & ceux qui commandent mettent tous leurs soins à faire preuve de leur courage & de leur conduite , sans craindre que les brigades qui sont à côté puissent enlever la gloire d'une belle action. Les brigades de Cavalerie &

d'Infanterie dans l'ordre ordinaire de bataille, sont confonduës les unes avec les autres. On ne sçauroit les distinguer, au lieu que chaque arme dans mon nouveau systême, c'est-à-dire une brigade de Cavalerie se distingue aisément par ses manœuvres, entre une autre d'Infanterie.

A l'égard des Officiers Généraux, dont le petit nombre bien choisi est toujours le meilleur dans une armée, comme dit Homère, le Général doit fixer leur poste, & le nombre de brigades à leurs ordres, sans qu'il leur soit permis d'en passer les bornes, & de s'en éloigner sans un ordre exprès.

Mr le Prince Eugene pratiqua cette excellente méthode à la bataille de Malplaquet, parce qu'il en vit la conséquence, dans un país de bois, fourré & rempli de chicanes. Car il se trouve souvent des

Généraux si curieux & si zélez ; qu'ils quittent leurs postes pour se faire voir aux endroits où ils sont quelquefois les moins nécessaires , & qui s'en éloignent lorsqu'on en a le plus besoin. Apparemment ce grand Capitaine se souvint de ce Vers de Martial :

Mart. l. 7. *Quisquis ubique habitat ,
Maxime , nusquam habitat.*

Ils se multiplient, ils se trouvent par tout sans être nulle part. En effet on remarque que cette méthode a fait tuer un bon nombre de Généraux , qui sans elle , seroient encore en vie : cette politique est excellente pour faire parler de soi , sans avoir rien fait , ni sans aucun risque ; car on ne manque pas de publier qu'un tel s'est fait voir par tout : mais on n'a garde de dire qu'il a combattu par tout , & qu'il s'est exposé aux

plus grands dangers. Si les Généraux faisoient un bon choix, cette loi ne seroit pas nécessaire: je leur conseillerois d'écrire ce Vers dans leurs tablettes pour s'en souvenir dans l'occasion.

Les pelotons que j'introduis entre les escadrons combattent avec d'autant plus de hardiesse & de confiance, qu'ils se trouvent délivrez de la crainte de se voir passer sur le corps, & d'être taillez en pieces, si les escadrons, entre lesquels ils combattent, sont rompus & prennent la fuite. Ces pelotons ont leur Infanterie qui leur prête la main, & une retraite toute prête: ils peuvent se joindre aux colonnes, ou à l'Infanterie de la seconde ligne qui doit marcher pour réparer le désordre dès qu'elle s'aperçoit que les affaires sont en balance, & ne pas attendre l'extrémité. J'ai remarqué plusieurs fois, que lorsque l'Infanterie vient

au secours de la Cavalerie, dans une affaire qui commence à se gâter, celle-ci se remet aussi-tôt du désordre, & se rallie. Il en est de même de l'Infanterie qui sent venir la Cavalerie à son aide; mais quand deux armes semblables vont au secours l'une de l'autre, cela ne fait pas un si grand effet sur le cœur de ceux qui vont à leur ruine, la honte produit souvent de grands effets. Une arme ne veut pas devoir son salut à une autre, & fait tous ses efforts pour avoir elle seule la gloire d'une victoire, ou d'avoir bien combattu.

Ceux qui rejettent tout ce qui n'est pas universellement reçu & pratiqué des Généraux d'armées, feront peut être choquez des nouveautez que je propose, & particulièrement de mon ordre de bataille: Ils trouveront mauvais que je me sois formé pour maxi-

me, non seulement l'entrelasement des brigades de Cavalerie & d'Infanterie alternativement dans nos deux lignes ; mais encore que j'entremêle mes escadrons de pelotons d'Infanterie. On ne sçauroit me disputer ni révoquer en doute mes pelotons. Les exemples anciens & modernes les appuyent de telle sorte que je ne vois pas qu'il soit possible de repliquer. Si la plupart font si prévenus contre les anciens qu'ils leur refusent leurs suffrages, & qu'ils ramassent toute leur admiration & leur estime pour les grands Capitaines modernes, ceux-ci leur fournissent peut-être un aussi grand nombre d'exemples & d'exemples respectables. J'en ai cité un grand nombre dans ma première Dissertation. Les Grecs, les Romains, les anciens Gaulois, & les Peuples les plus barbares en fournissent. S'il faut descendre

beaucoup plus bas , François I. à la bataille de Pavie , l'Amiral de Coligni , Henry I V. deux régnes plus bas , nous trouverons dans celui de Louis XIII. de Louis XI V. & dans les grands hommes de leur tems , le grand Gustave-Adolphe dans toutes les batailles qu'il donna , Charles-Gustave même , le Duc de Veimart , le Prince Henry de Rohan dans ses écrits comme dans la pratique , le Maréchal de Guébriant, Mr le Prince de Turenne , Montecuculi , le Maréchal de Gassion , Charles IX. Roi de Suède , Mr le Prince Eugene , &c. On ne sçauroit trop souvent recommander aux Princes & aux Généraux d'armée une méthode si excellente , & si digne d'être imitée.

Quand je pense aux anciens Allemans , & à cette Infanterie légère d'Arioviste , laquelle étoit

dressée & disciplinée uniquement pour combattre parmi la Cavalerie, & que Cesar admire dans ses Commentaires; il me vient dans la pensée de proposer un corps d'Infanterie de mille hommes, composé de Montagnards dressés par un fréquent exercice à cette manière de combattre. J'ai travaillé sur cette matière dans un Ouvrage manuscrit, où je donne non seulement les armes qui conviennent à cette sorte de troupes & la manière de les exercer pour combattre par pelotons & se remettre en corps par la jonction & la réunion de ces mêmes pelotons; mais encore leur habillement. Il faut qu'on convienne que ces sortes de troupes ne le céderoient pas à nos Grenadiers, & seroient sans doute beaucoup plus utiles. A l'égard de leurs armes il faudroit leur donner un fusil de bonne longueur, & la bayonnette

bien trempée, tranchante, forte de pointe, & de deux pouces dans sa plus grande largeur. Les fusils de l'invention de la Chaumette seroient excellens ; mais je crois en avoir trouvé un plus parfait & exempt des défauts de l'autre, dont la bale forcera comme dans le premier, à peu près dans les principes de celui qui est entre les mains de Mr de Valiere. Voilà peut-être un écart, je ne crois pas que qui que ce soit m'en sache mauvais gré.

Ce qu'il y a encore de plus avantageux dans cet ordre de bataille, c'est qu'on ne sauroit tomber sur une brigade d'Infanterie qu'on n'ait affaire en même tems à une autre, ou à une moitié d'une autre de Cavalerie si on les forme de douze escadrons, ni sur une de Cavalerie qui ne soit soutenuë & appuyée par une autre d'Infanterie, dont les batail-

lons épais, ferrez, & fraisez de leurs piques ne s'épouvantent guère de la Cavalerie ennemie, non plus que de l'Infanterie, si elle combat selon la méthode ordinaire. D'ailleurs les armes étant mêlées par grands corps, c'est-à-dire par brigades alternativement, l'attention du Général est moins partagée dans le détail du combat, elle se trouve presque réunie à un seul objet. Il voit tout ce qu'il a à faire, les remèdes sont toujours présents, & naissent de la chose même. Il ne sauroit courir à une arme qu'elle ne se présente à ses yeux, il est partout. Il n'en est pas ainsi de l'ordre ordinaire. Si le Général se trouve à l'Infanterie, il ne voit rien de ce qui se passe à sa Cavalerie, & s'il court à celle-ci, il ignore tout ce qui se fait à l'autre: souvent une brigade de deux bataillons seroit capable de fau-

ver une aîle de Cavalerie; mais comme l'Infanterie s'en trouve trop éloignée, on ne sçait quel remede y donner. Si l'on m'allégué les Dragons, je répondrai que c'est une arme excellente, & à l'usage qu'on en fait: on me permettra cependant de dire, qu'il me paroît qu'on ne connoît pas trop bien ces sortes de troupes. Je les poste à la reserve pour les porter où il sera besoin, plutôt pour mettre pied - à - terre en arrivant, que pour charger par escadrons, comme la Cavalerie. Trois gros pelotons, de cent vingt Dragons chacun, à dix de hauteur, sont plus respectables & plus à redouter pied - à - terre, que s'ils formoient trois escadrons, & ces trois pelotons joints ensemble, selon l'occasion, passeront par tout.

Lorsqu'une armée est rangée dans une plaine rase & découper-

te, où les aîles sont en l'air, sans être appuyées à rien ; que fait-on ordinairement lorsqu'on craint d'être débordé ou qu'on l'est ? on les couvre de chariots, d'arbres coupez, ou de chevaux de frise, ou autres obstacles. Foible ressource ; car pour peu qu'on perde du terrain elle nous échape : les avantages ne sont pas mobiles, & quand ils le seroient, ils se perdent par le moindre mouvement retrograde. Le moyen dont je me sers est plus simple, plus assuré & plus difficile à vaincre. Je couvre mes aîles par de bonnes colonnes, capables de résister & de rendre vains & inutiles tous les efforts de la Cavalerie la plus vigoureuse. Les aîles étant si bien flanquées, il n'y a rien à craindre, quand même l'ennemi les déborderoit, ou les outrepasseroit d'un grand nombre d'escadrons.

Je fortifie le centre de ma pre-

miere ligne de deux colonnes fort près l'une de l'autre, pour faire effort de ce côté, comme le coup capital d'où dépend la victoire ; car tout est perdu lorsqu'une armée est ouverte au centre, comme je l'ai si souvent répété.

Les petites colonnes que je poste entre les deux premières brigades de Cavalerie & d'Infanterie des aîles les fortifient, & les rendent impénétrables de ce côté-là, comme elles le sont par tout ailleurs par le voisinage des autres colonnes, outre que les bataillons étant sur dix de profondeur à la première ligne, on juge aisément que leur force est en eux-mêmes, & indépendamment de celle des bataillons qui sont à côté ; car comme tout dépend des têtes à la guerre, & du premier choc de la première ligne, il est besoin que celle-ci soit plus forte que la seconde,

qui soutient , soit dans l'épaisseur des bataillons, comme dans le nombre des troupes.

Cette seconde est dans le même principe que la première , sinon que la distribution des armes n'est pas semblable, une arme soutenant l'autre , la Cavalerie , l'Infanterie : & celle-ci la Cavalerie. Ces deux lignes ne sont pas abordables à leurs flancs , & l'on peut dire qu'elle est sur quatre fronts, comme le *Plesion* des Grecs.

La Cavalerie légère , où les Hussards sont postez entre les deux lignes, divisez en trois corps, au centre, & aux ailes, pour être plus à portée de profiter des avantages qu'on peut remporter à la première ligne , & pour être mis aux trousses des fuyards, pour empêcher le ralliement. Dans tout ce que je viens de dire ici je suppose les deux armées égales en valeur & en expérience, & même l'ex-

nemi plus fort ; mais inégal dans l'avantage des armes , & rangé selon la méthode ordinaire , en mettant ces deux ordres en oposition il est aisé de juger de l'avantage du mien , & du défaut de l'autre.

Je ne parle pas ici des intervalles d'un corps à l'autre. On sçait assez que ces corps ne sont jamais bien complets , & par conséquent on ne doit pas les rendre égaux à leurs fronts. On doit les resserrer de six grands pas , quand les bataillons & les escadrons seroient complets sur le champ de bataille : cet espace n'empêchera jamais qu'ils n'entrent librement les uns dans les autres ; mais ce n'est pas ici le lieu de traiter cette matiere, j'en parle assez amplement dans mon *Traité* manuscrit de *Tactique*. A l'égard de l'espace de ma premiere à ma seconde ; je donne 100. pas. Si on en laisse plus on peut
tomber

tomber dans de grands inconvéniens.

Il ne manquera pas de gens qui diront que l'ennemi se réglera sur ce qu'il voit , & qu'il osera un ordre semblable. Ceci n'est pas une objection contre mon systême, quoique bien des gens me l'ayent faite , c'est plutôt un aveu de sa force. Mais on ne pense pas qu'il est impossible de prendre ce parti au moment que les armées sont en présence. Je veux pourtant que le Général ennemi soit bien informé du dessein de son antagoniste , & qu'il prenne le parti de se ranger de la sorte , il y pensera plus de deux fois ; car les mouvemens sont délicats en présence d'une armée, & je doute même que nos tacticiens , en fait de mouvemens généraux , attapent bien ce remuement d'armes différentes : d'ailleurs nous sçavons qu'il y a peu d'Officiers qui s'attachent à l'étu-

Q

de de la grande tactique qui n'est guères connuë. Cette science ne consiste aujourd'hui que dans certaine routine qui en fait tout le profond, quoique cette savante partie de la guerre ait ses principes & ses règles comme les autres sciences, sans qu'il soit besoin de recourir à l'expérience pour s'y rendre habile; après tout ce n'est pas un avantage d'imiter son ennemi dans la disposition de son ordre. Vegete est mon garand dans cette proposition; car il met à la tête de ses règles générales, que *dans les affaires de la guerre ce qui est à notre avantage est ruineux à l'ennemi, & que ce qui lui est utile nous est toujours contraire. Sur ce principe ne faites jamais rien, dit-il, qu'il puisse désirer que vous fassiez. Ne manquez à rien à quoi il puisse souhaiter que vous manquiez; mais toujours en garde sur vos seuls intérêts, faites-en l'unique règle de*

Veget. lib. 3. cap. 26.

toutes vos démarches, vous vous nuisez à vous-même dès là que vous imitez une démarche que l'ennemi a fait pour son avantage, comme aussi l'ennemi ne sauroit rien faire de ce que vous avez fait pour être bien, qu'il ne se fasse tort à lui même en le pratiquant.

Pour revenir à mon sujet, je dis que si l'ennemi renverse toute sa disposition, (ce qui me paroît presque impossible) pour se conformer à la mienne, ses affaires n'en iront pas mieux, s'il ne combat avec des armes semblables à son Infanterie; car s'il n'a que son feu, & la bayonnette au bout du fusil à opposer contre des troupes, qui lui opposent des armes semblables, lui présentent les piques qu'il n'a pas, ses bataillons & ses colonnes seront rompuës & brisées par l'avantage de celles dont il est dénué; & si encore ces colonnes ne sont pas rangées, & ne

Q ij

combatent pas selon mes principes elles ne tiendront pas un instant : leur choc contre les autres ne servira qu'à les faire rompre , sans que celles-ci en paroissent ébranlées.

Si l'ennemi combat selon la coutume ordinaire , la Cavalerie sur les aîles , & l'Infanterie au centre , il ne sçauroit s'empêcher d'être battu , & de se voir percé sur presque tout le front de sa ligne. Si la Cavalerie attaque les aîles il ne sçauroit aborder un escadron qu'il n'ait tout d'un tems en tête l'Infanterie , & si le reste de cette Cavalerie tombe sur la brigade d'Infanterie qui est à côté , je demande s'il y trouvera son compte ayant affaire en même tems à deux armes différentes ; il faut qu'il songe encore à se démêler des pelotons , parmi lesquels je voudrois un nombre de pertuisannes , les pelotons le harcèlent

& le tournent de toutes parts, sans qu'il ait rien à leur opposer. Il se voit avec cela exposé à tout le feu des bataillons, qui étant épais & faisant front de tous côtés, sans floter & sans se rompre, se remuent avec facilité, & attaquent piques baissées, sans rien craindre, pendant que les colonnes poussées hors de la ligne à une certaine distance, prennent tout en flanc, & font pleuvoir une grêle de coups de fusils sur les flancs des escadrons, & des bataillons, qui s'engagent entre-elles. Il est aisé de concevoir que cela ne se peut autrement. Le moyen qu'une aîle de Cavalerie puisse soutenir contre une disposition semblable & contre une attaque de cette nature. Encore un coup, en se rangeant selon mon système, en soutenant les armes les unes par les autres, il est de la dernière évidence qu'on ne sçauroit inve-

Q iij

tir les flancs sans avoir affaire aux colonnes auxquels ces flancs sont appuyez, ni attaquer la Cavalerie sans avoir à essuier les décharges continuelles des pelotons & des bataillons qui soutiennent, ni rompre ceux-ci hérissés, comme je les suppose, de leurs piques & de toutes les armes de longueur : c'est comme un champ enfermé de buissons d'où il sort un feu qu'on ne sçauroit aborder de quelque part que l'on tourne. Ajoutez le canon posté en différens endroits sur tout le front de la ligne aux aîles & aux flancs, & protégé des colonnes. A-t-on cet avantage quand on sépare & qu'on poste cette arme si loin d'une autre ? Peut-on recourir à l'Infanterie, dit Montecuculi, lorsque la Cavalerie s'en trouve si fort éloignée ?

*Montecuc.
Mem. l. 1.
chap. 6.*

L'ennemi ne trouvera pas moins à qui parler à son Infanterie, qui

combatant avec des armes inégales, se verra tout étonnée d'avoir à faire à la Cavalerie & à l'Infanterie soutenuës l'une par l'autre. S'il se contente de faire grand feu à la Hollandoise, par le moyen de ses pélotons, on le rendra bientôt inutile, ce feu, en les joignant & les l'abordant promptement. Il n'y a pas, ce me semble, de meilleur expedient pour le rendre sans effet, nous l'avons oublié cet expedient, il faut qu'on l'avouë. Ce feu si redoutable de l'Infanterie Hollandoise qui est très-bonne & mieux disciplinée qu'aucune autre, me fait souvenir d'un passage de Tacite qui fait à merveille à ce que je viens de dire. Les Sarmates faisoient la guerre aux Parthes: ceux-ci ayant une grande expérience dans l'art de tirer des flèches & un grand avantage sur leurs ennemis, qui n'étoient pas si bien dressez: les Sarmates ne

Q iiij

trouverent pas de meilleur moyen pour les rendre inutiles, que celui qui vient naturellement dans l'esprit pour peu qu'on en ait; s'encourageant eux-mêmes, dit l'Auteur, selon la coutume du pays, ils se disoient l'un à l'autre, qu'il falloit aller droit aux Parthes l'épée à la main, pour leur ôter l'avantage de leurs flèches; & sans plus délibérer ils coururent sur l'ennemi qu'ils mirent en fuite. En coûte-t-il davantage d'aller sur les nôtres la bayonnette au bout du fusil, & piques baissées. Un Général habile & profond dans la Tactique, fait la guerre comme il veut; un ignorant comme il plaît à la fortune. L'un tourne tout à son avantage, il ne laisse rien échaper. L'étude & l'aplication lui ouvrent mille ressources & mille moyens, qui suplément non seulement au défaut du champ de bataille, mais encore à la foiblesse de ses troupes & à la

superiorité de l'ennemi. L'autre qui manque de cette expérience éclairée par l'étude, ne voit aucun remède dans un terrain qui ne lui est pas favorable. Il ne sçait où il en est, ni ce qu'il doit faire, parce que le doute & l'incertitude naissent de l'ignorance. L'expérience & la valeur que je lui accorde l'assureront ; mais l'une & l'autre ne nous conduisent pas dans ce qui dépend de la science : au contraire elles ne servent qu'à notre ruine, parce qu'elles produisent la présomption & la témérité, & nous empêchent de réfléchir sur les dangers qu'on doit éviter, & d'écouter les conseils des gens sages.

Le coup d'œil est un don de Dieu & ne s'acquiert pas ; mais si cette science ne le perfectionne, on ne voit les choses qu'imparfaitement & dans le nuage, ce qui ne suffit pas dans les affaires

Qv

où il importe si fort d'avoir l'œil serein. La lenteur du coup d'œil est dangereuse dans une affaire embarquée. Il faut que la réflexion qui naît de la vûe de l'objet soit tout aussi-tôt suivie de l'exécution, & que celle-ci aille aussi vîte que le coup d'œil : encore une fois, reconnoître un champ de bataille, en saisir au premier instant les avantages & les défauts, c'est une grande qualité dans un Général & dans tout homme de guerre ; mais de le mettre à profit par la bonté d'une disposition savante & profonde, cela, n'appartient pas à tout le monde.

Les terrains qui nous paroissent les plus avantageux, comme les plaines, contre un ennemi dont on connoît la ruse & l'artifice, sont souvent les plus délicats & les plus dangereux, & ceux où les plus habiles se trouvent le plus embarrassés. Demandez à ceux-ci

ce qu'ils en pensent , & ce qu'ils pensent aussi d'un autre tout différent , ils vous répondront que celui-ci est préférable à l'autre. Le malhabile choisira tout le contraire. Il croira les plaines plus avantageuses , quoiqu'il n'y ait rien de plus faux que cette opinion ; car rien ne prête plus à la ruse que ces sortes de pais , on n'a qu'à lire l'histoire pour être convaincu de cette vérité. Les batailles les plus célèbres , les dispositions les plus fines , les plus rusées & les plus savantes se trouvent dans les actions qui se sont passées dans les plaines. Quoiqu'il en soit, il vous dira que les pais couverts , mêlez de plaines , de petites collines , de fonds , de champ clos , &c. demandent des armes proportionnées aux lieux : que la distribution & le poste de chaque arme engagent à une multitude de mouvemens difficiles , dangereux,

Qvj

& que rien ne partage plus l'attention que ce mélange , & la séparation d'une arme d'avec l'autre , pour les faire agir chacune dans les lieux qui lui sont propres. Qu'il faut une prévoyance sans bornes pour ces sortes de manœuvres dans une affaire engagée. Que chaque poste , sur-tout le front d'une ligne , est un sujet de méditation & de défiance. Qu'il faut prévoir par de profonds raisonnemens ce que l'ennemi peut faire par ce que l'on fait , & se régler sur ce que l'on voit , & que souvent ce que l'on voit est aussi peu certain que ce que l'on fait , parce que dans ces sortes de situations les deux champs de bataille ne se ressemblent jamais , il arrive souvent que l'ennemi présente & fait montre de troupes qu'il ne veut pas faire agir , lorsque l'affaire est entamée. Trente toises de terrain gagné ou perdu nous

obligent à changer tout l'ordre.

Si on chasse l'ennemi d'un poste par l'Infanterie , il se trouvera tout d'un coup , en perdant son premier terrain , dans un autre où il est besoin de Cavalerie , & cette Cavalerie ne se trouve pas toujours sous la main ; de sorte qu'on manque de profiter d'un avantage dont on ne peut profiter sans elle. Tout ce qu'on peut faire est de se maintenir dans le terrain gagné sans avancer davantage ; ce qui retarde la victoire , & ne l'assure même pas. Pour suivre cet avantage il faut connoître & bien examiner ce qu'il y a au-delà de ce que l'on a gagné ou perdu. Cet examen passe l'intelligence du Général médiocre, il le sent fort bien. Il craint d'ailleurs la ruse & l'artifice dans ces lieux , où il ne voit rien des mouvemens de l'ennemi. Il se trouve environné de doutes , d'incertitudes & de défiance dans

ce qu'il fera , parce qu'il manque de cet esprit rusé & de ressources , qui vient de l'étude , que la présence des objets éclaire , & qui fait trouver sur le champ ce qu'il faut faire , & ce qu'il importe d'éviter.

Il croit qu'il n'en est pas ainsi dans les plaines : selon lui elles ne prêtent point à la ruse & au stratagème. Les deux armées étant en présence , tout est à découvert & dans un égal avantage , soit dans le terrain , soit dans la disposition des deux armées , parce qu'il ne croit pas qu'il y ait d'autre manière de se ranger , que celle qu'il a vû pratiquer , & s'il est plus fort il se croit comme assuré de la victoire. Cependant nous savons que les plaines exigent infiniment plus de précautions & d'intelligence que les endroits couverts. Je ne vois rien dans la Tactique de plus délicat , & de plus

à craindre, ni rien qui soit plus difficile que de combattre dans les plaines.

Entre deux Généraux mal-habiles, & rangez selon la coutume ordinaire, le hazard, le nombre, ou la valeur des troupes décident ordinairement, & s'il faut s'entendre à Vegece, la fortune a toujours plus de part au succès d'une journée que la valeur. La perte ou le gain d'une bataille est d'autant plutôt déclarée, qu'il est rare que la seconde ligne répare le malheur de la première. La défaite même d'une aîle influë sur tout le reste, parce que les troupes qui soutiennent comme celles qui combattent à la tête, portent leur vûë au loin, elles voyent presque tout ce qui se passe sur tout le front dans ces lieux découverts, la frayeur court & se communique bien-tôt où le combat n'est pas engagé, ce qui est la cause ordinaire des dé-

376 *Nouvelles Découvertes*
routes & de la perte de plusieurs
batailles.

Le vainqueur passe alors pour un grand homme, & l'on attribue à prudence ce qui est plus souvent un effet du hazard, ou du courage des troupes, qu'un ouvrage d'intelligence & de bonne conduite: le vaincu est généralement blâmé, plutôt que ses troupes qui n'ont pas rempli leurs devoirs.

Lorsqu'il s'agit de juger d'une action particulière, il faut considérer plusieurs circonstances avant que de l'interpréter en bien ou en mal, & ne pas juger de l'action par l'événement. Les experts, dans ces sortes d'affaires, ont des balances justes; la multitude ignorante en a de fausses sans le sçavoir. Les premiers félicitent le victorieux de son bon heur, & plaignent le malheur du vaincu. C'est tout ce que l'on peut faire après les disgraces

de l'un ou les succès de l'autre. Si un Officier habile, à qui il seroit permis de penser & d'écrire avec liberté, se mêloit de faire l'analyse de toutes les batailles qui se sont données depuis cinquante ans, il feroit un ouvrage immortel, très-curieux & très-instructif aussi-bien pour les Généraux d'armées, que pour ceux qui sont nez pour courir dans la même carrière.

Il me semble que pour bien & solidement juger de ces sortes d'actions de plaines, on doit observer les deux dispositions. Si elles sont semblables, il n'y a rien de fort extraordinaire dans la conduite du victorieux; mais si l'une est différente de l'autre, il faut examiner non celle qui a vaincu, (car le moindre incident peut quelquefois rompre les mesures le mieux concertées;) mais les deux ordres en eux-mêmes: s'ils sont

égaux, s'il n'y a ni ruse, ni artifice, si la partie est égale en tout, je le répète encore, le victorieux a eu du bonheur, & le vaincu du malheur, & tous les deux peuvent être fort mauvais Généraux.

Il n'en est pas de même dans un Chef habile & profond, il ne doit rien au hazard, peu à ses troupes, & tout à sa capacité. L'excellence de sa disposition supplée à ce qui manque d'expérience, de valeur & de nombre dans ses Soldats ; car presque tout dépend de cette disposition ; C'est une maxime constante, si deux armées sont rangées dans une plaine, & selon la méthode de ce tems, le nombre fait beaucoup. Si l'une est plus forte de quelques bataillons, ou de quelques escadrons que l'autre, il faut nécessairement que le fort l'emporte sur le foible, qui se trouvera débordé &

tourné à ses aîles. Pauvres Généraux que ceux dont l'habileté consiste dans le nombre, & qui ne voyent aucune autre ressource pour vaincre!

On peut juger par ce que je viens de dire, à combien de dangers une armée se trouve exposée dans une plaine en se rangeant selon la coutume ordinaire; au lieu qu'il n'en est pas ainsi dans mon principe des Colonnes. On n'a rien à craindre aux aîles, quelque débordé & outrepassé que l'on puisse être. Je l'ai déjà dit, c'est la ressource des foibles. Ceci me fait souvenir d'un exemple remarquable, qui fera la conclusion de cette Dissertation, & nous fera connoître qu'un habile Général ne manque jamais de ressources dans les cas dont je parle.

Narsèze, Général de l'armée de Justinien, un des plus grans Capitaines de son siècle, ayant mar-

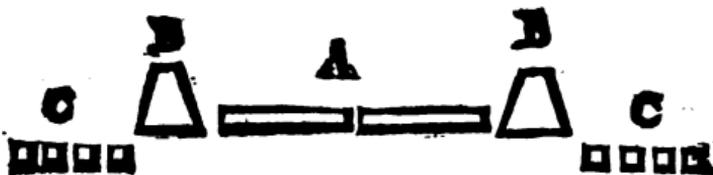
380 *Nouvelles Découvertes*
ché contre Totila , celui-ci aver-
ti de son dessein vient droit à lui
pour le combattre. Les deux ar-
mées se rencontrèrent dans une
plaine toute nuë, & les Chefs se ran-
gerent tous deux d'une maniere
différente & peu ordinaire. Narsez
mit son Infanterie en premiere li-
gne; les aîles apuyées à deux corps
de quatre mille hommes rangez en
cône tronqué, qu'on apelloit *Tête*
de porc. (a) La Cavalerie à laquel-
le il se fioit peu, soutenoit l'Infan-
terie à la seconde ligne.

Totila, qui comptoit beaucoup
sur la valeur de sa Cavalerie, &
peu sur son Infanterie, fit tout le

(a) [*Qu'on apelloit Tête de porc.*] La
disposition des Anglois, à la bataille de Cres-
sy, est une imitation de celle de Narsez à l'é-
gard des aîles, & même du centre, puisqu'au
rapport de Froissard dans le Pere Daniel,
Philippe le Bel. Edouart, Roi d'Angleterre, fit trois corps
de toute son armée, dont le centre étoit rem-
pli de ses Gendarmes A, tous à pied: ou
Hist. de la Mil. Franc. l. 5. pour mieux éclaircir cet ordre, les Gendar-
mes formerent une ligne, dont les aîles fu-

contraire ; il forma sa premiere ligne de sa Cavalerie, & mit son Infanterie à la seconde rangée en phalange. Il n'aperçut pas , ou il méprisa les deux têtes de porc , qui couvroient les aîles de Narfez , il ne fit pas non plus attention à la faute qu'il faisoit de combattre avec des armes inégales, sans aucun mélange entre elles, & sans

rent appuyées , & couvertes des Archers rangés en maniere de herse B , c'étoit la tête de porc ; je crois que le reste de la Cavalerie C , qui ne mit pas pied-à terre, formoit deux aîles en deçà des deux têtes de porc B , qui flanquoient cette Cavalerie , qu'on ne pouvoit attaquer sans essuier les décharges continuelles de ces Archers. Il y auroit quelques observations à faire sur cet ordre , mais ce n'est pas ici le lieu.



Le même Pere Daniel dans son Histoire de France , nous donne une description de la bataille de Poitiers , où le Roi Jean fut pris en

aucun intervalle entre les corps de son Infanterie, qui soutenoit à la seconde ligne pour recevoir sa Cavalerie au cas d'accident.

L'Infanterie Romaine étoit brave, aguerrie, bien armée & couverte de ses boucliers. Totila avoit donné ordre à sa Cavalerie de ne se servir que de la lance, qui n'est pas fort avantageuse contre l'Infanterie, parce que le coup n'est pas direct, outre que cette arme

1356. bien différente de celle qu'il décrit dans la Milice François. Il a suivi Froissard, & Froissard range les Anglois à peu près comme ils l'étoient à Cressy, à l'égard des deux têtes de porc, qu'il met aux ailes. Pour moi je crois qu'en ce tems-là les Archers formoient une premiere ligne pour passer ensuite à la seconde, lorsqu'on en venoit aux prises. Mais est-il bien certain que les armées se rangeassent sur deux ou trois lignes? J'en doute: quoique les Historiens en disent, nous sçavons que c'étoient de pauvres gens que ces Historiens. Car pour se ranger de la sorte il falloit combattre par intervalles entre les corps, pour qu'ils entraient les uns dans les autres, ce qui ne paroît pas. On voit une ligne se battre vigoureusement, sans qu'il paroisse qu'une

n'est propre que pour un premier effort, & inutile & sans force au second.

La Cavalerie des Gots attaque & fond sur tout le front de l'Infanterie Romaine ; mais sans aucun effet. Les Gots sont repoussés, leurs deux aîles ne rencontrèrent pas mieux ; elles eurent affaire aux deux têtes de porc, où elles ne firent que reboucher. Toute cette Cavalerie fut culbutée &

seconde succede. Je suis persuadé qu'on combattoit le plus souvent sur une seule ligne divisée en trois corps, l'Infanterie au centre, & la Cavalerie sur les aîles de cette Infanterie, comme les anciens Gaulois, qui combattoient par nations séparées les unes des autres par quelques intervalles. Cela se voit dans César, *separatim singularum civitatum copias collocaverat*. Il se peut que des Moines & des Prêtres ignorans, ayent pris ces corps pour des lignes à la queue les unes des autres. Si je voulois pousser cette affaire - ci, je la débrouillerois autant par le détail des combats, que par la raison & le bon sens : nous combatiois sûrement en maniere de Phalange à l'Infanterie. Ce n'est pas la plus mauvaise pour des François.

Ces. com.
de bel. Gal.
l. 7.

suivie si vivement, qu'elle fut renversée sur toute son Infanterie, dont les intervalles entre les corps, suposant même qu'il y en eût, ne se trouvant pas assez larges pour recevoir ce torrent de fuyards, elle fut rompuë & entraînée par ses propres gens, qui y portèrent le trouble & la terreur.

C'est ainsi qu'on doit entendre cette bataille. L'Auteur l'a tellement embarrassée & défigurée, qu'il n'y a qu'un homme du métier qui puisse la bien éclaircir. Cet ordre de bataille de Narsez peut aider à débrouïller celui de Cassilin, qui est célèbre dans l'Histoire de France, & qu'Agathias décrit bien plus ténébreusement que Procope celui de Narsez.

Ce qui m'a porté à l'examen de cet ordre de bataille, c'est la grandeur de l'événement qui a excité ma curiosité, parce que la description d'Agathias n'offre aucun dessein,

dessein, si l'on en excepte la *tête de porc*. Le Pere Daniel a donné un Plan de cette ordonnance dans son Histoire de France, & dans celle de la Milice Française, je ne doute point qu'il ne l'ait bien examiné; mais je ne crois pas que Bucelin, qui étoit un habile Chef de guerre, eût fait deux courbes de ses aîles. L'ordre de Narsez est encore plus difficile à débrouiller. Il ne s'agit pas de celui-ci, dont je ne fais pas grand estime; mais de l'autre qui me paroît très-remarquable. Cette maniere de se ranger mise dans son véritable jour m'a semblé digne de l'admiration des gens du métier, je ne la donne pas ici, quoiqu'elle ait quelque rapport à mon sujet, je n'ai pas crû devoir entrer dans un détail qui m'eût mené trop loin; & mon dessein a été de me renfermer dans les bornes les plus étroites sur une matiere qui fournit des

R

etpaces infiniment plus grands que ceux que nous avons courus.

On peut voir par le Plan de la bataille de Cressy, & par ce nombre prodigieux de combats & de batailles dont l'Histoire de France est remplie, qu'il ne seroit pas impossible de former & de l'enrichir des Plans gravez de ces batailles & de ces combats, & de les donner dans toutes les régies de l'art. Rien n'attache & n'intéresse davantage que l'histoire de nos ancêtres. Je vois par la lecture que j'ai faite de celle du Pere Daniell, qui est tout ce qui s'est fait de meilleur dans ce genre, que la plupart des actions qu'il rapporte ne sont pas si difficiles à débrouiller que bien des gens le prétendent. L'Histoire de la Milice Françoisse fourniroit de grandes lumières, en consultant pour un plus grand éclaircissement, les sources où cet Historien a puisé la description des faits qu'il rapporte.

Dès qu'un homme du métier, appliqué & d'une longue expérience, est au fait de l'ancienne Milice, il lui est aisé de débrouiller & de voir la clarté où les autres ne voyent que ténèbres. En examinant les actions de guerre on se règle selon les différens siècles, & selon les différens changemens qui sont arrivez dans la maniere de se ranger & de combattre depuis ces tems reculez jusques au tems où nous vivons. Je le répète encore, cette entreprise ne seroit pas si difficile que bien des gens se l'imaginent. J'en ai eu souvent la pensée; mais celle de travailler aux Commentaires de Cesar, après mon Polybe, m'aparût plus belle, plus aisée, plus utile & plus agréable, outre que j'ai une grande partie des matériaux. Il faut pourtant convenir que ces deux entreprises (sans les croire au-dessus de mes forces) sont au-dessus de mes

moyens , & sans le secours d'une main Royale l'exécution m'en paroît impossible. Pour le coup je reconnois , contre le sentiment des Philosophes que la soif des richesses est bien moins un vice dans un certain ordre d'hommes, qu'un désir de faire éclater leurs vertus & les qualitez qui peuvent les rendre recommandables à la posterité. La mauvaise fortune les tient dans l'impuissance de rien exécuter de ce qu'ils sont capables de faire , leurs talens demeurent ensevelis & comme morts. Il ne leur sert de rien de rouler de grandes pensées , & de proposer de grands desseins dont le succès seroit infallible , si on leur fournissoit les moyens & les secours nécessaires pour réussir. Je ne trouve rien de plus triste que cela.

F I N.



APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé: *Dissertation sur l'Histoire de Polybe*, dont on peut permettre l'impression; je crois que cet Ouvrage sera très-utile aux Gens de guerre. A Paris le 11. Juillet 1723.

CHERIER.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les genstennans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel Grand Conseil, Prevost de Paris; Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. Salut: Notre bien amé JEAN-FRANÇOIS JOSSE, Libraire

à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Livre qui a pour titre : *Dissertation sur l'Histoire de Polybe* ; Nous avons permis & permettons par ces Présentes audit Joffe, de faire imprimer ledit Livre en tels volumes, forme, marge, caractère, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera ; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie : & qu'avant que

de l'exposer en vente le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée es mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Fleuriau d'Armenonville ; & qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, foy soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte

Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le 23. jour du mois de Septembre l'an de grace mil sept cent vingt-trois. Et de notre Regne le neuvième. Par le Roy en son Conseil.

DE S. HILAIRE.

Registré sur le Registre V. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 353. n^o. 648. conformément aux Reglemens; & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris le 27. Septembre 1723.

BALLARD, Syndic.

